This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MEMOIRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE M***,

AVANT SA RETRAITE.

Digitized by Google

Digitized by Google

MEMOIRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE M***,

AVANT SA RETRAITE.

Servant de réponse aux MEMOIRES DE M. LE COMTE DE ***, *rédigés par Monsieur* DE SAINT-EVREMOND.

NOUVELLE EDITION.

M. DCC. LIII.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
290844A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1927 L

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

MALGRÉ tous les bruits qui ont été répandus contre ma conduite, j'avois pris le parti de ne rien écrire pour me juſtifier ; mais certains Mémoires qui paroiſſent depuis peu de temps, m'ont déterminée à faire l'Hiſtoire de ma vie. Quoique tout le monde ſoit perſuadé que ces Mémoires ne ſont qu'un Recueil d'aventures tirées de pluſieurs Romans, & que ce n'eſt que pour leur donner du crédit, qu'on leur a prêté le nom de Saint-Evremond ; ils peuvent inſinuer une opinion très-déſavantageuſe des femmes. Cependant, je ſai par ma propre expérience, que l'imprudence & le hazard ont ſouvent plus de part à à leurs fautes, que le défaut de vertu. Les Mémoires de ma vie feront connoître qu'il n'eſt pas toujours sûr

Digitized by Google

de juger ſur les apparences ; & qu'un peu de beauté, beaucoup de jeuneſſe, & le manque de jugement, ſont quelquefois plus de tort à leur réputation que le crime même.

Digitized by Google

SOMMAIRES DES MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE PREMIER.

*MOtifs qui engagent la Comteſſe de *** à écrire les Mémoires de ſa vie*, 3. & ſuiv. *Sa naiſſance*, 5. *Elle eſt élevée chez ſa grand-mere, qui a pour elle un amour aveugle, & qui lui inſpire beaucoup de vanité*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe avoit déja onze ans, lorſque ſa mere accoucha d'un garçon, qui lui enleva, dès ſa naiſſance, non-ſeulement l'amour de ſa grand-mere, mais auſſi tous les grands établiſſemens qu'on lui avoit fait eſpérer*, 6. *On lui inſpire le goût*

Digitized by Google

du Couvent, & on lui fait ſentir que c'eſt le parti qu'on lui deſtine, ibid. *Lorſqu'on veut la faire entrer dans le Couvent, elle a recours à ſon pere, pour lui marquer ſa répugnance & ſon déſeſpoir*, ibid. & ſuiv. *Son pere la prie de s'y laiſſer conduire, & lui promet de la marier, ſi-tôt qu'elle ſera en âge*, ibid. *On la met dans une Abbaye dont l'Abbeſſe eſt ſa parente, & en qui elle retrouve tout l'amour que ſa grand-mere lui avoit retiré*, 7. *Les louanges continuelles que les Religieuſes lui donnent, lui font reprendre ſa vanité*, ibid. *Réfléxions ſur la maniére dont on éleve les jeunes gens dans les Couvens*, ibid. & ſuiv. *Elle s'applique à lire des Romans, & cette lecture lui apprend qu'il y a une paſſion qui donne aux femmes un empire abſolu ſur les hommes*, 8. *Elle ſe ſouvient d'un homme de qualité (nommé Bloſſac) qui lui avoit marqué de l'attachement, lorſqu'elle étoit chez ſa grand-mere, & elle réſout d'en faire ſon amant*, ibid. & ſuiv. *Elle lui écrit une Lettre qu'elle copie dans des Romans, pour lui faire ſentir l'extrême envie qu'elle avoit de le voir*, 9. *Elle ſe ſert auſſi de la maniére myſtérieuſe des Romans, pour lui faire rendre ſa Lettre*, 10. *Bloſſac l'ayant reçûe, la montre à ſes parens, pour leur faire voir combien elle avoit d'eſprit*, ibid. *Il commence à l'aimer ſérieuſe-*

Digitized by Google

ment, & lui fait réponſe qu'il ira la voir le lendemain, 11. *Les termes de belle enfant, & de jolie enfant, employés dans ſa Lettre, l'offenſent, n'ayant point lû dans les Romans, que les Héros traitaſſent ainſi leurs Héroïnes,* ibid. *Bloſſac la vient voir, & ſe ſervant des mêmes termes, elle lui parle comme Aſtrée fait à Céladon, pour le bannir de ſa préſence,* ibid. & ſuiv. *Bloſſac rit de ſa colére, & lui dit qu'il mourra, ſi elle ne lui aſſure que ſon cœur eſt à lui,* 12. *Ces paroles lui font oublier la fierté des Héroïnes de Romans; elle lui demande pardon, & l'aſſure qu'elle lui donne ſon cœur,* ibid. *Réfléxions ſur la vanité chimérique que les Romans inſpirent,* 13.

*La Comteſſe de *** ne s'étudie plus qu'à plaire à Bloſſac & à chercher les moyens de le voir ſouvent,* ibid. & ſuiv. *Elle employe tout ſon temps à compoſer des Lettres pour lui; & malgré les précautions qu'elle prend pour ſe cacher, on en trouve quelques-unes que l'on donne à l'Abbeſſe,* 14. *L'Abbeſſe en colére lui fait une ſévere réprimande,* ibid. *Cette réprimande la touche, & elle ſe réſout à ne plus voir Bloſſac,* 15. *L'Abbeſſe, pour marquer ſa régularité, informe les parens de la Comteſſe de ce qui lui étoit arrivé, & envoye ſes Lettres à ſa mere, qui la charge de la diſpoſer à ſe faire Religieuſe,* 16. *L'Abbeſſe remontre à la Comteſſe que la ga-*

Digitized by Google

lanterie qu'elle a eûe avec Bloſſac a fait tant de tort à ſa réputation, qu'elle ne peut plus ſe marier, & qu'elle n'a plus d'autre parti à prendre que celui de ſe faire Religieuſe, 17. *Ce diſcours pique la Comteſſe, & elle cherche toutes ſortes de moyens pour ſe rembarquer avec Bloſſac, eſpérant qu'il voudroit bien l'épouſer*, 18. *Elle lui fait dire de ſe déguiſer & de venir la voir au Parloir*, 19. *Bloſſac mépriſe ce meſſage, & lui fait dire qu'il la verra, quand elle ſera devenue plus raiſonnable*, ibid. *Piquée de ce refus, elle tombe dans une langueur qui ſurprend les Religieuſes, & elle feint d'avoir du goût pour prendre le voile*, 20. *Sa famille en étant inſtruite, la preſſe de prendre l'habit*, ibid. *Se voyant preſſée, & voulant gagner du temps, elle dit à ſes parens qu'elle veut choiſir un Couvent plus auſtére*, ibid. & ſuiv. *Elle n'eſt pas plûtôt ſortie, que les Religieuſes apprennent à tous ceux qui l'ignoroient ſa galanterie avec Bloſſac*, 21. *Elle entre dans le Couvent qu'elle avoit choiſi, & on lui donne l'habit & la qualité de Poſtulante*, ibid. *Le jour deſtiné à ſa priſe d'habit approchant, ſon pere la vient voir pour ſavoir ſa réſolution*, 23. *Voyant qu'elle ne lui répond que par ſes larmes, il lui apprend qu'il a réſolu de la marier avec un homme qu'il lui a choiſi, & qui a du bien & de la naiſſance;*

Digitized by Google

qu'il faut cacher ce mariage à ſa mere, & qu'il a deſſein de la faire enlever, ibid. & ſuiv. *Elle conſent au deſſein de ſon pere, s'imaginant que le mari qu'il lui promettoit de lui faire épouſer, pourroit bien être Bloſſac*, 24.

Pendant que la mere de la Comteſſe diſpoſe toutes choſes pour lui faire prendre le voile, ſon pere ſe prépare à la faire enlever, ibid, & ſuiv. *Le jour de cette cérémonie étant venu, le pere & la mere vont au Couvent, & le pere fait ſortir ſa fille, ſous prétexte de l'embraſſer pour la derniere fois*, 25. *Pendant que la mere eſt au Parloir avec les Religieuſes, il conduit ſa fille à la porte & la met dans un caroſſe entre les mains d'une Dame & de trois hommes qui l'attendoient*, ibid. *Il rentre dans le Parloir, apprend à ſa femme ce qui venoit d'arriver à leur fille, & lui dit qu'il va courir après ſes raviſſeurs*, ibid. *La mere qui ne ſoupçonne point ſon mari de cet enlevement, en accuſe Bloſſac*, ibid. & ſuiv. *Le pere va rejoindre ſa fille à l'endroit qu'il avoit marqué, & lui dit qu'il ne l'abandonnera pas qu'il ne l'ait mis entre les mains de ſon mari*, 26. *La fille voyant que ce n'eſt point Bloſſac qu'on lui donne pour époux, tombe dans de grandes inquiétudes*, ibid. & ſuiv. *Un des trois hommes qui étoient dans le caroſſe avec elle en étant deſcendu, ſon pere lui apprend que c'eſt celui-là qu'elle*

Digitized by Google

doit épouſer, 27. & ſuiv. *Raiſons qui obligent ſon pere à la ſacrifier à ce Gentilhomme*, 28. *La fille combat les raiſons de ſon pere, & lui dit que s'il faiſoit la propoſition à Bloſſac de l'épouſer aux mêmes conditions, elle ne doutoit point qu'il ne l'acceptât*, 29. & ſuiv. *Pendant cette converſation, le prétendu mari revient avec un cortége magnifique, & l'ayant conſideré avec attention, elle ne ſe ſent plus de répugnance à lui donner la main*, 30. *Ils arrivent dans une Ville proche de la terre de ſon époux prétendu; on y fait les préparatifs de la nôce, & ils ſont mariés*, 31. *Etant mariés, ils vont à leur terre, d'où le pere écrit à ſa femme qu'il a trouvé le raviſſeur de ſa fille, & qu'il la lui a fait épouſer*, ibid. *Cette Lettre donne une ſeconde atteinte à la réputation de la Comteſſe, & ſon enlevement eſt long-temps le ſujet des converſations de Paris*, 32. *Le mariage de la Comteſſe étant venu aux oreilles de Bloſſac, ſon amour pour elle ſe réveille, & il la va voir dans ſa Province*, 33 & ſuiv.

LIVRE SECOND.

PEndant que Bloſſac ſonge à revenir à la Comteſſe, elle ne s'occupe qu'à plaire à ſon mari, 35. *Son caractére*, ibid. *Elle fait*

Digitized by Google

connoiſſance d'un homme du voiſinage, qui avoit de l'eſprit (M. Balzac) & qui la met dans le goût de la lecture & de l'étude, 36. *Etant devenue dans ſa Province l'arbitre des ouvrages d'eſprit, elle recevoit tous les jours des vers que l'on ſoumettoit à ſa critique, parmi leſquels il y en avoit de compoſés à ſa louange, qu'elle montroit à ſon mari*, ibid. *Quelqu'un lui ayant appris la galanterie qu'elle avoit eu avec Bloſſac, il ſe met dans l'eſprit qu'elle a conſervé quelque attachement pour lui*, 37. *Un voyage que fait Bloſſac & quelques-uns de ſes amis dans cette Province, le confirme dans ſes ſoupçons*, ib. & ſ. *Si-tôt qu'ils ſont partis, ſon mari lui reproche ce qu'elle avoit fait autrefois pour Bloſſac, & ce qu'elle venoit de faire pour le Marquis de Sauvebeuf, un de ceux qui étoient venus avec lui*, 39. *Triſtes réfléxions que fait la Comteſſe ſur ſa deſtinée*, ib. & ſ. *Les mauvais traitemens de ſon mari l'obligent à ſe ſauver de chez lui, accompagnée d'une de ſes filles, & déguiſées ſous des habits de Payſannes*, 40. & ſuiv. *Elle arrive dans une Abbaye, dont l'Abbeſſe lui avoit promis un azyle*, 41. *Elle écrit à ſon mari, & ſe plaint de ce qu'il l'a obligée de prendre la fuite, & à ſon pere, pour l'informer des raiſons qu'elle avoit eûes de quitter ſon mari*, ibid. *Son pere lui envoye une Lettre que ſon mari lui avoit écrite,*

Digitized by Google

& l'engage de retourner avec lui, 42. & ſuiv. *Elle s'obſtine à ne vouloir point retourner avec ſon mari, & prend la réſolution de ſe faire ſéparer*, 44. & ſuiv.

La Comteſſe prend le parti d'écrire à Bloſſac, & lui demande ſes conſeils & ſon ſecours, 45. *Bloſſac jaloux des honnêtetés qu'elle avoit faite à Sauvebeuf dans leur voyage, lui fait une réponſe ſéche, & lui reproche ſa mauvaiſe conduite & le penchant qu'elle a pour la galanterie*, 46. *Elle eſt piquée de cette réponſe, & ceſſe, dès ce moment, d'avoir la moindre eſtime pour lui*, 47. & ſuiv. *Détachée de Bloſſac, elle ſe blâme elle-même d'avoir quitté ſon mari, & ſouhaite avec ardeur l'arrivée de ſon pere, qui venoit pour la forcer de rentrer avec ſon mari*, 49. *Son pere étant arrivé, la trouve ſoumiſe à ſes volontés, & a une converſation avec elle au ſujet de ſon mari, à la fin de laquelle elle lui marque l'extrême envie qu'elle a de le revoir*, ibid. & ſuiv. *Son pere le va chercher & lui améne*, 50. *Leur entrevûe ſe paſſe en careſſe & en larmes*, ibid. *Elle ſort de l'Abbaye ce jour-là, & deux jours après, ils prennent le chemin de leur Château*, 51.

Le pere de la Comteſſe les accompagne, dans le deſſein de paſſer quelque temps avec eux, & de les réconcilier parfaitement en-

Digitized by Google

ſemble, ibid. *Ils ſont attaqués en chemin par pluſieurs Cavaliers, qui forcent celui qui conduiſoit le brancard dans lequel étoit la Comteſſe à rebrouſſer chemin*, ibid. & ſuiv. *Etant revenue de ſa frayeur, elle reconnoît Sauvebeuf, qui lui dit qu'il s'eſtimoit heureux d'être venu aſſez tôt pour la ſauver de la violence de ſon mari*, 52. *Dans le temps qu'elle détrompe Sauvebeuf, ſon pere approche du brancard, & la menace de lui donner la mort, ce qui détermine Sauvebeuf à l'enlever, malgré tout ce qu'elle pouvoit lui dire*, ibid. *Ce qui avoit déterminé Sauvebeuf à cette entrepriſe*, 53. *Elle conjure Sauvebeuf de la conduire chez ſon mari, ou dans l'Abbaye dont elle étoit ſortie, ce qu'il fait*, 53. *Elle le prie encore d'aller trouver ſon mari & ſon pere, & de les aſſurer que n'ayant aucune part à ce qu'il avoit fait, elle étoit prête à retourner avec lui*, 54. *Sauvebeuf les ſuit juſqu'à Bordeaux, où ils alloient dans le deſſein de porter leur plainte au Parlement*, 55. *Il s'acquitte de la commiſſion que la Comteſſe lui avoit donnée, & les aſſure qu'il l'a conduite dans l'Abbaye d'où elle étoit ſortie, ce qui les appaiſe*, ibid. & ſuiv. *Ils retournent la reprendre à l'Abbaye, & ſe remettent en chemin pour aller à leur terre*, 56. *La Comteſſe s'étant apperçûe quelque temps après qu'elle étoit groſſe, & l'ayant dit à ſon*

Digitized by Google

mari, il l'attribue à Sauvebeuf, & dit hautement que ce n'eſt point de lui, 57. *Son pere meurt dans ce temps-là, & il ne lui reſte de recours que ſa mere qui la haïſſoit, qui étoit la premiere à confirmer les ſoupçons de ſon mari, & à lui inſpirer le deſſein de la faire enfermer*, ibid. & ſuiv. *Les mauvais traitemens qu'elle reçoit dans la maiſon de ſon mari, lui font encore prendre la réſolution de le quitter*, 58. *Elle communique ſon deſſein à Balzac, qui lui conſeille de ſe plaindre au Parlement de Bordeaux*, ibid. *Au lieu de le ſuivre, elle ſe retire chez la Marquiſe de R***, maîtreſſe de Sauvebeuf*, 59. *La jalouſie de la Marquiſe la contraint de quitter ſa maiſon*, ibid. & ſuiv. *Elle feint d'avoir reçû des Lettres de ſa mere, qui lui mandoit d'aller faire ſes couches à Paris*, 60. *La Comteſſe part accompagnée d'une femme de chambre dans un caroſſe public*, ibid. *N'étant point connue dans cette voiture, elle entend conter ſes aventures de différentes façons, & ſurtout ſa ſeconde fuite de la maiſon de ſon mari*, ibid. & ſuiv. *Comme elle prenoit le parti des Dames contre les perſonnes qui parloient d'elle, elle s'attira l'amitié d'une jeune femme qui étoit avec ſon mari dans la même voiture, & qui ſe nommoient Monſieur & Mademoiſelle Laval*, 62. *La Comteſſe s'étant trompée, & le temps de ſes*

Digitized by Google

couches étant arrivé, elle eſt obligée de reſter dans une petite Ville à une journée de Paris, accompagnée de Mademoiſelle Laval, qui obtient de ſon mari la permiſſion de demeurer avec elle, ibid. & ſuiv. *Elle accouche d'un garçon, & fait préſent d'un diamant à Mademoiſelle Laval, en reconnoiſſance de ſes ſoins*, ibid. & ſuiv. *Ce que Monſieur Laval ayant vû, il lui offre ſa maiſon à Paris, qu'elle accepte*, 63.

La Comteſſe étant arrivée à Paris, envoye une lettre à ſa mere, pour lui faire part de ſon accouchement, ibid. *Sa mere s'emporte contr'elle, & lui fait dire qu'elle recevra ſeulement ſon enfant*, ibid. *Elle lui envoye ſon fils avec une ſeconde lettre qui n'a pas plus d'effet que la premiere*, ibid. *Ayant découvert à Monſieur & à Mademoiſelle Laval qui elle eſt, Monſieur Laval, qui étoit jaloux, s'indiſpoſe contr'elle, & donne ordre à ſa femme de l'obliger à chercher une autre maiſon*, 64. *Elle eſt contrainte de loger dans un Hôtel garni, d'où elle écrit de temps en temps à ſa mere, & dont elle ne reçoit point de réponſe*, 65. *Elle apprend que ſon mari eſt à Paris, qu'il loge chez ſa mere, & qu'ils ſollicitent un ordre du Roi pour la faire enfermer*, ibid. *Craignant qu'ils n'en vinſſent à bout, elle ſort de ſon Hôtel, & va loger dans un autre, ne le faiſant ſavoir qu'à*

Digitized by Google

Mademoiſelle Laval, ibid. *Mademoiſelle Laval voyant la Comteſſe dans la néceſſité, lui apporte quarante piſtoles, qu'elle la prie d'accepter*, 66. *Bloſſac ayant ſû par la femme de chambre de la Comteſſe, où elle demeuroit, vient la voir, & lui offre une bourſe*, 67. & ſuiv. *Elle refuſe de le reconnoître, & le maltraite devant Mademoiſelle Laval*, 68. *Le Duc de Candale ayant appris la néceſſité où étoit la Comteſſe, lui envoye deux cens piſtoles, & la fait prier de recevoir ſa viſite, dans laquelle il affecte de ne lui parler que de la paſſion qu'il a pour elle*, ibid. & ſuiv. *Elle lui répond de maniére à lui ôter toute eſpérance, & le conjure de ne la plus voir*, 70.

LIVRE TROISIÉME.

*LE Duc de Candale ayant parlé au Comte de B*** du déſintéreſſement de la Comteſſe, il ſe propoſe de lier une intrigue avec elle, mais il en eſt la dupe, & il eſt raillé par le Duc*, 71. & ſuiv. *La néceſſité de la Comteſſe devient tous les jours plus preſſante; & ſa mere, malgré la ſollicitation de tous ſes parens, lui refuſe tout ſecours*, 73. *Madame la Ducheſſe de Chatillon lui offre ſa*

Digitized by Google

table & ſa maiſon, qu'elle accepte, 74. *Moyen dont la Ducheſſe ſe ſert pour lui faire faire des préſens par l'Abbé Fouquet, qui étoit de ſes amis*, ibid. *Ce commerce ayant donné occaſion à des bruits injurieux contre la Ducheſſe de Chatillon, elle eſt obligée de renvoyer la Comteſſe qui entre dans un Couvent*, 75. *L'Abbé Fouquet lui offre, de la part de la Ducheſſe, une maiſon toute meublée, ſous prétexte d'agir avec plus de liberté à ſes affaires, que dans un Couvent*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe l'accepte & y vient demeurer*, 76. *Mademoiſelle Laval l'avertit que cette maiſon appartient à l'Abbé Fouquet, & que la Ducheſſe de Chatillon n'a aucune part à cette libéralité*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe, fort ſurpriſe, va chez Madame de Chatillon, qui l'accable de reproches*, 77. *Elle retourne au Couvent dont elle étoit ſortie quelques jours auparavant, & on refuſe de l'y recevoir*, ibid. *Mademoiſelle Laval la conduit chez une de ſes amies*, 78. *Madame de Chatillon croyant la Comteſſe en galanterie avec l'Abbé Fouquet, & ne voulant point entendre ſa juſtification, il eſt obligé de lui avouer ſon artifice*, 79. & ſuiv. *Cette affaire ayant fait beaucoup de bruit, le mari & la mere de la Comteſſe obtiennent un ordre pour la faire enfermer, ce qui l'oblige de ſe cacher*, 80. *Madame de Chatillon con-*

Digitized by Google

vaincue de ſon innocence, lui rend ſa protection, & la recommande à un Magiſtrat qui lui fait obtenir une proviſion de mille écus, ibid. & ſuiv. *Ce Magiſtrat loge la Comteſſe chez une de ſes parentes, & devient amoureux d'elle,* 81. *Son fils, nommé Saint Albe, Officier, qui voyoit la Comteſſe chez ſa parente, devient le rival de ſon pere,* 82. *Le Magiſtrat voyant que la Comteſſe ne peut ſe paſſer de lui pour ſes affaires, la preſſe ſi vivement de répondre à ſon amour, qu'elle eſt obligée de le prier de les abandonner, & de ne la plus voir,* ibid. & ſuiv.

La Marquis de Saint Albe, qui étoit aimé d'une Demoiſelle ſuivante de ſa mere, attire à la Comteſſe une nouvelle affaire, 84. *Cette fille ſuppoſe des Lettres de la Comteſſe & de Saint Albe, & les montre à ſon pere,* ibid. & ſuiv. *Le Magiſtrat ayant fait enfermer ſon fils, va voir la Comteſſe, & l'accable d'injures,* 85. *La Demoiſelle, touchée du malheur de ſon amant, vient avouer ſa faute à la Comteſſe, qui la retient, & envoye chercher le Magiſtrat,* 86. *Il ne veut écouter ni l'une ni l'autre, & menace la Comteſſe d'informer ſon mari du déréglement de ſa conduite,* ibid. & ſuiv. *La Comteſſe va rendre compte à Madame de Chatillon de tout ce qui s'eſt paſſé entr'elle & le Magiſtrat, & elle les raccommode enſemble, à condition qu'il*

Digitized by Google

qu'il ne lui parlera plus de ſa paſſion, 87. & ſuiv. *Saint Albe écrit à la Comteſſe, pour la prier d'obtenir ſa liberté*, 88. *La Comteſſe ayant envoyé cette Lettre à la mere de Saint Albe, elle la montre à ſon mari, qui reprend ſes premieres fureurs, & jure de la perdre, ſi elle ne ſatisfait ſa paſſion*, ibid. *Moyen dont elle ſe ſert pour ſe défaire du Magiſtrat*, 89. & ſuiv. *La Comteſſe ayant encore fait un détail ſincére à Madame de Chatillon de ce qui étoit arrivé, elle la fait ſortir de chez la parente du Magiſtrat, & ſe brouille avec lui*, 91.

Saint Albe ayant trouvé moyen de ſortir de ſa priſon, ſe déguiſe en fille, & va demeurer dans la maiſon où demeuroit la Comteſſe, 92. & ſuiv. *Plaiſante aventure qui arrive au Magiſtrat dans cette maiſon, par l'entremiſe de la femme de chambre de la Comteſſe, dans laquelle il reconnoît ſon fils déguiſé*, 93. & ſuiv. *On conſeille au Magiſtrat de ne point faire éclater cette affaire: il ſe contente de haïr la Comteſſe, & de faire renfermer ſon fils plus étroitement*, 98.

Autre aventure dans laquelle l'honneur & la réputation de la Comteſſe ſont attaqués, arrivée encore par l'entremiſe de la femme de chambre, quoiqu'elle ne fût plus avec elle, 100. & ſuiv. *Cette fille ayant été arrêtée, & prête à ſubir la punition de ſon cri-*

Digitized by Google

me, la Comteſſe obtient ſa liberté, 106.

Le mari de la Comteſſe lui fait propoſer un accommodement par un Gentilhomme nommé Montalzac, & un fameux Directeur, qui, loin de l'avancer le reculent, 107. *Montalzac devient amoureux d'elle dès la ſeconde viſite qu'il lui fait*, ibid. *Le Directeur ſe ſert de termes ſi déſobligeans pour la ramener, qu'elle eſt obligée de le renvoyer avec fierté*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe ſe réſout d'employer tout le crédit de ſes amis, pour ſe faire ſéparer d'avec ſon mari*, 109.

Saint Albe a encore recours à la Comteſſe pour obtenir ſa liberté, 110. *La Comteſſe en parle à la Ducheſſe de Chatillon, qui le fait ſortir par le moyen de M. le Prince, & qui lui fait donner un Emploi dans les Troupes, plus conſidérable que celui qu'il avoit*, 111. & ſuiv. *Saint Albe, pour marquer ſa reconnoiſſance à la Comteſſe, la fait prier de recevoir une de ſes viſites, ce qu'elle refuſe abſolument*, 113. *Madame de Chatillon va à une de ſes Terres, & emméne la Comteſſe avec elle*, ibid. & ſuiv.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÉME.

PEndant que la Ducheſſe de Chatillon & la Comteſſe ſont à Marlou, elles reçoivent pluſieurs viſites de Mylord Digby, qui avoit une maiſon dans le voiſinage, 115. *L'Abbé Fouquet qui étoit auſſi à Marlou, veut tenter une ſeconde fois de déclarer ſon amour à la Comteſſe, qui le rebute*, 116. *L'Abbé, piqué de ce refus, lui témoigne ſa ſurpriſe, & lui reproche qu'elle eſt en commerce avec un domeſtique de Mylord Digby*, ibid. *La Comteſſe ne ſachant ce que l'Abbé lui veut dire, s'en plaint à Madame de Chatillon, qui lui dit que Saint Albe ſervoit le Mylord, en qualité de valet, & que c'étoit elle qui l'avoit fait déguiſer*, 117. *La Comteſſe ſe juſtifie, & la prie de le renvoyer*, ibid. *Madame de Chatillon fait venir Saint Albe, lui repréſente le tort qu'il fait à la réputation de la Comteſſe, & lui procure l'occaſion de la voir*, 118. *Dans cette converſation, la Comteſſe lui conſeille d'étouffer une paſſion qui ne convenoit ni à lui, ni à elle, de ne s'attacher qu'à ſon Emploi, & le renvoye*, ibid. *L'Abbé Fouquet, qui croyoit que Saint Albe étoit aimé de la Comteſſe, le ra-*

Digitized by Google

méne à Marlou, ſous prétexte qu'il avoit une affaire qui l'obligeoit à ſe cacher, 119. *Elle le rebute en préſence de l'Abbé, & lui ordonne de ſe retirer*, ibid. *Saint Albe lui dit dans un entretien particulier ce qu'on diſoit à Paris de la Ducheſſe de Chatillon & de l'Abbé Fouquet*, 120. *La Comteſſe ayant rendu compte de cet entretien à la Ducheſſe, ils retournent à Paris le lendemain*, ibid. *Elle ſe ſépare de Madame de Chatillon, & va demeurer à l'Hôtel d'Entragues*, 121.

Mademoiſelle Laval preſſe la Comteſſe d'écouter les propoſitions de ſon mari, & elle envoye chercher Montalzac, qui lui dit que le voyage de Marlou l'a fort éloigné d'un accommodement, ibid. *Enſuite il l'aſſure que ſi elle veut flatter ſon amour de quelque eſpérance, il fera prendre d'autres ſentimens à ſon mari*, 122. *La Comteſſe lui laiſſant voir qu'elle n'eſt pas inſenſible à ſa paſſion, il lui demande en grace de ne plus voir Saint Albe*, ibid. *Dans le temps qu'elle l'aſſure qu'elle ne le voit plus, il entre dans ſa chambre; elle lui parle avec emportement, & lui donne ordre de ſortir ſur le champ*, ibid. *Dès qu'il eſt ſorti, Montalzac raille la Comteſſe ſur ſa ſincérité, & s'en va*, 123. *Saint Albe, qui attendoit Montalzac, lui fait mettre l'épée à la main, & le tue après avoir été bleſſé*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe entendant du bruit,*

Digitized by Google

ouvre ſes fenêtres, & voyant Saint Albe plein de ſang, le fait entrer dans l'Hôtel d'Entragues, & le fait tranſporter enſuite dans une maiſon voiſine, 124. *Elle court auſſi-tôt chez Madame de Chatillon, pour l'informer de cette affaire, & y trouvant l'Abbé Fouquet, il lui promet de l'accommoder*, ibid. *Il tient ſa parole, & par ſon crédit, il obtient des Lettres de grace, & Saint Albe fut en liberté de paroître*, 125. & ſuiv.

Le pere de Saint Albe étant mort, il offre à la Comteſſe de lui faire une donation de ſon bien, parce que ſa famille le vouloit marier à un parti avantageux, 129. *La Comteſſe lui remontre combien cette donation commettroit ſa réputation, & ſe réſout non-ſeulement à le refuſer, mais encore à l'obliger à ſe marier*, 130. & ſuiv. *Il tente d'autres moyens pour s'en diſpenſer, & voyant que ſa famille ſe déchaîne contre la Comteſſe, il promet d'épouſer la perſonne qu'on lui propoſe*, 132. *Saint Albe, après cette ſoumiſſion aux ordres de la Comteſſe, la va voir, & elle lui preſcrit la maniére dont il faut qu'il en uſe avec ſa femme*, ibid. & ſuiv. *La mere de Saint Albe vient voir la Comteſſe, & la prie d'être toujours dans les intérêts de ſon fils*, 134. *Saint Albe ſe marie quelques jours après, & la Comteſſe entre en ſociété avec ſa femme & ſa mere*, ibid. *Cette ſociété*

Digitized by Google

ne dure guére, & la femme de Saint Albe entrant en jalouſie contre la Comteſſe, veut exiger de lui qu'il ne la voye plus, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe s'en étant apperçûe ſe retire, & ſe réſout de ne plus retourner chez lui*, 135. *Il revient voir la Comteſſe, pour l'engager à renouer cette ſociété; & voyant qu'elle le refuſe, il la menace de faire éclater ſon averſion pour ſa femme, ce qu'il fait*, ibid. & ſuiv. *Dès que la Comteſſe eſt inſtruite qu'il en agit mal avec ſa femme, elle cherche avec Mademoiſelle Laval un moyen pour le faire rentrer dans ſon devoir*, 137. *Elle feint d'avoir une galanterie avec un Gentilhomme nommé Savigny, parent de la Ducheſſe de Chatillon*, ibid. & ſuiv. *Mademoiſelle Laval, qui étoit dans la confidence, lui porte pluſieurs Lettres, que la Comteſſe avoit écrites à Savigny, & qui ne firent aucune impreſſion ſur ſon eſprit*, 139. *Mademoiſelle Laval voyant qu'il refuſe d'ajoûter foi à ces Lettres & à cette galanterie, lui avoue que la Comteſſe s'étoit ſervie de ce moyen pour lui faire comprendre le chagrin que lui donnoit la conduite qu'il tenoit avec ſa femme*, ibid. *Saint Albe charge Mademoiſelle Laval d'une Lettre pour la Comteſſe, dans laquelle il lui promet de faire ce qu'elle lui ordonne, & lui demande pour récompenſe de lui faire ſavoir de ſes nou-*

Digitized by Google

velles, ibid. & ſuiv. *Saint Albe étant obligé d'aller à l'Armée, il met une ſomme conſidérable entre les mains de celui qui avoit ſoin de payer la proviſion de la Comteſſe*, 144. *L'abſence de Saint Albe mettant ſa femme en liberté d'exercer ſa haine pour la Comteſſe, elle ſuppoſe des Lettres, dans leſquelles elle dit des choſes horribles de Mademoiſelle Laval & d'elle*, 145. *Ayant mis ces Lettres entre les mains du Directeur qu'elle avoit maltraité, il les fait voir à Monſieur Laval & à la mere & au mari de la Comteſſe*, ibid. *Non content de cela, il trouve moyen de faire informer la Reine de leur mauvaiſe conduite*, ibid. & ſuiv.

LIVRE CINQUIÉME.

Madame de Chatillon avertit la Comteſſe qu'on ſollicite un ordre de la Reine pour la faire enfermer avec Mademoiſelle Laval, 147. *Elle les juſtifie toutes deux auprès de la Reine, & leur conſeille de ſe rendre dans une Communauté, ce qu'elles font*, 148. *La Comteſſe ne ſonge plus qu'à faire finir ſon procès, & dans le temps qu'elle en ſollicite le jugement, la mort de ſon mari le termine ſur le champ*, 149. *Sa mere en*

Digitized by Google

lui apprenant ſa mort, lui conſeille d'aller en Province, pour mettre ordre aux biens dont ſon fils étoit héritier, 150. *Dans le même temps, ſon frere meurt, & la laiſſe héritiere d'un grand bien*, ibid.

Le changement de fortune de la Comteſſe lui fait ſonger à reconnoître les obligations qu'elle avoit à ſes amis, 151. *Elle prête une ſomme conſidérable à Monſieur Laval, pour acheter une Charge chez le Roi, & il meurt peu de temps après*, ibid. *Elle fait rendre exactement à Saint Albe ce qu'elle croit lui devoir, & lui offre à ſon tour ce qui eſt à elle*, 152. *On lui offre des partis conſidérables qu'elle refuſe*, 153. *Ses richeſſes lui attirent la bienveillance de tous ceux qui auparavant étoient contr'elle*, ibid. *Elle eſt obligée de faire un voyage, & en paſſant par Lyon, elle viſite le Duc de Candale, qu'elle apprend être à l'extrémité*, 154. *Converſation qu'elle a avec lui*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe rencontre en Province une Dame, que ſes malheurs avoient rendue illuſtre, & qui lui conte ſon hiſtoire*, 156. & ſuiv.

LIVRE

Digitized by Google

LIVRE SIXIÉME.

LA Comteſſe, après avoir fini ſes affaires, revient à Paris, & eſt viſitée par le Baron de Sarcelles, qui lui propoſe de la réconcilier avec Madame de Saint Albe, 188. *Elle accepte la propoſition, & Sarcelles conduit Madame de Saint Albe chez la Comteſſe*, 189. *Saint Albe qui étoit en campagne, revient à Paris, & ne va pas voir la Comteſſe, ce qui lui donne de l'inquiétude*, 190. *La Comteſſe va chez lui, & il la reçoit froidement*, ibid. *La Comteſſe ne voulant pas s'expliquer avec lui devant ſa femme, & Saint Albe la conduiſant à ſon caroſſe, il lui reproche d'avoir accordé à Sarcelles ce qu'elle lui avoit ſi ſouvent refuſé*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe lui fait promettre de venir le lendemain pour s'expliquer avec elle ſur ce ſujet*, 191. *Saint Albe la va voir, & lui apprend que ſa femme eſt en intrigue avec Sarcelles, & qu'elle eſt accuſée de leur ménager des tête à tête*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe ſe juſtifie devant Saint Albe, & lui déclare, pour la premiere fois, les ſentimens qu'elle a pour lui*, 192. & ſuiv. *Saint Albe tranſporté de joye, fait ſentir à la Comteſſe le motif qui*

Digitized by Google

avoit engagé ſa femme & Sarcelles à l'attirer chez lui, & elle ſe réſout à ne les plus voir, 194. & ſuiv. *Dans ce temps, Madame de Saint Albe meurt ſans enfans, & ſa mort entraîne la ruine de ſon mari*, 196. *La Comteſſe qui n'avoit pas prévû cette mort, avoit reçu les propoſitions de Madame de Chatillon, qui vouloit la marier avec le Duc de.... qui avoit une fille qu'il conſentoit de donner en mariage à ſon fils*, ibid. *Ce double mariage ne la flatte point, & voyant Saint Albe veuf, elle ſe réſout à l'épouſer*, 197. *Saint Albe ayant entendu parler de ce mariage, & ne croyant pas que la Comteſſe le préfereroit au Duc, ſe retire dans une de ſes terres*, 198. & ſuiv. *Ayant deſſein de ſervir en Hollande, il vend ſa terre, & avant de partir, il écrit à la Comteſſe qui ne ſavoit ce qu'il étoit devenu*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe fait courir après lui, & l'engage à revenir à Paris, ce qu'il fait*, 200.

LIVRE SEPTIÉME.

LA Comteſſe preſſée par Madame de Chatillon de finir ſon mariage avec le Duc de.... lui déclare qu'elle ne veut pas ſe marier, & la prie de faire enſorte que le ma-

Digitized by Google

Voyant qu'il perd ſon argent, il le quitte, & ſe redonne tout entier à la galanterie, 283. Il a pluſieurs intrigues, après leſquelles il ſe retire à une de ſes terres, 284. Il devient amoureux de la fille d'une Dame de qualité qui étoit dans ſon voiſinage, 285. Cette Dame (la Comteſſe de Spinchal) cherche à lui plaire, & lui fait faire la propoſition de l'épouſer, ibid. Portrait & caractére de Mademoiſelle de Spinchal, 309. Il feint d'accepter la propoſition de la mere, pour avoir le plaiſir de voir la fille, 286. Madame de Spinchal déclare au Comte le deſſein qu'elle a de faire ſa fille Religieuſe, 287. & ſuiv. Il lui repréſente l'injuſtice de ſon procedé, ibid. & ſuiv. Elle lui fait voir la néceſſité où elle eſt d'en agir de cette façon, 289. & ſuiv. Il obtient la permiſſion de parler ſeul à Mademoiſelle de Spinchal, ſous prétexte de ſonder ſa vocation, 291. Dans cette converſation, il lui déclare ſa paſſion pour elle, & la propoſition que ſa mere lui avoit fait faire de l'épouſer, 292. & ſuiv. La réponſe ſpirituelle que lui fait Mademoiſelle de Spinchal, le rend encore plus amoureux d'elle, 293. Madame de Spinchal étant venue interrompre leur converſation, le Comte lui déclare que ſa fille n'a point envie de ſe faire Religieuſe, 294. Elle s'emporte contre ſa fille, & remontre au Comte le peu de complaiſance

Digitized by Google

qu'il a pour elle, 295. *Le Comte étant persuadé que Mademoiſelle de Spinchal a du penchant pour lui, il cherche les moyens de la tirer des mains de ſa mere pour l'épouſer ſecrettement*, 296. & ſuiv. *Il reçoit une Lettre de la mere, qui lui marque que ſa fille eſt partie pour le Couvent*, 297. *Il court en diligence au Couvent où il croyoit qu'elle devoit aller, & il n'en peut apprendre de nouvelles*, ibid. & ſuiv. *Croyant que Madame de Spinchal l'a trompé, il revient la voir*, 299. *Cette Dame l'aſſûre qu'elle étoit partie du jour qu'elle lui avoit écrit*, ibid. *Il envoye dans tous les Couvens de la Province; & ne pouvant la découvrir, il ſe réſout à ne plus voir Madame de Spinchal*, 300. & ſuiv. *Il reçoit une Lettre ſuppoſée de Mademoiſelle de Spinchal, dans laquelle on lui mande de ne plus penſer à elle*, 301. & ſuiv. *De dépit, cette Dame le menace de lui ſuſciter un procès, & de le dépouiller de ſa terre*, 302 & ſuiv. *Il vient à Paris pour conſulter ce procès*, ibid. *Il eſt allarmé des procédures & de l'argent qu'il faut pour gaguer ſa cauſe, & il préfere de ſe marier avec Madame de Spinchal, à condition qu'elle retireroit ſa fille du Couvent*, 303. & ſuiv. *Pendant qu'il eſt à Paris, cette Dame lui mande que ſa fille eſt morte*, 304. & ſuiv. *Le chagrin de cette mort l'empêche de faire réponſe à*

Digitized by Google

Madame de Spinchal, & il dit à ſes agens qu'il ne faut plus ſonger à leur mariage, 305.

Son procès ayant été remis, il va voir un de ſes parens qui étoit Gouverneur d'une Ville en Anjou, 306. *En ſortant d'un Couvent de cette Ville, il eſt arrêté par une Tourriere qui le méne parler à une Religieuſe,* ibid. & ſuiv. *Il a une converſation avec cette fille, à la fin de laquelle elle lui apprend que Mademoiſelle de Spinchal n'eſt pas morte,* ibid. & ſuiv. *Cette Religieuſe l'ayant fait venir au Parloir, il lui témoigne la joye qu'il a de la revoir,* 308. *Il lui apprend les extrémités où il en eſt venu avec ſa mere, & lui promet de l'épouſer,* 309 & ſuiv. *L'ayant recommandé à ſon parent, il prend congé d'elle, & s'en retourne chez lui,* 310. & ſuiv. *Madame de Spinchal informée de la viſite que le Comte avoit rendue à ſa fille, veut la mettre dans un autre Couvent,* 311. *Le Gouverneur qui étoit devenu amoureux d'elle, refuſe de la laiſſer ſortir, & fait dire à ſa mere qu'il eſt prêt de l'épouſer, ſi elle lui veut donner ſon conſentement,* ibid. & ſuiv. *Madame de Spinchal fait part au Comte de cette nouvelle, eſpérant qu'il ſe joindroit à elle pour empêcher ce mariage,* 312. *Il ne fait point de réponſe à cette Dame, & part pour aller chez ſon parent, à qui il cache ce*

Digitized by Google

qu'il fait de ſon mariage, ibid. & ſuiv. *Il va au Couvent pour voir Mademoiſelle de Spinchal, & on refuſe de lui faire parler*, 313. & ſuiv. *Il ſe déguiſe en Jardinier & entre dans le Couvent*, 314. *Il la voit avec la Religieuſe ſa confidente, & écoute leur converſation*, 315. *Il monte dans ſa chambre, & trouve une Lettre qu'elle avoit commencée à écrire pour lui*, 316. & ſuiv. *Connoiſſant ſes ſentimens pour lui, il lui marque les ſiens au bas de cette Lettre, & ſort ſans être apperçû*, 317. *Le Comte retourne chez ſon parent, à qui il dit qu'un de ſes amis venoit de lui dire qu'il alloit épouſer Mademoiſelle de Spinchal, & qu'il s'en réjouiſſoit*, 318. *Le Gouverneur croyant qu'il parloit ſincérement, lui promet de lui faire voir cette Demoiſelle*, 319. *Ils y vont enſemble le lendemain, & ne pouvant avoir qu'une converſation générale, il promet à cette fille de revenir ſeul*, ibid. & ſuiv. *Il reprend ſon habit de Jardinier, entre dans le Couvent, & lui propoſe de l'enlever*, 320. & ſuiv. *Il eſt ſurpris dans la chambre de Mademoiſelle de Spinchal, & contraint de ſortir du Couvent*, 321. *Elle lui écrit de ne plus traverſer ſon mariage avec le Gouverneur*, 322. & ſuiv. *Réfléxions qu'il fait ſur ce que contenoit cette Lettre*, 323. *Le Comte lui mande ſon déſintéreſſement, & elle épouſe le Gouverneur*,

Digitized by Google

discours de lui & de sa femme, il l'appelle en duel, 244. & suiv. *Comme ils vont pour se battre, ils sont entourés par des Cavaliers ennemis, contre lesquels ils sont obligés de se défendre*, 245. *Saint Albe s'étant débarrassé de ses ennemis, va au secours de Blossac, & lui sauve la vie*, ibid. *Blossac touché de ce que Saint Albe venoit de faire pour lui, s'offre à lui faire toutes les réparations qu'il voudroit*, ibid. & suiv.

Un des amis de Saint Albe, nommé le Chevalier de Clausonne, devient amoureux de sa femme, 247. *Portrait & caractére de Clausonne*, ibid. *Madame de Saint Albe avertit son mari des bruits qui se répandoient de la prétendue galanterie de Clausonne avec elle; il ne fait qu'en rire, & lui conseille de mépriser ces bruits*, 248. *Elle congédie Clausonne, qui fait entendre qu'elle l'avoit sacrifié à la jalousie de son mari, & cette affaire fait encore tort à sa réputation*, 249.

Saint Albe s'étant trop avancé pour reconnoître les Ennemis, après une bataille & le siége d'une Ville, où il avoit donné des marques de sa valeur, est blessé d'un coup de fusil au travers du corps, 251. *Croyant n'être blessé que légerement, il l'écrit à sa femme, & lui marque de ne s'en point allarmer*, ibid. *Madame de Saint Albe part sur le champ & le va voir dans l'endroit où on l'avoit trans-*

Digitized by Google

porté, ibid. *Quelques jours après, la fièvre ayant redoublé, on déſeſpére de ſa vie*, ibid. & ſuiv. *Saint Albe ſentant que les remédes étoient inutiles, & qu'il étoit prêt de ſa fin, fait approcher ſa femme de ſon lit*, 252. *Dans la converſation qu'il a avec elle, il la remercie de toutes les bontés qu'elle a eu pour lui, il lui fait des excuſes de l'avoir ſoupçonnée d'être en galanterie avec Velley; il lui recommande ſes domeſtiques & meurt*, ibid. & ſuiv. *Madame de Saint Albe fait l'éloge de ſon mari*, 254. *Elle lui fait faire de magnifiques obſéques, & lui fait élever un tombeau*, 255.

Fin des Sommaires des Mémoires de Madame la Comteſſe de ***.

LA

Digitized by Google

LA DÉFENSE DES DAMES,

ou

LES MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

Dans lesquels on verra

Que très-souvent il y a beaucoup plus de malheur que de déréglement dans la conduite des Femmes.

Digitized by Google

Digitized by Google

MEMOIRES
DE MADAME
LA
COMTESSE DE ***,
AVANT SA RETRAITE.

LIVRE PREMIER.

CE n'eſt point pour me juſtifier, que j'entreprens d'écrire les Mémoires de ma Vie; il y a long-temps que Dieu m'a fait la grace de regarder les bruits injurieux qu'on a répandus de moi dans le monde, comme une punition de ma vanité : & à cet égard je me ſoumets à la conduite de ſa Providence; trop heureuſe de me ſentir innocente de tout ce que la calomnie m'a imputé; mais malheureuſe en même temps

Digitized by Google

d'avoir perdu le mérite de mon innocence par les ſcandales auſquels je n'ai que trop donné occaſion.

J'ai cru qu'il m'étoit permis d'écrire mon Hiſtoire, pour juſtifier par mon exemple les perſonnes de mon ſexe qu'on a ſi cruellement décriées depuis quelque temps. On ſait juſqu'à quel point on porte la médiſance là-deſſus ; puiſque l'on voit aujourd'hui des gens qui oſent avancer, comme une choſe certaine, qu'il n'y a point d'honnête femme. Je ſai que la malignité des hommes n'eſt pas la ſeule cauſe du peu de juſtice qu'on nous rend ; il y a des femmes qui ſemblent avoir pris plaiſir à confirmer la mauvaiſe opinion qu'on a de nous : & il n'y en a point, ce me ſemble, qui ayent plus fait de tort à leur ſexe, que celles qui ont écrit les Mémoires de leurs galanteries, & laiſſé répandre dans le monde des Lettres que la paſſion & la débauche leur avoient inſpirées. Sur leur exemple, on a condamné celles qu'on a ſoupçonnées d'avoir eu quelques intrigues galantes ; & dès qu'une femme a paſſé pour coquette, on l'a jugée ſur le pied de celles qui ont fait gloire de l'être.

J'ai donc penſé que ce ſeroit une choſe capable de détruire cette opinion, que de faire voir par le récit fidéle des avantures de ma vie, qu'on peut être décriée ſans

Digitized by Google

être coupable ; & qu'il y a ſouvent plus de malheur que de déréglement dans la conduite des femmes dont il plaît au Public d'attaquer la réputation. On pourra retirer encore un autre fruit de ces Mémoires : on y apprendra à éviter les malheurs qui tiennent lieu de crimes, & à s'éloigner des occaſions qui peuvent donner atteinte à la réputation des femmes, en voyant par où j'ai mal ménagé la mienne.

Je ſuis d'une naiſſance illuſtre, tant du côté de mon pere, que de celui de ma mere. Le premier de mes malheurs, fut de naître trop tôt. Ma mere avoit à peine ſeize ans quand elle accoucha de moi ; & comme elle en paſſa dix ſans avoir d'autre enfant, on me regarda comme l'héritiére de ma Maiſon. Ma mere étoit trop jeune pour voir croître auprès d'elle une fille qui auroit ſi bien marqué ſon âge : on me fit élever chez une grand'-mere, qui eut pour moi cet amour aveugle que des perſonnes avancées en âge, ont quelquefois pour des enfans en qui elles eſpérent voir revivre leur famille & leur nom. Elle ne s'appliqua qu'à m'inſpirer ſur mon mérite & ſur ma naiſſance, toute la vanité qu'elle en avoit elle-même ; & la premiére choſe que j'appris, fut que j'étois belle, & deſtinée à prétendre aux rangs les plus élevés. On m'entretenoit dans cette vanité, & j'avois

Digitized by Google

déja onze ans lorſque ma mere accoucha d'un garçon. A peine fut-il né, que ma grand'-mere lui prodigua tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi. On ceſſa de flater ma beauté, & de me faire eſpérer de grands établiſſemens; mon frere m'enleva tous ces avantages. On eſſaya de m'inſpirer le goût du Couvent; & l'on me fit enfin connoître que c'étoit le parti qu'on me deſtinoit.

J'étois déja aſſez grande & aſſez raiſonnable pour ſentir tout le malheur d'une pareille révolution. J'en conçus un dépit qui me donna pour mes parens autant d'averſion que j'avois eu juſques-là de reſpect & de complaiſance pour eux. Mon pere étoit le ſeul pour qui je conſervois encore quelque amitié, car il paroiſſoit m'aimer toujours; & quand on me voulut mettre dans un Couvent, j'eus recours à lui pour marquer ma répugnance & mon déſeſpoir. Il fut ſi touché de ma douleur & de mes larmes, qu'il ne put s'empêcher de pleurer: mais il n'étoit pas le maître; & il me pria d'avoir, pour l'amour de lui, la complaiſance de me laiſſer mener au Couvent, me promettant que je n'y ſerois pas long-temps, & qu'il me marieroit dès que je ſerois en âge.

J'obéis; on me mit dans une Abbaye dont l'Abbeſſe étoit couſine-germaine de

Digitized by Google

mon pere. Je retrouvai en elle un amour auſſi aveugle que celui que ma grand'-mere avoit eu pour moi; & cela joint à l'eſpérance que mon pere m'avoit donnée, je commençai à me conſoler.

Comme on me permettoit tout dans l'Abbaye, je m'accoûtumai tellement à faire ce que je voulois, que perſonne n'oſoit me contredire. Etant ainſi toujours flatée, il ne faut pas s'étonner ſi je repris toute la vanité que j'avois eue chez ma grand'-mere. Cette vanité s'augmentoit encore par les louanges continuelles que les Religieuſes me donnoient; & par-là j'ai eu lieu de connoître que les Couvens du caractére de celui-là, ne ſont pas une meilleure école pour les enfans, que la Maiſon des parens qui les idolâtrent. Plus j'étois perſuadée que les Religieuſes devoient être des Saintes, plus je croyois mériter leurs louanges; & je me flatois qu'il n'y avoit rien à corriger en moi, puiſque les perſonnes auſquelles on avoit donné le ſoin de ma conduite, applaudiſſoient à toutes mes volontés.

On m'éleva de la ſorte, ſans me donner preſqu'aucune connoiſſance de ma Religion. Ce n'eſt pas qu'on négligeât de m'en apprendre les principes; mais comme j'avois la mémoire excellente, je m'appliquois plus à les étudier, pour montrer mon

Digitized by Google

esprit, que pour m'instruire; & je ne mettois guére de différence entre les Articles de la Foi qu'on me faisoit réciter, & les Vers & les Chansons que j'apprenois : tout cela me paroissoit égal, & ne me sembloit qu'un exercice de mémoire dont on m'occupoit pour éprouver si je l'avois bonne. Combien de fois ai-je regretté dans la suite, qu'on m'eût si peu appris la différence du solide & de la bagatelle, & qu'on eût abandonné cette différence à mon propre goût! Les Religieuses & les autres personnes à qui l'on confie l'éducation des enfans, sont bien imprudentes de confondre ainsi des choses si différentes, dans la maniére dont elles cultivent leur mémoire, & de leur permettre d'étudier la bagatelle avant que la vérité & la vertu ayent fait impression sur leur cœur.

La lecture des Romans me fit faire réflexion sur des choses que je n'avois jusques-là compriſes que confusément. J'appris en les lisant, qu'il y avoit une passion qui donnoit aux femmes un empire absolu sur les hommes, & je sentis avec joye que je pouvois, aussi-bien qu'une autre, prétendre à cet empire; & que peut-être même j'avois déja eu occasion de l'exercer.

En effet, je me souvins que dans le temps que j'étois auprès de ma grand'-mere, il y avoit un homme de qualité qui m'ai-

Digitized by Google

noit, & qui m'appelloit d'ordinaire ſa petite Reine : je rappellai dans ma mémoire tout l'attachement qu'il m'avoit marqué, & je ne doutai point que cet attachement ne fût un effet de la paſſion que je voyois ſi bien exprimée dans les Romans : J'eus regret de l'avoir ignorée ſi long-temps, & de n'avoir pas mieux profité de l'empire que je croyois avoir eu ſur cet Amant. Comme c'étoit un homme de qualité, & qui me paroiſſoit avoir plus de mérite que tous ceux que je connoiſſois alors, il me ſembla plus digne de me donner ſes ſoins. Je réſolus de l'engager à me venir voir, pour avoir lieu de jouïr de la gloire de ſoumettre un homme à mes loix.

J'étois trop jeune pour avoir, en faiſant cette démarche, un autre motif que la vanité : je n'en connoiſſois en effet point d'autre ; & je ne croyois pas que l'amour fût autre choſe que cet empire dont j'étois flatée.

Le parti que je pris pour engager le Marquis de Bloſſac (car c'eſt ainſi qu'il s'appelloit alors) à me venir chercher, fut de lui écrire ; &, ſans ſavoir ce que je faiſois, je copiai dans les Romans tout ce qui me parut de plus engageant pour exprimer que je ſouhaitois beaucoup de le voir ; c'eſt-à-dire, que je fis une Lettre très-paſſionnée & très-tendre, ſans rien ſentir de ce que

Digitized by Google

j'exprimois, & ſans deviner qu'il y eût du mal à écrire de la ſorte. C'eſt-là ſans doute l'effet le plus innocent que puiſſe produire la lecture des Romans ſur l'eſprit d'une jeune perſonne; mais après tout, cet effet eſt très-dangereux, puiſqu'en s'accoûtumant à parler le langage de l'amour, on s'expoſe, quelque bonne intention qu'on aye, à en aimer le nom, & à en reſſentir les effets.

Ayant appris dans les Romans qu'il falloit prendre une maniére ſecrette & myſtérieuſe pour faire rendre les Lettres, je m'aviſai de mettre la mienne dans un paquet de quelques ouvrages de Religieuſes, dont je dis que je voulois faire préſent à Bloſſac le jour de ſa Fête. Je lui envoyai donc ainſi ma Lettre, recommandant au porteur de la donner en main propre. La plus forte paſſion n'auroit pas mieux pris ſes meſures, que la vanité me les fit prendre. Ces deux paſſions font agir les femmes preſque toujours de la même maniére; je ne l'ai que trop éprouvé dans la ſuite de ma vie.

Bloſſac reçut ma Lettre. Il m'avoit toujours regardée comme un enfant; & il trouva cette Lettre ſi ſpirituelle, que la premiére penſée qu'il eut, fut de la faire voir à mes Parens, pour leur montrer combien j'avois d'eſprit; mais il y trouva tant de tendreſſe & de paſſion, qu'il s'imagina

Digitized by Google

qu'il étoit impoſſible que j'euſſe écrit de la ſorte ſans ſentir quelque choſe de ce que je lui marquois. Plus j'étois jeune, plus il ſe ſentit flatté d'être l'objet d'une premiére paſſion; il n'attribua qu'à l'amour ce qui lui paroiſſoit dans ma Lettre au-deſſus de mon âge. Il commença dès-lors à m'aimer ſérieuſement, & me fit une réponſe fort paſſionnée, dans laquelle il me promettoit de me venir voir dès le lendemain.

Je trouvai dans ſa Lettre de quoi m'offenſer; il m'appelloit ſa belle enfant. Je n'avois point lû que les Héros des Romans traitaſſent ainſi leurs Maîtreſſes, & je l'attendois avec impatience, pour avoir le plaiſir de le maltraiter. Il vint. Il y avoit plus d'un an qu'il ne m'avoit vue; il me trouva ſi grande, quoique je n'euſſe encore que douze ans, que ma préſence acheva ce que ma Lettre avoit commencé. Il m'aima éperdûment; néanmoins il voulut s'aſſurer avant que de me déclarer ſon amour, ſi j'étois aſſez raiſonnable pour ſoutenir une ſemblable déclaration. Il prit avec moi les maniéres qu'il avoit eues autrefois, & me traita comme une petite fille, me faiſant des careſſes, & me diſant d'un air badin, que j'étois la plus jolie enfant du monde. Je me trouvai encore offenſée de cette qualité; & prenant le ton d'une Héroïne de Roman, je lui parlai comme

Digitized by Google

Astrée parle à Céladon, lorsqu'elle le veut bannir de sa présence. Il rit d'abord de ma colere & de ma fierté; mais me voyant toujours continuer sur le même ton, il en fut d'autant plus embarrassé, qu'il m'aimoit de meilleure foi. Il s'expliqua donc très-sérieusement, & me dit d'une maniére qui m'étonna, qu'il étoit honteux de sentir à son âge la foiblesse qu'il avoit pour moi; mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire, tout enfant que j'étois, que sa vie & son repos dépendoit de moi, & qu'il mourroit si je ne l'assurois que mon cœur étoit à lui. La maniére dont il prononça ces paroles, pénétra jusqu'au fond de mon cœur; & si j'avois eu un peu plus d'expérience, j'aurois bien connu qu'il ne m'étoit pas indifférent, & que je n'agissois plus par le même motif qui m'avoit obligé de le faire venir.

J'oubliai alors tout ce que les Romans m'avoient appris de la fierté de leurs Héroïnes: je me mis à pleurer; & lui demandant pardon de l'avoir fâché, je l'assurai que je lui donnois mon cœur, & que je ne lui dirois jamais rien qui pût le mettre en colere. Il fut ravi de me voir si touchée; & il continuoit à me persuader qu'il m'aimoit passionnément, quand notre conversation fut interrompue par l'arrivée de l'Abbesse. Il reprit devant elle ses airs

Digitized by Google

badins ; & me traitant de petite fille, il m'exhorta à être bien ſage. Ce ne fut point par politique que je ne lui témoignai plus que la qualité de petite fille me déplaiſoit, ce fut parce que je me ſentois très-diſpoſée à lui pardonner tout, excepté ſon indifférence. Je craignois tant qu'il ne m'aimât point, qu'ayant trouvé moyen, avant que de nous quitter, de lui demander s'il étoit encore fâché, je l'obligeai à me jurer qu'il m'aimeroit toute ſa vie.

C'eſt ainſi que je me livrois, ſans le ſçavoir, à la fatale paſſion qui a troublé depuis mon repos. Je n'avois ſouhaité de voir Bloſſac, que pour avoir la gloire de le ſoumettre à mes loix ; & je me ſoumis tellement aux ſiennes, que je n'avois point d'autre plaiſir que de penſer à lui. Voilà où me conduiſit inſenſiblement la vanité chimérique que les Romans m'avoient inſpirée.

J'aimois ſans connoître l'amour ; & j'aimois d'autant plus, que j'ignorois ce que c'étoit que d'aimer. Mon ignorance m'empêchoit de combattre ce que je ne connoiſſois point. Dans les ſentimens que j'avois pour Bloſſac, je ne voyois rien qui m'allarmât ; & je n'avois garde de craindre des conſéquences que je ne pénétrois point. Je ne m'étudiai plus qu'à lui plaire, & qu'à trouver des moyens de le voir

Digitized by Google

ſouvent. Les Romans même qui avoient juſques-là fait mes délices, commencérent à m'ennuyer. Je n'approuvois point que leurs Héroïnes priſſent plaiſir à maltraiter leurs Amans; & je blâmois d'autant plus leur fierté, que je comprenois moins qu'il y eût de la vertu à être fiére. Juſqu'où ne ne va-t-on pas quand on ſe livre ſans précaution à un danger qu'on ignore, & qu'on aime? Dès que j'étois ſeule, je compoſois des Lettres pour Bloſſac; & quoique je ne ſçuſſe pas qu'il y eût du mal à tout ce que je faiſois, je ne laiſſois pourtant pas de craindre terriblement qu'on ne s'en apperçût. Il étoit impoſſible que je priſſe aſſez de précaution pour cela. On trouva quelques-unes des Lettres que j'avois écrites; on les porta à l'Abbeſſe, qui en fut extrêmement ſurpriſe. Elle me fit appeller, & me demanda où j'avois appris à écrire de la ſorte. Je ne ſus que lui répondre, tant elle me parut en colere; & mon ſilence lui faiſant croire que j'étois plus inſtruite & plus coupable que je ne l'étois en effet, elle me dit, qu'ayant été capable d'écrire de pareilles Lettres, je méritois d'être enfermée entre quatre murailles. Je me mis alors à pleurer, en lui diſant que je n'avois pas cru qu'il y eût du crime à écrire de la ſorte. Elle me répondit d'une maniére qui me fit connoître tout ce que j'avois ignoré; & je

Digitized by Google

fus si honteuse de ce que j'avois fait, que je crus dans ce moment avoir autant d'aversion que j'avois eu de goût pour Blossac. De toutes les choses que me dit l'Abbesse, rien ne fit plus d'impression sur moi, que le reproche d'avoir laissé croire à un homme que je l'aimois. Elle me dit que c'étoit la dernière lâcheté ; & que les filles qui en usoient ainsi, étoient méprisées des hommes mêmes dont elles vouloient se faire aimer.

Voilà ce qui me toucha véritablement, & j'eus moins d'horreur des désordres auxquels elle m'assuroit que je m'étois exposée, que de honte d'avoir fait une chose qui, à ce qu'on disoit, devoit me faire mépriser de la personne que j'aimois.

Je résolus non-seulement de ne plus écrire à Blossac, mais de ne le plus voir. Je le promis à l'Abbesse, & je consentis même qu'on m'ôtât mon papier & mes plumes, afin de faire voir que j'avois envie de réparer par ma fierté, les avances dont on me faisoit, & dont je me faisois à moi-même de si honteux reproches.

L'Abbesse avoit sujet de croire par mon ingénuité & par ma soumission à ses conseils, qu'il n'y avoit que de l'innocence dans ce que j'avois fait : Mais elle étoit de ces gens qui ne manquent pas l'occasion de se faire valoir, & qui cherchent à se

Digitized by Google

donner aux dépens du prochain, la réputation d'avoir de la régularité & du zéle. Cette fille qui ne paſſoit pas pour la Supérieure du monde la plus exacte, informa mes parens de ce qui étoit arrivé, eſpérant qu'ils jugeroient par le compte qu'elle leur rendit de ſa vigilance, qu'elle n'étoit pas d'humeur à ſouffrir le moindre déſordre.

Ce fut la premiere atteinte que reçut ma réputation, & ce qui diſpoſa tant de gens à juger mal de ma conduite; & c'eſt ſans doute l'imprudence de cette Abbeſſe qui a cauſé tous mes malheurs. Si elle avoit ſu ménager cette premiere faute, j'aurois peut-être dans la ſuite conſenti à ce qu'on exigea de moi pour la réparer.

Ma Mere jugea par ces Lettres, que j'avois du panchant à la galanterie. Cela joint aux autres raiſons qu'elle avoit de me faire Religieuſe, ils chargérent l'Abbeſſe du ſoin de me diſpoſer à prendre ce parti-là.

L'Abbeſſe voyant ce que je faiſois pour effacer la faute qu'elle m'avoit reprochée, crut que cette conduite étoit un effet de mon repentir; elle ne ſavoit pas que la fierté en fût la cauſe, & que je n'avois cette fierté, que parce que je craignois d'être mépriſée de Bloſſac. Elle ne penſoit pas qu'une fille de treize ans fût capable de ce rafinement. Elle jugea que j'avois oublié Bloſſac; & qu'étant revenue de mon entê-

tement,

Digitized by Google

ſement, je me rendrois aux raiſons dont elle ſe voudroit ſervir pour me perſuader qu'il falloit néceſſairement que je me fiſſe Religieuſe.

Elle me dit que ma Famille ſavoit ce qui s'étoit paſſé entre Bloſſac & moi, qu'elle ne pouvoit plus après cela penſer à me marier, parce que perſonne ne voudroit épouſer une fille qui avoit eu à mon âge une galanterie; que cette affaire avoit fait beaucoup de bruit, & me faiſoit tant de tort, qu'il n'y avoit plus pour moi d'autre parti à prendre que celui d'être Religieuſe. Enſuite elle me vanta les douceurs de la retraite, & me flatta enfin de l'eſpérance que je ſerois bien-tôt ſa Coadjutrice, & qu'elle me donneroit ſon Abbaye.

Je n'étois pas aſſez enfant pour ne pas voir qu'il y avoit de l'exagération dans ce qu'elle me diſoit: j'étois déja aſſez éclairée pour ſçavoir que tout ce qu'on me reprochoit étoit innocent; & je compris aiſément par les ſermons de l'Abbeſſe, qu'on avoit envie que je fuſſe Religieuſe. Comme j'étois fort éloignée des ſentimens qu'elle s'efforçoit de m'inſpirer, je lui répondis fiérement, que la galanterie dont elle parloit, n'étoit pas ſi criminelle qu'elle vouloit me le perſuader, & qu'elle ne m'empêcheroit pas de trouver des Partis. Mais quand même ce que vous me dites

Digitized by Google

ſeroit véritable, lui dis-je, ſi mes Parens veulent abſolument que je prenne le Voile, je tâcherai du moins d'obtenir d'eux la liberté de l'aller prendre dans une autre Maiſon que dans celle-ci.

L'Abbeſſe étonnée de ma réponſe & de ma fermeté, eſſaya de m'adoucir, & m'aſſura qu'elle ne m'en parleroit plus.

Après cette converſation, je me ſentis un déſir violent de voir Bloſſac, & de l'inſtruire de tout ce que l'Abbeſſe m'avoit dit. Comme je ne doutois pas qu'il ne fût bien-aiſe de m'épouſer, & que c'étoit d'ailleurs un Parti qui me convenoit, je crûs devoir me rembarquer avec lui. J'oubliai la fierté dont je m'étois piquée, depuis que notre commerce avoit été découvert; & je n'appréhendai plus qu'il me mépriſât, en faiſant des avances qui m'étoient néceſſaires pour le rappeller. Ce fut ainſi qu'on me rendit à ma paſſion, par tous les ſoins qu'on prit de m'en détacher.

Il y avoit près de dix mois qu'il n'avoit entendu parler de moi, depuis que je lui avois fait déclarer que je ne le voulois plus voir. Il avoit tâché de pénétrer le motif de mon changement; mais enfin les Religieuſes lui ayant dit que j'avois montré ſes Lettres, & que je n'avois penſé qu'à me moquer de lui, il eut honte de m'avoir aimée. Il crut que j'étois un enfant, & que

Digitized by Google

j'avois un caractére de légéreté & de malice dont il devoit se défier. Dans cette pensée il résolut de m'oublier.

Il me croyoit donc indigne de ses soins, lorsque je trouvai le moyen de lui faire dire que je voulois lui parler, & que je le priois de venir déguisé à un Parloir, où je lui promettois de me trouver à l'heure que je lui marquois. Il reçut ce message en riant, & me fit dire par la personne que je lui avois envoyée, qu'il me verroit quand je serois devenue plus raisonnable.

Quel fut mon dépit, quand on m'apporta cette réponse! Je commençai à croire ce que l'Abbesse m'avoit dit, que les personnes de mon sexe ne pouvoient faire des avances sans être mépriſées.

Je ressentis tout ce qu'une personne naturellement vaine peut éprouver de mortifiant, quand sa vanité est humiliée à ce point-là. Je ne savois quelle résolution prendre pour sortir du trouble où j'étois. Tantôt pour me venger d'un perfide dont je me croyois mépriſée, je songeois aux moyens de lui arracher la vie; & bientôt condamnant une résolution si violente, je voulois aller me jetter à ses pieds pour le regagner par mes larmes. Enfin, il me passa par l'esprit mille idées extravagantes que la lecture des Romans m'avoit inspirées, & que ma jeunesse fortifioit.

Digitized by Google

Après avoir passé deux ou trois mois dans ce triste état, je tombai dans une langueur dont les Religieuses ignoroient la cause. J'admire la discrétion que j'eus alors : je ne fis confidence à personne de mes chagrins. Ma vanité me rendit dissimulée ; & j'étois trop humiliée à mes yeux, pour vouloir encore m'humilier aux yeux des autres.

A la fin, accablée d'ennui, & ne sachant à quoi me résoudre, je fis semblant d'avoir du goût pour la vie Religieuse.

Le changement qui parut dans ma conduite, étonna l'Abbesse & les Religieuses, qui prirent pour un effet de la Grace ce qui n'étoit dans le fonds que la suite du déréglement d'un cœur trop attaché à ce qu'il aimoit. Jamais on n'a eu plus d'ardeur que j'en témoignois de prendre le Voile, parce que je mourois d'impatience d'éprouver si un pareil sacrifice ne feroit point revenir Blossac, & d'un autre côté j'envisageois l'honneur que me feroit dans le monde une si belle action.

Dès que ma famille fut instruite de mon dessein, elle me pressa de prendre l'habit. Après les démarches que j'avois faites, je ne pouvois plus reculer. Cependant je trouvai un expédient qui suspendit l'exécution d'un dessein qui commençoit à m'effrayer. Je dis à mes Parens que je ne trou-

Digitized by Google

vois pas qu'on vécût assez régulièrement dans l'Abbaye où j'étois; & que voulant tout de bon renoncer au monde, mon intention étoit de choisir celui de tous les Couvens qui passoit pour le plus austere.

Je n'eus pas plutôt déclaré que je voulois aller dans une autre Maison, que l'Abbesse & les Religieuses tâcherent de me détourner du dessein de prendre l'habit. Elles me dirent que je n'étois point propre au Couvent, & même quelques-unes me confierent les déplaisirs secrets qu'elles avoient dans la retraite.

J'attribuai ces conseils à l'irrégularité de leur conduite, & je ne fus pas fâchée d'avoir encore cette nouvelle raison de sortir de leur Abbaye. Je continuai à demander qu'on me conduisît dans un autre Couvent; ma mere me donna cette satisfaction. Je quittai l'Abbesse & l'Abbaye, sans savoir pourtant si je devois m'affliger ou me réjouir.

Les Religieuses que je venois de quitter, ne me virent pas plutôt hors de leur Maison, qu'elles dirent charitablement que j'étois une coquette dont elles étoient ravies d'être défaites; & elles ne manquérent pas d'apprendre à ceux qui l'ignoroient, la prétendue galanterie que j'avois eu.

D'abord que je fus arrivée au Couvent que j'avois choisi, comme je n'avois pas

Digitized by Google

encore quinze ans, & que d'ailleurs les Religieuſes étoient inſtruites de tout ce qu'on avoit dit de moi, elles jugérent à propos de différer de me mettre au Noviciat, & me donnérent ſeulement l'habit & la qualité de Poſtulante.

Ce Couvent me parut bien différent de l'autre; on y vivoit dans une régularité parfaite. Chaque Religieuſe paroiſſoit contente de ſon état; je voyois régner parmi elles une ſainte émulation. Enfin, elles rempliſſoient tous leurs devoirs avec beaucoup d'exactitude. L'opinion qu'on avoit de leur ſainteté, ou, ſi l'on veut, leur ſainteté même, attiroit chez elles les Dames les plus qualifiées; & elles s'étoient tellement accoûtumées à n'en pas fréquenter d'autres, qu'elles ne vouloient avoir aucun commerce avec des femmes de Robe. Elles affectoient encore dans toutes les Fêtes qu'elles célébroient, d'avoir toujours des Prélats pour Officians, & de n'entendre jamais que les plus fameux Prédicateurs. Je ne ſai ſi cette affectation eſt exemte d'orgueil, & de tout ſoupçon de vanité.

Il ſemble qu'étant auſſi vaine que je l'étois, j'aurois dû m'accommoder d'un Couvent où je trouvois de la vanité; mais outre que j'avois peu de vocation, je mépriſois cette vanité ridicule qui ne ſacrifie qu'au

Digitized by Google

rang & qu'à l'éclat. J'étois ſeulement idolâtre de celle qu'inſpirent la beauté & le mérite, & plus encore de celle de ſe voir adorée d'une perſonne qu'on aime.

Je conſervois toujours un vif ſouvenir du mépris que je croyois que Bloſſac avoit pour moi; & je ne faiſois, comme j'ai déja dit, éclater le deſſein de me faire Religieuſe, que pour voir ſi cet éclat ne le réveilleroit point; mais je n'en entendois point parler, & cependant le jour deſtiné à ma priſe d'habit s'approchoit.

Mon Pere me vint voir quelques jours auparavant; & m'ayant demandé ſi j'étois véritablement dans la réſolution de prendre le Voile, je ne lui répondis que par mes larmes. Il comprit tout ce que je n'oſois lui apprendre. Il me dit qu'il étoit bien aiſe que je n'euſſe point autant d'ardeur qu'on lui avoit voulu perſuader que j'en avois pour un état qu'il ne pouvoit me permettre d'embraſſer, ayant réſolu de me marier avec un homme qu'il m'avoit choiſi. Il me repréſenta que ce mariage accommodoit ſes affaires, & qu'il étoit venu pour m'en parler. Il ne me nomma point le mari qu'il me deſtinoit; il m'apprit ſeulement que c'étoit un homme avec lequel je vivrois contente, qui avoit de la naiſſance & du bien; mais qu'il falloit terminer la choſe promptement, & en dérober la con-

Digitized by Google

noiſſance à ma Mere ; parce que quelqu'avantageux que fût le Parti qui ſe préſentoit, elle s'oppoſeroit à mon mariage, ayant autant d'averſion qu'elle en avoit pour moi, & voulant abſolument me faire Religieuſe. Il me dit enſuite, que pour achever mon mariage de la maniére qu'il le ſouhaitoit, il avoit deſſein de me faire enlever. Il m'expliqua alors toutes les meſures qu'il avoit priſes pour cela.

Je n'aurois pas conſenti ſi facilement au deſſein de mon pere, ſi je ne me fuſſe pas imaginé dans ce moment, que le mari dont mon pere me parloit, pourroit bien être Bloſſac. Il me reſtoit encore dans la tête des idées romaneſques ; & je crus que Bloſſac vouloit prendre pour m'épouſer une maniére galante, qui ſeroit d'autant plus de mon goût, que j'en ſerois plus agréablement ſurpriſe. Je demandai pourtant à mon pere ſi c'étoit lui. La maniére dont mon pere refuſa de s'expliquer, acheva de me perſuader que c'étoit Bloſſac qui devoit m'épouſer. Je prenois tant de plaiſir à me l'imaginer, que je n'oſai preſſer davantage mon pere, de peur d'apprendre que je me trompois. Je lui dis que je ferois tout ce qu'il voudroit. Ainſi, pendant que ma mere diſpoſoit toutes choſes pour me faire prendre le Voile, mon pere, de ſon côté, ſongeoit à me faire enlever.

Digitized by Google

enlever. Il n'eſt peut-être jamais arrivé que cette fois-là, qu'on ait préparé en même-tems deux cérémonies ſi différentes pour la même perſonne.

Quelques jours après la converſation que j'avois eûe avec mon pere, il revint au Couvent. Ma mere étoit avec lui; il lui dit qu'il falloit que je ſortiſſe, pour lui donner la conſolation de m'embraſſer pour la derniére fois. Ma mere y conſentit, je ſortis; & mon pere me prenant par la main, pendant que ma mere entretenoit les Religieuſes, me conduiſit dans la cour. En même-temps, trois hommes s'approcherent de moi; & me prenant entre leurs bras, ils me portérent juſqu'à la porte, & là me jettérent dans un caroſſe à ſix chevaux. Le cocher toucha en même temps, & me ſépara de mon pere.

Il rentra bruſquement dans le Parloir, où ma mere entretenoit les Religieuſes; & affectant un air plein de douleur & de colére, il conta mon enlevement comme il voulut; enſuite, diſant qu'il alloit courir après mes raviſſeurs, il monta dans ſon caroſſe, & laiſſa ma mere dans une ſurpriſe extrême, & tout le Couvent dans l'émotion que pouvoit cauſer une pareille avanture.

Ma mere qui ne ſoupçonnoit point que mon pere y eût quelque part, accuſa Bloſ-

Digitized by Google

ſac d'en être l'auteur, & jura qu'elle a
tout mettre en uſage pour avoir raiſo
cette violence.

Mon pere, qui ſavoit mieux que
ſonne ce que j'étois devenue, fit faire
ſieurs tours à ſon caroſſe; & puis, le
voyant à ma mere, il lui manda qu'il a
prendre la poſte pour courir après moi
la route qu'on lui avoit dit que j'a
priſe.

Cependant le caroſſe dans lequel j'ét
alloit toujours à toute bride, & ne s'arr
qu'à l'entrée de la nuit, dans un lieu q
je ne connoiſſois pas, & où mon pere v
nous trouver une heure après que nous
fûmes arrivés.

Je ne pus pendant le chemin, ſavoir q
étoient la Dame & les trois hommes q
m'accompagnoient; ils répondoient à to
tes mes queſtions, *que mon pere y ſatisfe
roit lui-même.*

Dès qu'il fut arrivé, il me dit que l
Dame étoit une de ſes amies qu'il avoi
priée de m'accompagner, pour faire le
choſes avec plus de bienſéance; & que le
trois hommes étoient des domeſtiques fi-
déles; mais pourtant qu'il ne me quitteroit
point qu'il ne m'eût miſe entre les mains
de mon mari, qui demeuroit dans une
Ville qu'il me nomma, & où il avoit ſon
bien. Cela ne s'accordoit point avec l'i-

Digitized by Google

imagination que j'avois eûe que cet époux pouvoit être Bloſſac; & commençant à m'appercevoir que je m'étois trompée, je conjurai mon pere d'avoir pitié de moi, & de ne me pas ſacrifier à un homme pour lequel peut-être je n'aurois point d'inclination. Il me répondit que je priſſe patience, & que je ſerois contente. Nous continuâmes le voyage; & je ne ſai comment je pus réſiſter aux inquiétudes mortelles dont j'étois agitée, quoique je ne déſeſpéraſſe point de trouver dans mon mari un homme capable de me faire oublier Bloſſac.

Je remarquois pendant le voyage, qu'un des hommes qui m'accompagnoient s'appliquoit fort à me conſidérer & à me plaire; mais je n'avois garde de deviner que ce fût le mari qu'on me deſtinoit : c'étoit pourtant lui. Quand nous fûmes à une demie journée de la Ville où nous allions, il nous quitta ſans ſe faire connoître. Dès qu'il fut parti, mon pere me demanda ce que j'en penſois, & s'il ne me paroiſſoit pas bien fait; il me fit cette queſtion d'une maniére qui m'apprit par avance ce qu'il m'alloit dire. Je ne lui répondis rien là-deſſus, de peur de faire une réponſe qui ne lui fût pas agréable. Je ne ſai s'il s'apperçut que je n'avois pas trouvé cette perſonne fort à mon gré; mais, après m'avoir avoué que c'étoit le mari qu'il me deſ-

Digitized by Google

tinoit, il me dit qu'il ne nous avoit quit
que pour revenir au-devant de nous d
un état plus digne de ſa qualité. Qu'
fille eſt à plaindre, quand ſes parens
cherchent que leur intérêt en l'établiſſa
Je vais dire les raiſons que mon pere av
de me ſacrifier à ce Gentilhomme.

Il étoit fils d'un Conſeiller du Parlemen
de ſa Province; n'ayant point d'inclinatio
pour la Robe, il avoit acheté une grand
Terre, dans l'intention de la faire érige
en Marquiſat. Son deſſein n'étant pas ſan
difficulté, il eut recours à mon pere, qu
avoit été autrefois intime ami du ſien, &
qui par ſon crédit lui fit obtenir ce qu'il dé-
ſiroit. Son bien étoit conſidérable; & c'é-
toit ſans doute un parti avantageux pour
une fille à qui l'on ne donnoit rien en ma-
riage.

Une autre raiſon encore plus impor-
tante preſſoit mon pere de me marier; il
ſe trouvoit redevable à la ſucceſſion de ce
Gentilhomme, d'une ſomme très-conſidé-
rable; & il avoit ſi bien menagé les choſes,
que mon mariage devoit éteindre cette
dette. Mon pere ne me fit pas d'abord tout
ce détail; il ſe contenta de me dire qu'il
étoit ruiné, ſi je n'avois la complaiſance
de faire ce qu'il ſouhaitoit. Mais quand
il vit que je le conjurois de ne point hâter
mon mariage, il jugea à propos de m'ap-

Digitized by Google

prendre tout ce que viens de dire, y ajoutant encore cette circonſtance, que ma mere avoit toujours ignoré cette dette, & qu'il ſeroit au déſeſpoir qu'elle vînt à ſa connoiſſance.

Je ne me plaignis point à mon pere de ce qu'il cherchoit par mon mariage à mettre ordre à ſes affaires; mais je ne pus m'empêcher de lui dire, que j'étois fâchée qu'il ne m'eût pas plutôt appris l'intérêt qu'il avoit de me marier, parce que j'étois perſuadée que ſi on avoit voulu me donner au Marquis de Bloſſac, il auroit été aſſez généreux pour s'obliger, en m'épouſant, de payer cette dette. Mon pere ſe mit à rire, & me dit en m'embraſſant : Ma pauvre enfant, tu ne connois guéres le monde; nous ne ſommes pas dans un ſiécle où les gens de qualité achettent une femme ſi cher.

Je lui repartis, qu'il ne connoiſſoit pas Bloſſac, & que s'il vouloit, avant que de me marier, lui faire la propoſition de m'épouſer aux mêmes conditions qu'il me donnoit à un autre, je ne doutois point qu'il ne les acceptât.

Je parlois ainſi de Bloſſac, parce que je l'aimois. Ne pouvant me cacher à moi-même l'attachement que j'avois pour lui, j'eſſayois au moins de me perſuader qu'il en étoit digne par toutes les bonnes qualités que je m'imaginois qu'il avoit; & ju-

Digitized by Google

geant de ſes ſentimens par les miens, je le croyois capable de vouloir m'obtenir à quelque prix que ce fût. C'eſt ainſi que j'oubliois le mépris dont je l'avois accuſé juſques-là; & j'avois encore aſſez de vanité pour me flatter qu'il n'auroit pas ſouffert tranquillement que j'épouſaſſe un autre, s'il eût été inſtruit de ma deſtinée. Je priai mon pere de me permettre de lui écrire, & de différer mon mariage juſqu'à ce que j'euſſe reçu ſa réponſe. Mon pere me dit que j'étois un enfant; & l'on voit bien qu'il falloit que je le fuſſe, pour me perſuader qu'un homme dont il y avoit ſi long-temps que je n'avois ouï parler, voudroit m'acquérir aux dépens de ſon bien: Mais telles ont été dans la ſuite de ma vie les vaines eſpérances dont je me ſuis flattée; j'ai toujours eu bonne opinion de ceux qui m'ont aimée.

Cependant mon mari arriva avec un cortége magnifique. J'avoue qu'il me ſembla dans cet état tout autre qu'il ne m'avoit paru pendant le chemin: après l'avoir quelque temps conſidéré avec attention, je ne me ſentis plus de répugnance à lui donner la main; & faiſant de néceſſité vertu, je ne ſongeai plus qu'à jouir de ma fortune.

Nous ne fîmes de ſéjour dans la Ville où nous arrivâmes, qu'autant qu'il en fallut

Digitized by Google

pour faire les préparatifs de ma Nôce. Je fus visitée de toute la Ville; & comme mon pere m'accompagnoit, personne ne s'avisoit de croire qu'il avoit fallu m'enlever pour faire ce mariage.

Dès que nous fûmes mariés, nous allâmes à la Terre de mon mari, où mon pere me laissa, ayant tous les sujets du monde de croire que je serois heureuse. Il avoit avant son départ écrit à ma mere qu'il avoit enfin trouvé mon ravisseur, & qu'il l'avoit obligé de m'épouser; qu'après tout j'avois été plus heureuse que sage, puisque je m'étois fait enlever par un homme qui avoit beaucoup de bien, & qui ne manquoit pas de naissance.

Mon pere me fit trouver bon qu'il écrivît de la sorte à ma mere, & qu'il fît rouler sur moi l'affaire de mon enlévement. Ce fut encore une nouvelle preuve qu'on donnoit contre ma réputation, & dont je ne vis pas assez les conséquences. Personne ne douta, sur la Lettre de mon pere, que je ne me fusse fait enlever; & on me trouva d'autant plus habile en ces sortes de matiéres, qu'on ignoroit que je connusse mon mari. D'ailleurs, l'inclination que j'avois auparavant marquée pour Blossac, rendit vraisemblable tout ce que mon pere manda : on ne fut point surpris que j'eusse eu l'adresse de ménager à seize ans un mariage.

Digitized by Google

qui étoit la ſeule reſſource contre la néceſ-
ceſſité où je me voyois réduite de me faire
Religieuſe.

Ce fut ainſi que, ſans l'avoir méritée, j'eus tout l'honneur, ou plutôt toute la honte de cette affaire; on admira mon eſprit, mais on ne jugea pas avantageuſement de ma ſageſſe & de ma conduite. L'hiſtoire de cet enlevement fit long-temps le ſujet des converſations de Paris, & tout le monde la racontoit différemment. L'idée qu'on avoit de mon eſprit, à conduire une intrigue galante, mit mon pere à couvert des ſoupçons qu'on auroit pû avoir contre lui. Mais la maniére dont on diſoit généralement que la choſe s'étoit paſſée, étoit ſi éloignée de la vérité, que je ne me ſerois pas reconnue ſi j'en avois oüi faire le récit; car il n'y a ſorte de déguiſement qu'on ne m'ait fait employer pour m'échapper du Couvent. Et j'ai été ſurpriſe qu'un Auteur ait oſé dire dans un Livre, où il a eu la bonté de me nommer, que je m'étois déguiſée en homme, ayant pris pour me ſauver les habits d'un Jardinier. Lorſqu'on donne le moindre fondement à la médiſance, elle ſe croit autoriſée à publier tout ce que la malignité oſe inventer; & je ſuis aſſurée que tant d'hiſtoires ſcandaleuſes qu'on fait tous les jours des perſonnes de mon ſexe, ne ſont que les effets de cette malignité.

Digitized by Google

Mais il n'eſt pas temps encore de faire ces réflexions : j'ai bien d'autres avantures à raconter, par leſquelles on verra que la médiſance m'a moins encore épargnée, quoique je n'aye jamais été plus coupable.

Un des premiers à qui l'hiſtoire de mon enlévement & de mon mariage fut racontée dans toutes les circonſtances malicieuſes dont il avoit plu au Public de l'embellir, fut Bloſſac. En apprenant cette avanture, il ſembla ſe repentir d'avoir refuſé de ſe trouver au rendez-vous que je lui avois propoſé, comme je l'ai dit. Il n'avoit point eu d'autres raiſons de ceſſer de me voir, que le bruit que nos Lettres avoient fait; & ne croyant pas qu'à l'âge où j'étois, j'euſſe aſſez de diſcrétion & de conduite pour prendre tous les moyens dont nous pouvions nous ſervir pour nous voir, il avoit réſolu d'attendre que je fuſſe plus raiſonnable : & d'ailleurs il n'étoit pas fort content de moi, parce qu'il s'imaginoit toujours que c'étoit moi qui avois inſtruit l'Abbeſſe de notre galanterie. Ce fut là, du moins, ce qu'il me dit dans la ſuite pour s'excuſer : Pour moi je ſuis perſuadée, par ce qui arriva depuis, qu'il avoit dès ce temps-là ceſſé de m'aimer; & que ſon amour ne ſe réveilla que quand le bruit de mon enlévement lui eut fait connoître que j'étois moins enfant qu'il ne penſoit.

Digitized by Google

Quoiqu'il en ſoit, dès qu'il eut appris que j'étois mariée à un homme fort au-deſſous de ſa qualité, & même moins riche que lui, il réſolut de me venir chercher, ne pouvant oublier la maniére dont je lui avois témoigné autrefois que je voulois être à lui. Il venoit quelquefois dans la Province où je faiſois mon ſéjour, parce que ſon grand-pere en avoit été le Gouverneur, & qu'on y avoit pour ſon nom & pour ſa perſonne beaucoup de reſpect & de conſidération.

Fin du Livre premier.

Digitized by Google

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SECOND.

PENDANT que Bloſſac ſongeoit à revenir à moi, je n'étois occupée que du ſoin de plaire à mon mari : Il me ſembloit que je n'aimois que lui, quoiqu'à la vérité je découvriſſe tous les jours dans ſa perſonne & dans ſes maniéres, des défauts qui balançoient mon inclination. C'étoit un homme naturellement fort débauché, & qui préféroit le vin & la bonne chere à tous les autres plaiſirs. Il s'enyvroit ſouvent, & dans cet état il me diſoit mille choſes déſobligeantes : Il me reprochoit qu'au lieu de lui apporter du bien, j'étois cauſe qu'il s'étoit défait de ſes meilleurs fonds ; & d'ordinaire il me faiſoit ce repro-

Digitized by Google

che en public. Il n'y avoit perſonne qui ne le blâmât & qui ne prît mon parti dans ces momens ; mais l'injure ne laiſſoit pas de m'être toujours nouvelle : je la diſſimulois pourtant ſi bien, que je ne lui donnois aucun lieu de m'accuſer de manquer de complaiſance & de conſidération pour lui. Je menois à la campagne une vie aſſez retirée : j'y voyois un homme du voiſinage qui avoit de la ſcience & de l'eſprit ; (c'étoit Monſieur de Balzac) il me mit dans le goût de la lecture & de l'étude, & par ſes conſeils je m'attachai à lire des Livres plus ſolides que ceux que j'avois lû juſqu'alors ; je me trouvai même aſſez de diſpoſition pour apprendre les Langues, & à écrire avec un peu plus d'exactitude que ne font la plupart des femmes ; cela me divertiſſoit, & me faiſoit beaucoup d'honneur dans la Province : j'y devins l'arbitre des Ouvrages d'eſprit. On juge bien que recevant tous les jours des Vers qu'on ſoumettoit à ma critique, on m'en envoyoit quelquefois de compoſés à ma louange ; & parmi nos beaux eſprits, j'en trouvois quelques-uns qui me faiſoient l'amour en Vers. Je ne recevois rien de leur part dont mon mari n'eût connoiſſance ; & je ne m'appercevois point qu'il eût du penchant à la jalouſie. Mais je ne jouïs pas longtemps de ce repos. Quelqu'un lui apprit

Digitized by Google

qu'ayant à peine douze ans, j'avois écrit à Bloſſac des Lettres de galanteries qui avoient fait beaucoup de bruit, il s'imagina qu'ayant marqué de ſi bonne heure du penchant à l'amour, je le conſervois toujours ; & voyant d'ailleurs, par les reproches qu'il ſe faiſoit à lui-même de la maniére dont il en uſoit avec moi, que je n'avois pas ſujet de l'aimer, il ſe mit dans l'eſprit qu'il falloit que j'euſſe quelqu'attachement.

Il ne tarda guéres à ſavoir de qui il devoit être jaloux. Bloſſac arriva dans la Province, accompagné de quelques-uns de ſes amis : il me vint voir avec eux. J'étois ſeule dans le Château : je ne puis exprimer de quels mouvemens je me ſentis agitée quand je vis un homme qui m'avoit été ſi cher. Il me parut de ſon côté auſſi embarraſſé que je l'étois. Après les premiers complimens, ſes amis louerent la ſituation & la beauté du Château, & demanderent à voir les appartemens. Bloſſac s'écarta d'eux adroitement, & ayant trouvé moyen de me parler en particulier, il m'apprit, dans les termes du monde les plus touchans, qu'il m'avoit toujours aimée, & que je ne pouvois ſans injuſtice lui ôter le cœur que je lui avois donné autrefois. J'eus la force de le conjurer de ne plus penſer à moi, ou du moins de ne revenir jamais me voir ; &

Digitized by Google

je n'oubliai pas de lui défendre de m'écrire, parce que lui avouai que je craignois que mon mari ne jugeât pas avantageuſement du commerce que nous aurions enſemble.

Pendant que nous nous entretenions, mon mari arriva, & il ne tint qu'à lui de s'appercevoir que nous avions Bloſſac & moi les larmes aux yeux. Je crois qu'il remarqua bien le déſordre où nous étions; mais il diſſimula, & fit aſſez bien le reſte du jour les honneurs de chez lui.

Le Marquis de Sauvebeuf étoit un de ceux qui accompagnoient Bloſſac. Sauvebeuf reſſembloit beaucoup aux jeunes gens de ce temps-ci; il étoit étourdi, & prenoit plaiſir à parler des femmes ſans diſcrétion. Je ne ſai s'il avoit appris que j'avois eu du penchant pour Bloſſac, ou ſi ce fut ſeulement pour ſe réjouir aux dépens de mon mari; mais il affecta pendant toute la converſation, de lui dire que j'étois la plus belle femme qu'il eût vu de ſa vie, & qu'il lui avouoit franchement qu'il ſe ſeroit attaché à moi, ſi je n'euſſe pas demeuré dans une Province ſi éloignée. Comme Sauvebeuf ne parloit pas ſérieuſement, mon mari ne s'en offenſa point. Quand je vis que mon mari ſembloit entendre aſſez bien la raillerie, pour lui ôter la jalouſie qu'il avoit de Bloſſac, je réſolus imprudemment d'avoir beaucoup d'honnêteté

Digitized by Google

pour Sauvebeuf, & de paroître même avoir envie de lui plaire. Je fis une grande imprudence; Bloſſac en fut jaloux, mon mari en fortifia ſes ſoupçons, Sauvebeuf m'aima, & tous trois me crurent la femme du monde la plus coquette.

Après que notre compagnie nous eut quitté, mon mari ceſſa de ſe contraindre, & commença à me reprocher ce que j'avois fait pour Bloſſac autrefois, & ce que je venois de faire pour Sauvebeuf; & m'accuſant enſuite de ce que je n'étois pas, il me jura qu'il ne ſeroit point la dupe de mes galanteries, & que je ne ſortirois jamais du Château.

Quelques jours après, il fit ſemblant d'avoir ſurpris une Lettre de Bloſſac qui confirmoit ſes ſoupçons. Il avoit eu la malice de la compoſer lui-même; mais je ne ſavois ce que j'en devois croire. Car après tout, malgré la défenſe que j'avois faite à Bloſſac de m'écrire, je craignois qu'il n'eût haſardé une Lettre, & je me trouvois dans un étrange embarras.

Je dirai ici, avec la ſincérité dont je veux écrire ces Mémoires, que ce qui m'occupoit le plus dans les triſtes réflexions que je faiſois ſur ma deſtinée, n'étoit pas ce que la jalouſie de mon mari me faiſoit craindre; c'étoit la ſuite d'un amour que j'avois ſenti autrefois, & qui s'étoit alors emparé

Digitized by Google

de mon cœur. Je prenois plus de plaiſir à penſer que j'étois aimée de Bloſſac, que je n'avois peur du reſſentiment de mon mari. Je pardonnois même à Bloſſac l'imprudence que je croyois qu'il avoit eue de m'écrire; & enfin tout ce qui ſembloit m'aſſurer de ſa fidélité, faiſoit ſur moi plus d'impreſſion que les périls auſquels il m'expoſoit. Je dirai toutefois avec la même ſincérité, que quelqu'occupée que je fuſſe de ma paſſion, je ne conçus aucun deſſein contraire à mon devoir. Je m'étois même préparée à tout ce qu'il plairoit à mon mari de me faire ſouffrir; & je n'eſpérois point d'autre bonheur, que d'avoir pour lui une complaiſance aveugle, & de conſerver dans le fonds de mon cœur le plaiſir ſecret d'en aimer un autre; avec d'autant plus de fidélité, que j'étois plus réſolue de ne rien accorder à ma paſſion. De quelle vertu aurois-je donné l'exemple, ſi j'avois eu un mari plus raiſonnable? Mais il me ménagea ſi peu, & prit tant de ſoin de me décrier, que le dépit que j'en eus, me fit perdre quelque choſe de la délicateſſe de mes ſentimens. Je crus que je pouvois chercher un moyen d'aſſurer mon repos, pourvu que je n'euſſe rien à me reprocher.

La maniére dont mon mari en uſa avec moi, donna lieu à tous les bruits qui coururent alors. On crut qu'il ne me traitoit pas

Digitized by Google

pas ainſi ſans raiſon; on dit même que dans la viſite que j'avois reçue de Bloſſac, mon mari nous avoit ſurpris tous deux dans un tête-à-tête.

Mon mari crut cette médiſance, & s'imagina qu'il me devoit traiter comme ſi j'euſſe été coupable. La crainte d'être opprimée, me fit ſonger au moyen le plus prompt de me tirer de ſes mains. Nous prîmes une de mes filles & moi des habits de Payſannes; & nous mêlant parmi des Ouvriers qui travailloient au Château, nous en ſortîmes avec eux à l'entrée de la nuit, & nous nous rendîmes dans un lieu où un Valet que j'avois gagné, nous attendoit avec des chevaux.

Après avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes le lendemain à une Abbaye dont l'Abbeſſe m'avoit offert un aſyle. Dès que j'y fus arrivée, j'écrivis à mon mari, pour me plaindre de ce qu'il m'avoit obligé de prendre la fuite, & à mon pere pour l'informer des raiſons que j'avois eues de quitter mon mari. Je les priai l'un & l'autre de vouloir examiner ſans paſſion, ſi j'avois mérité de pareils traitemens. Je fus bien tentée auſſi d'écrire à Bloſſac; mais j'eus la force d'y réſiſter, craignant que ma Lettre ne fût interceptée, & ne ſervît à me faire paſſer pour coupable, dans un temps où j'avois tant d'intérêt de paroître innocente.

Digitized by Google

Mon mari ne me fit point de réponſe; mais mon pere me manda que j'avois eu tort de le quitter, qu'il alloit lui écrire, pour l'obliger de me reprendre, & qu'il ne tarderoit pas à venir bientôt lui-même me remettre entre ſes mains.

Qu'il eſt aiſé aux gens qui ne voyent les malheurs des autres que de loin, de prendre le parti que prit alors mon pere! Je fus ſi mal ſatisfaite de ſa Lettre, que je lui fis réponſe que je mourrois plutôt que de retourner chez un mari, qui ayant été le premier à accuſer ſa femme d'un déſordre dont il ſavoit bien qu'elle étoit innocente, s'étoit acquis par-là un droit de la maltraiter quand il lui plairoit.

Mon pere, pour m'appaiſer, & en même temps pour me repréſenter que j'avois tort, m'envoya une Lettre que mon mari lui avoit écrite, par laquelle il ſe plaignoit ſeulement du peu d'amour que j'avois pour lui, ſans dire un mot des ſoupçons qu'il m'avoit marqués, proteſtant au contraire qu'il m'avoit toujours adorée, il juroit qu'il n'épargneroit rien pour me faire oublier les ſujets qu'il pouvoit m'avoir donnés de me plaindre de lui.

Mon pere fut touché de la tendreſſe qui paroiſſoit dans cette Lettre; & d'abord j'en fus moi-même attendrie, tant j'avois peu le cœur mauvais, & tant il auroit été aiſé

Digitized by Google

à mon mari de bien vivre avec moi, s'il eût voulu. Mais enfin, en liſant ſa Lettre j'en remarquai l'eſprit, & je vis bien que ſa douceur n'étoit qu'un artifice pour me ſurprendre. Cela m'affermit plus que jamais dans le deſſein de ne point retourner chez lui.

Cependant ma réputation étoit cruellement attaquée : je connus alors, que de tous les partis que puiſſe prendre une femme innocente ou coupable, le plus mauvais eſt de ſortir de la maiſon de ſon mari. Mais après tout, quelque contraire que fût ce parti à ma réputation, il ſembloit néceſſaire à mon repos; & je croyois que mon repos devoit m'être plus cher que ma gloire. C'étoit ſans doute une illuſion; car on ne peut perdre l'un ſans l'autre; & il ne faut pas qu'une honnête femme eſpére de repos, quand elle néglige le ſoin de ſa gloire : ce ſont les extrêmités où nous réduit le mariage. Eh! qui eſt-ce qui voudroit s'y engager, ſi l'on conſidéroit qu'il n'y a point d'autre reméde pour une femme malheureuſe, que de ſouffrir ſans oſer même ni ſe plaindre de ſes ſouffrances, ni chercher les moyens de s'en délivrer?

Mais, comme en me mariant je n'avois pas compris que je dûſſe me rendre malheureuſe, je ne m'attachai qu'à me mettre en liberté; & je puis dire même, que moins

Digitized by Google

je voyois de fondement aux bruits qu'on répandoit contre ma gloire, plus je sentois de résolution & de courage à les mépriser. Mais aussi j'avoue qu'à force d'être persuadée qu'on avoit mauvaise opinion de moi, je m'accoûtumai à faire moins de scrupule des apparences qui pouvoient la confirmer. Je ne songeois qu'à me conserver innocente, c'étoit toute la vertu & tout le mérite que je me proposois; & ma délicatesse n'alloit point jusqu'à vouloir exactement paroître telle que j'étois, soit que je désespérasse d'y réussir, ou que l'amour de mon repos me fît paroître cette délicatesse hors de saison. Mais enfin, ce ne fut que l'opiniâtreté qu'on eut à me décrier, qui me mit dans cette disposition. Je souhaite que les femmes qui se trouveront dans les mêmes circonstances, ne suivent pas mon exemple, si toutefois il y en a quelqu'une qui puisse faire autrement.

Pour marquer à mon pere que la Lettre de mon mari étoit pleine d'artifice, je lui fis un nouveau détail de ses mauvais traitemens, & des menaces qu'il m'avoit faites; & je le conjurai de ne me point mettre au désespoir, en m'obligeant de retourner chez lui. Il est vrai que les mauvais traitemens dont j'accusois mon mari, n'étoient pas assez forts pour autoriser ma séparation; mais ils ne m'étoient pas moins sen-

Digitized by Google

ſibles. Je ne pouvois penſer ſans frémir, qu'il m'avoit menacé de me tenir enfermée dans le Château, ni me ſouvenir ſans colere de toutes les paroles injurieuſes dont il avoit accompagné ces menaces. D'ailleurs, je ne croyois point qu'il fallût attendre à l'extrêmité pour être ſéparée d'un mari, & je me ſouciois peu que ce fût la Juſtice ou mes parens qui m'en ſéparaſſent, pourvu que j'en fuſſe ſéparée.

J'appris que mon pere, au lieu de faire réponſe à ma derniére Lettre, ſe diſpoſoit à exécuter ce qu'il m'avoit mandé, c'eſt-à-dire, à me rendre à mon mari. Ma mere d'un autre côté, qui craignoit extrêmement que je ne retournaſſe à Paris, & que je ne lui fuſſe à charge, m'écrivit des Lettres preſſantes, dans leſquelles elle me donnoit d'admirables leçons, qu'elle auroit eu je crois bien de la peine à pratiquer, ſi elle eût été en ma place.

Cela me fit prendre un parti auquel j'avois d'abord réſiſté, mais qui après tout étoit celui qui me flattoit le plus, & dont la penſée même me conſoloit au milieu de tant d'embarras & de troubles. J'écrivis à Bloſſac, & lui rendis compte de l'état où j'étois, lui demandant ſes conſeils & ſon ſecours. Comme je craignois toujours qu'on ne ſurprît ma Lettre, je n'y laiſſai rien échapper qui marquât que je l'aimois,

Digitized by Google

Je paroiſſois ſeulement avoir recours à lui comme à un ami généreux, ne ſachant à qui m'adreſſer. Cette précaution acheva de me ruiner dans ſon eſprit, ou plutôt ſervit de prétexte à ſon inconſtance; car il eſt certain que s'il m'eût toujours aimée, il ne m'auroit point fait une querelle du peu de paſſion que je lui marquois, parce qu'il jugeoit bien que je ne pouvois avec prudence écrire autrement dans les circonſtances où je me trouvois.

J'ai déja dit qu'il avoit eu de la jalouſie des honnêtetés que j'avois faites à Sauvebeuf. Cette jalouſie s'étoit fortifiée par tous les bruits que mon mari avoit répandus de moi; car parmi les gens avec leſquels il m'accuſoit d'avoir des commerces, le nom de Sauvebeuf n'étoit pas oublié; & c'étoit même aſſez pour donner de la vraiſemblance à la calomnie, que de nommer un homme, qui paſſoit en ce temps-là pour un de ceux qui avoient le plus d'intrigues.

Bloſſac ne trouvant point dans ma Lettre le ſtile dont je lui avois écrit autrefois, me crut changée; & jugea que ce n'étoit ni par inclination, ni par préférence que je m'adreſſois à lui, mais par pure néceſſité. Il ne fût ni aſſez tendre amant, ni aſſez généreux ami pour me ſervir. Il me fit la réponſe du monde la plus ſéche & la plus offenſante; il me reprocha ma mauvaiſe

Digitized by Google

conduite, & le penchant qu'il m'accuſoit d'avoir à la galanterie. Hélas! il oublioit que c'étoit lui qui m'avoit inſpiré ce penchant; & ſa perfidie alla juſqu'à me faire un crime de ce que je ne pouvois me reprocher que pour lui.

Je relus ſa Lettre dix fois, ſans pouvoir me perſuader qu'il eût été capable de m'écrire de la ſorte; mais n'en pouvant douter, je ceſſai dès ce moment d'avoir pour lui, je ne dis pas ſeulement la moindre inclination, mais encore la moindre eſtime. Je fus étonnée d'avoir attendu ſi tard à le connoître, & je me repentis de n'avoir pas pris le parti de le mépriſer dès le temps qu'il avoit refuſé de ſe trouver au rendez-vous dont j'ai parlé. Le prompt changement de mon cœur à ſon égard, me perſuada bien qu'il n'y a pas de femme ſenſible à l'honneur, qui ſoit à l'épreuve de certaines injures. Depuis ce temps-là, je n'ai pu me réſoudre à le voir, ni à l'eſtimer. Tout ce que j'ai pu faire en conſidération des ſentimens qu'il m'avoit inſpirés, ç'a été de ne le nommer jamais; & ſi ces Mémoires tombent entre ſes mains, il verra par le ſoin que j'ai pris de lui donner un nom qu'il n'a porté que dans ſon enfance, que je ne ſuis pas aſſez vindicative pour le faire connoître. Je m'imagine qu'il mourroit de confuſion, s'il voyoit ſa lâcheté publiée; & que tout le monde auroit pour lui autant de mépris que

Digitized by Google

moi, ſi l'on ſavoit qu'il a été capable d'abandonner au beſoin, ſous un léger prétexte, une femme qui n'étoit malheureuſe qu'à cauſe de lui. Je ne ſais, après tout, ſi toutes les femmes approuveront que j'aye été ſi prompte à prendre le parti de l'oublier; mais j'ai de la peine à me perſuader qu'il y ait des femmes aſſez lâches pour aimer encore un homme qui en auroit uſé comme celui-là. On peut pardonner l'inconſtance, la biſarrerie, & les injures mêmes, quand elles ne ſont point le caractére d'un cœur bas & intéreſſé; mais je ne crois pas qu'il ſoit permis d'aimer un homme qui ſouffre qu'une femme qu'il a aimée, & qui a recours à lui, devienne la proye de ſes ennemis. Il ne devoit pas balancer à me ſervir; & après cela, il lui eût été libre de ceſſer de m'aimer. C'eſt pourquoi, en l'effaçant de mon cœur, j'en uſai, ce me ſemble, ainſi que toute femme raiſonnable en devoit uſer.

On doit me pardonner ce reſte de reſſentiment contre un homme, dont je ne me ſuis ſouvenue que dans la néceſſité ou j'étois d'en parler en écrivant les Mémoires de ma vie, & dont aſſurément je ne ferai guéres mention que pour marquer, par les ſoin qu'il prit depuis de me regagner que j'ai eu de la fermeté, quand j'ai cr qu'il y alloit de ma gloire d'en avoir. Il e vrai que je n'ai pas toujours mis ma gloir

Digitized by Google

où j'aurois dû la mettre ; c'eſt un reproche que je me fais.

Dès que j'eus reçu la Lettre dont je viens de parler, & qu'elle eut cauſé en moi un ſi ſoudain changement, tout commença à prendre à mes yeux une face nouvelle. Je ne trouvai plus les maniéres de mon mari auſſi odieuſes qu'elles m'avoient parues ; je me blâmois même de l'avoir quitté, & j'eus autant d'impatience de l'arrivée de mon pere, que j'en avois eu de crainte. Je ne ſentis aucune répugnance à faire ce qu'il me venoit propoſer, & je ne regardai plus les malheurs que j'avois tant appréhendés, que comme des effets d'une vaine terreur. On peut voir par là que l'amour donne aux choſes la teinture qu'il lui plaît ; & que dès qu'une femme n'a plus de paſſion qui l'attache à un autre qu'à ſon mari, elle a aſſez de courage, ou pour ne pas groſſir les ſujets qu'il peut lui donner de le craindre, ou pour n'en être pas effrayée. Heureuſe ſi j'avois fait plutôt ces réflexions, & ſi je m'en étois toujours ſouvenue dans la ſuite de ma vie !

Quel pouvoir mon pere ne crut-il point qu'il avoit ſur moi, quand il me vit ſoumiſe à tout ce qu'il me demandoit ? Il ne devina point les raiſons qui me rendoient ſi obéiſſante ; il attribua ma docilité à mon bon naturel, & à l'autorité paternelle ; &

Digitized by Google

il en conçut tant d'eſtime & d'amitié pour moi, qu'il me jura que ſi jamais mon mari me donnoit un juſte ſujet dans la ſuite de me plaindre de lui, il viendroit lui-même me tirer de ſes mains, & le forcer l'épée à la main de m'en faire raiſon. Je dis à mon pere que j'eſpérois qu'il ne ſeroit pas obligé d'en venir-là, & que j'en uſerois ſi bien avec mon mari, qu'il me rendroit enfin juſtice, & répareroit tous les mauvais traitemens qu'il m'avoit faits. Mon pere, en me quittant après cette converſation, me demanda ſi je ne trouverois pas bon qu'il m'amenât mon mari le lendemain. Je lui répondis qu'il ne pouvoit l'amener trop tôt; & que s'il étoit ſur les lieux, il me feroit plaiſir de ne pas différer à me le faire voir. Mon pere auſſi-tôt l'alla chercher, parce qu'ils étoient tous deux arrivés en même temps, & une demie heure après il revint & me le préſenta. J'avoue qu'il me fit pitié, par la maniére dont il m'aborda; & ce fut la premiére fois que je crus reconnoître qu'il m'aimoit: juſques-là mes yeux avoient été comme faſcinés, par la prévention que j'avois eue pour Bloſſac, & je ſentis ce que je n'avois pas encore ſenti pour lui. Nous ne nous expliquâmes que par nos careſſes & par nos larmes, mon pere s'oppoſant à un plus ample éclairciſſement, & ne doutant point que le retour ne fût

Digitized by Google

ſincére de part & d'autre, il fit à mon mari un long ſermon ſur les obligations qu'il avoit de m'aimer, lui donnant tout le tort, tant ma docilité lui avoit perſuadé qu'il ne falloit le donner qu'à lui.

Je ſortis de l'Abbaye ce jour-là, & deux jours après nous prîmes le chemin du Château de mon mari. Tout le monde admiroit la facilité avec laquelle j'étois revenue de mes emportemens, & perſonne n'en devinoit le ſujet. Je me crus heureuſe alors, & j'eſpérai même que par ma bonne conduite & mon attachement ſincére pour mon mari, je le corrigerois des débauches auſquelles j'imputois ſes inégalités & ſes caprices.

Je ne ſavois pas de quel nouveau malheur j'étois menacée, & que je fuſſe ſur le point de retomber dans des extrêmités plus fâcheuſes encore que celles dont je venois de ſortir.

Mon pere qui n'avoit pas voulu nous quitter qu'il ne nous eût parfaitement réconciliés, nous accompagnoit dans l'intention de paſſer quelque temps avec nous. Il étoit à cheval auſſi-bien que mon mari, & moi dans un brancard, voiture ordinaire dans la Province où nous étions. A peine eûmes-nous fait trois lieues, que nous vîmes paroître pluſieurs Cavaliers qui venoient à nous à toute bride. Ils mirent tous

Digitized by Google

l'épée à la main ; & cette action faiſant juger qu'ils nous en vouloient, nos gens prirent la fuite. Mon pere & mon mari firent d'abord quelque réſiſtance ; mais il falut céder à la force, on les écarta tous deux, pendant qu'on faiſoit rebrouſſer chemin au brancard. J'étois ſi interdite, & la frayeur s'étoit tellement emparée de mes ſens, que je ne reconnus Sauvebeuf, que lorſqu'il me dit qu'il étoit heureux d'être arrivé aſſez tôt pour me ſauver de la violence de mon mari. J'allois détromper Sauvebeuf, & lui apprendre que je m'étois réconciliée avec mon mari, quand mon pere, qui s'étoit, je ne ſai comment, débarraſſé des Cavaliers qui l'arrêtoient, revint promtement ſur ſes pas ; & s'approchant du brancard l'épée à la main, me menaça de me donner la mort. Sauvebeuf ne croyant pas après cela qu'il y eût de la ſûreté pour moi à être remiſe entre les mains de mon mari, m'enleva malgré tout ce que je pus dire alors.

Ainſi, par un contretemps le plus fâcheux qui fût jamais, je me vis arrachée des mains de mon mari dans le temps que je commençois à l'aimer ; & je donnai, comme on le voit, fort innocemment de nouvelles priſes ſur ma conduite, lorſque je n'étois occupée que du déſir de m'attacher à mon devoir.

Digitized by Google

Ce fut ſur la Lettre que j'avois écrite à Bloſſac, que Sauvebeuf avoit pris le parti de venir à mon ſecours. Bloſſac la lui avoit montrée; & Sauvebeuf qui m'aimoit, & qui étoit plus honnête homme que lui, ne balança point à s'oppoſer à mon retour chez mon mari. Je ne ſai par quel motif Bloſſac avoit montré ma Lettre; ce fut, je crois, pour éprouver ce que Sauvebeuf ſeroit capable d'entreprendre pour moi, & pour ſe confirmer par là dans les ſoupçons qu'il avoit conçûs. Quoiqu'il en ſoit, Sauvebeuf n'étoit pas fâché que Bloſſac lui eût laiſſé le ſoin de me ſervir.

Sauvebeuf me dit qu'il vouloit me conduire chez la Marquiſe de R***, avec laquelle il commençoit alors à avoir le commerce qui a fait tant de bruit. Je répondis que je ne voulois pas abſolument qu'il me menât ailleurs que chez mon mari, ou dans l'Abbaye que je venois de quitter. Quand il me vit ferme dans cette réſolution, il me donna toutes les marques d'un amour paſſionné; mais ce fut par l'amour même qu'il me témoignoit, que je le priai de faire ce que je ſouhaitois. Il m'obéit avec tant de douleur, que j'en fus touchée, je l'avoue; & une complaiſance qui lui coûtoit ſi cher, joint à ce qu'il avoit oſé entreprendre pour moi, me donna pour lui les ſentimens que je venois d'étouffer pour un autre.

Digitized by Google

Je dirai même que la jalouſie eut autant de part que le ſoin de ma réputation, à la réſiſtance que j'oppoſai au deſſein qu'il avoit de me conduire chez la Marquiſe.

Je retournai à l'Abbaye dont j'étois partie le matin, conjurant Sauvebeuf d'aller trouver mon mari & mon pere, & de leur repréſenter, que n'ayant aucune part à ce qu'il avoit fait, j'étois toute prête à tenir la parole que je leur avois donnée, & à retourner chez mon mari. Sauvebeuf fit tout ce qu'il put pour me détourner de ce deſſein; mais il fallut qu'il y conſentît & qu'il promît en me quittant, de me juſtifier dans l'eſprit de mon pere & de mon mari.

Quel éclat ne fit point cette affaire, & que ne penſa-t-on pas de moi dans le monde? Mon pere & mon mari ne doutérent point que ce ne fût moi qui avoit obligé Sauvebeuf de m'enlever. Prévenus de cette penſée, ils ne furent pas étonnés de la facilité avec laquelle j'avois conſenti à mon raccommodement, & mon pere après cela n'eut pas de peine à croire toutes les choſes dont mon mari m'avoit auparavant accuſée. Effectivement les apparences rendoient mon procédé ſi criminel, qu'ils ne pouvoient l'un & l'autre m'excuſer. Ils conçurent tant d'indignation contre moi & contre Sauvebeuf, que ſans ſonger aux ménagemens qu'ils devoient à ma gloire

Digitized by Google

& à leur honneur, ils allérent à Bordeaux, dans le deſſein de préſenter leur plainte au Parlement.

Ils ne furent pas peu étonnés d'y rencontrer Sauvebeuf, qui pour me juſtifier, comme je l'en avois prié, les avoit ſuivis juſques là.

Il leur repréſenta envain que je n'avois point de part à mon enlévement; on crut qu'il ne parloit ainſi que pour ſe mettre à couvert des pourſuites dont il étoit menacé.

Cependant on diſoit dans le monde, que Sauvebeuf ne m'ayant enlevée que pour contenter une paſſion paſſagére, il m'avoit abandonnée auſſi-tôt que cette paſſion avoit été ſatisfaite. Qu'il eſt fâcheux de ſe trouver dans de certaines conjonctures! Chacun ſe donne la liberté de débiter comme une vérité, ce qui n'eſt que vraiſemblable, & l'on peut dire que la bonne ou mauvaiſe réputation des femmes dépend des circonſtances de leurs aventures.

Outre que Sauvebeuf étoit fort conſidéré dans le Parlement de Bordeaux, & qu'il y avoit de puiſſans amis, une raiſon empêchoit encore mon pere & mon mari de pourſuivre cette affaire. Il venoit les chercher lui-même pour leur rendre compte de ſa conduite; & il leur apprenoit que dès le même jour qu'il m'avoit enlevée, il

Digitized by Google

m'avoit conduite à l'Abbaye dont j'étois ſortie le matin. Il auroit fallu qu'ils euſſent été furieuſement prévenus contre moi, pour ne pas voir mon innocence après cela; car enfin, ſi j'euſſe aimé Sauvebeuf de la maniére dont ils ſembloient le croire, & que je l'euſſe chargé de m'enlever, il eſt certain que je ne ſerois pas revenue le même jour à l'Abbaye. J'aurois choiſi ſans doute un autre aſyle, & je n'aurois pas ſi-tôt ſongé à me juſtifier.

Mon pere & mon mari firent ſemblant d'ajoûter foi à ce que leur dit Sauvebeuf; & quittant leurs pourſuites, parce qu'ils crurent peut-être ne pouvoir mieux faire, ils revinrent me trouver à l'Abbaye. Cette viſite fut bien différente de la premiére; ils ne pouvoient l'un & l'autre s'empêcher de ſe défier de moi, & je commençois auſſi à n'avoir plus le même goût pour mon mari, parce que je ſentois que Sauvebeuf ne m'étoit plus indifférent.

Nous quittâmes encore une fois l'Abbaye; mais il faut que je l'avoue, je ſuivis mon pere & mon mari avec autant de répugnance & de triſteſſe, que j'avois eu de joye avant cette malheureuſe aventure.

Mon pere demeura peu de jours avec nous; & il me prépara, avant que de me quitter, à toutes les froideurs que mon mari auroit pour moi, & qu'il ne tarda

Digitized by Google

guéres à me témoigner. Je fis ce que je pûs pour ôter à mon pere tous les ſoupçons que mon enlévement lui avoit donnés, & pour l'engager à déſabuſer mon mari; mais il me répondit que ce ſeroit ma conduite qui le déſabuſeroit; & que ſi je lui donnois de nouveaux mécontentemens, je ne devois pas m'attendre à trouver de la protection dans ma famille. Je demeurai donc expoſée à des malheurs encore plus grands que ceux qui m'étoient déja arrivés.

Peu de temps après, je m'apperçus que j'étois groſſe; & comme il plut à mon mari d'oublier que nous avions été près de deux jours enſemble, lorſqu'il vint la premiére fois à l'Abbaye avec mon pere, il attribua à Sauvebeuf, ce qu'il ne devoit aſſûrément attribuer qu'à lui ſeul. Jamais calomnie n'a eu moins de fondement; car tout le monde ſavoit que depuis que je connoiſſois Sauvebeuf, il ne m'avoit point encore parlé ſans témoins; mais ſoit que mon mari eût réſolu de me perdre, ou qu'il ſe plût à ſe tromper, il dit hautement que je ne pouvois être groſſe de lui.

Je prévis alors tous les chagrins que j'ai eus dans la ſuite. Je mandai à mon pere l'état où j'étois, & l'injure que me faiſoit mon mari; mais mon pere mourut en ce temps-là, & je fus encore aſſez malheureuſe pour qu'on imputât ſa mort aux cha-

Digitized by Google

grins que je lui avois donnés. Il ne me reſta perſonne à qui je puſſe avoir recours, que ma mere qui me haïſſoit; & qui, dans la crainte que je ne retournaſſe chez elle, étoit la premiére à confirmer les ſoupçons de mon mari, & à lui inſpirer le deſſein de me faire enfermer.

Je ne dirai point de quelle maniére je vivois alors chez mon mari. On n'a pas beſoin, je crois, d'être inſtruit des mauvais traitemens que j'en recevois, pour avoir compaſſion de mes malheurs. L'état où je me trouvois, ſuffit pour faire comprendre que jamais femme n'a été plus malheureuſe. Je dois même ce ménagement à la mémoire d'un homme dont j'étois la femme, de n'en rien dire que ce que je ne puis me diſpenſer d'en faire connoître; mais il eſt certain que je ſouffrois tout ce que la cruauté & le mépris peuvent inventer pour tourmenter une femme.

A la fin, dans le déſeſpoir où j'étois réduite, craignant pour moi & pour l'enfant dont j'étois groſſe, toutes les ſuites funeſtes que j'avois lieu de craindre, je ſongeai encore une fois à prendre la fuite. Je communiquai mon deſſein à Balzac, qui étoit, comme je l'ai dit, dans mon voiſinage, & que je voyois ſouvent; il me conſeilla d'aller à Bordeaux, pour me plaindre au Parlement. Ce conſeil ſans doute étoit ju-

Digitized by Google

dicieux ; mais l'amour que j'avois pour Sauvebeuf m'empêcha de le ſuivre, & me fit prendre un mauvais parti. J'allai chez la Marquiſe de R***. Le chagrin de recourir à une rivale eut moins de pouvoir ſur moi, que l'eſpérance de trouver chez elle le ſecours & la protection d'un homme que j'aimois. Je n'ai guéres fait de faute en ma vie, dont j'aye plus mérité d'être blâmée que de celle-là. Mais après tout, on eſt bien à plaindre quand on eſt privé de tout ſecours, & qu'on a encore dans le cœur une paſſion qui nous aveugle.

Sauvebeuf étoit en Languedoc ; & la Marquiſe, auſſi jalouſe de moi que je pouvois l'être d'elle, trouva moyen de retenir ou de rendre inutiles, en le prévenant contre moi, toutes les Lettres que je lui écrivis. C'eſt du moins ce que je me ſuis imaginé ; ne pouvant me perſuader qu'un homme qui m'avoit tant témoigné de paſſion, ne m'eût pas écrit au moins une Lettre dans l'état déplorable où j'étois.

Je fus donc bien punie du choix que j'avois fait de la maiſon de la Marquiſe : ce n'eſt pas qu'elle manquât d'honnêteté pour moi, elle me rendit au contraire mille bons offices ; mais enfin je me laſſai d'avoir obligation à une femme qui recevoit tous les jours des Lettres de Sauvebeuf, pendant que je n'en apprenois aucune nouvelle. Je

Digitized by Google

vis bien que j'étois trop malheureuſe pour avoir de fidéles amis; mais toute malheureuſe que j'étois, je me ſentois encore aſſez vaine pour ne pouvoir digérer de ſi dures préférences.

Je réſolus de quitter la Marquiſe; & pour lui cacher le motif de ma réſolution, je feignis d'avoir reçu des Lettres de ma mere, qui me mandoit d'aller faire mes couches à Paris. Elle le crut, ou elle fit ſemblant de le croire; & quoique prête d'accoucher, je me mis en chemin pour venir à Paris, ſans ſavoir où je logerois; car je ne croyois pas que ma mere pût ſe réſoudre à me recevoir.

Je fis arrêter deux places dans le Caroſſe public ſous un autre nom que le mien; & je partis accompagnée d'une femme de chambre. Comme je n'étois connue de perſonne, j'entendis ſouvent parler de moi pendant le voyage : rien ne faiſoit plus de bruit dans la Province que ma ſeconde fuite de la maiſon de mon mari. Ce fut tout l'entretien des gens du Caroſſe, & j'eus plus d'une fois occaſion d'être en colere par toutes les ſotiſes qu'on y diſoit. Il ſe trouva même un homme que je n'avois jamais vû, qui aſſuroit qu'il me connoiſſoit parfaitement; & qui ne croyant pas parler devant moi, ſoutenoit qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être au nombre de mes amans.

Digitized by Google

Il disoit que j'avois quitté mon mari pour courir après Sauvebeuf, & il ajoutoit à cela mille circonstances horribles. C'est ainsi qu'on trouve tous les jours des gens qui fortifient la médisance par la fausse gloire qu'ils se donnent; & qui, pour paroître instruits du secret des affaires qui éclatent, en imaginent des détails qu'ils prétendent savoir d'original. Je pensai plus d'une fois confondre ces calomnies en me découvrant; mais je me contentai, sans me faire connoître, de prendre le parti de la personne dont on disoit tant de mal.

Je n'ignorois point qu'on parlât de moi dans le monde; mais je ne m'imaginois pas que la médisance fût au point où j'eus lieu de connoître qu'elle étoit, par les choses que j'entendois dire. Cela fait voir que quelque décriée que soit une femme, elle ne se croit jamais aussi décriée qu'elle est. Il seroit quelquefois à propos que celles qui ont donné occasion de parler de leur conduite, entendissent ce que le monde en dit; peut-être profiteroient-elles plus de cette connoissance que je ne fis; car croyant n'avoir rien à me reprocher contre la fidélité que je devois à mon mari, tout ce que l'on disoit n'excitoit en moi qu'une secrete envie de me venger, au lieu que j'aurois dû comprendre que les apparences ayant donné sujet à la calomnie, je ne devois songer qu'à les mieux garder.

Digitized by Google

L'ardeur avec laquelle je pris pendant le chemin le parti des Dames à qui le Public attribue des aventures, me gagna l'amitié d'une jeune femme qui étoit dans le Caroſſe avec ſon mari. C'étoit des gens, qui après avoir demeuré quelque temps dans la Province, où le mari avoit un Emploi aſſez conſidérable, s'en retournoient à Paris où ils avoient leur famille. Le mari s'appelloit Monſieur Laval, & Mademoiſelle Laval ſa femme étoit aſſez jolie pour me faire croire qu'elle étoit un peu intéreſſée à la défenſe que je prenois des Dames. Ils paroiſſoient pourtant fort contens l'un de l'autre, & leur union me faiſoit envier leur ſort, & plaindre celui des filles de qualité que l'on ſacrifie à l'intérêt.

J'avois ſi mal pris mes meſures, & j'étois ſi près du terme de mon accouchement, que je fus obligée de m'arrêter dans une petite Ville à une journée de Paris. Mademoiſelle Laval ne me voulut point quitter; & ayant jugé par mes maniéres que j'étois une perſonne de qualité, elle pria ſon mari de trouver bon qu'elle demeurât avec moi; il eut la complaiſance de me la laiſſer.

J'accouchai d'un garçon qui m'a bien récompenſée depuis des malheurs de ſa naiſſance, par le mérite & la réputation qu'il s'eſt acquiſe; mais à qui j'ai ca

Digitized by Google

d'autant plus de chagrin, qu'il n'a preſque jamais manqué de reſpect & de tendreſſe pour une mere qui lui a ſouvent, ſans être coupable, donné lieu de ſe plaindre.

Je fus trois ſemaines ſans pouvoir me relever. Mademoiſelle Laval ne me quitta point; je l'obligeai de recevoir un diamant pour récompenſe de ſes ſoins. Son mari revint nous trouver, & il n'eut pas plutôt vu le préſent que j'avois fait à ſa femme, qu'il m'offrit ſa maiſon à Paris. Je l'acceptai, en attendant que j'euſſe ſondé les ſentimens de ma mere.

Dès que j'y fus arrivée, je lui envoyai par ma femme de chambre, une Lettre que je lui écrivis, de la maniére que je crus la plus capable de l'attendrir, lui rendant compte de mon accouchement, & des raiſons que j'avois eues de quitter mon mari. Elle s'emporta fort contre moi, & elle ne daigna pas ſeulement s'informer où j'étois logée. Ma femme de chambre voyant qu'elle me menaçoit de me faire enfermer, ne jugea point à propos de lui dire; & tout ce qu'elle en put obtenir, fut qu'elle recevroit mon enfant. Je le lui fis porter avec une Lettre encore, qui n'eut pas plus d'effet que la premiére; car elle refuſa toujours de me voir.

La dureté de ma mere m'embarraſſa cruellement. Je penſai avoir recours à mes

Digitized by Google

parens, mais la crainte de les trouver auſſi durs qu'elle, me détermina à ne faire confidence de ce que j'étois, qu'à Monſieur & Mademoiſelle Laval. Je crûs les engager par-là à me continuer leurs ſoins; mais ce fut tout le contraire. Monſieur Laval étoit jaloux; il s'imagina que l'amitié que ſa femme m'avoit témoignée, n'étoit fondée que ſur la conformité de nos inclinations. Tout ce qu'il avoit appris de moi en Province, & ce qu'il en avoit oüi dire dans le Caroſſe, lui fit croire que j'étois une femme ſans honneur & ſans conduite. Ainſi, me croyant d'un très-mauvais commerce, il dit à ſa femme qu'il vouloit abſolument qu'elle m'obligeât à chercher une autre maiſon, & qu'il lui défendoit d'avoir jamais aucune liaiſon avec moi.

Mademoiſelle Laval, à qui la connoiſſance de ce que j'étois, avoit encore donné pour moi plus d'amitié, fut au déſeſpoir de l'ordre de ſon mari; elle le dit à ma femme de chambre, qui m'en informa.

Quelque embarras que me donnât ce contre-temps, je dis à Mademoiſelle Laval qu'elle devoit obéir à ſon mari, & je lui fis là-deſſus des leçons que j'aurois plutôt dû pratiquer qu'elle. Mais ce n'eſt pas la premiére fois qu'on a vu des gens aveugles pour eux-mêmes, être fort éclairés à l'égard des autres.

Elle

Digitized by Google

Elle me promit qu'en quelque maiſon que j'allaſſe, elle trouveroit moyen de m'y venir voir. Je ſortis de chez Mademoiſelle Laval, & j'allai loger dans un Hôtel garni, d'où je mandois de temps en temps à ma mere, que dès qu'elle voudroit m'écouter, & me faire rendre juſtice, je ne refuſerois pas de retourner chez mon mari. J'étois étonnée de ne recevoir aucune réponſe de ma mere, quand j'appris que mon mari étoit à Paris, qu'il ne bougeoit de chez elle, & qu'ils n'épargnoient rien tous deux pour obtenir un Ordre du Roi pour me faire enfermer.

Comme je craignois qu'ils n'en vinſſent à bout, je réſolus de me cacher juſqu'à ce que j'euſſe trouvé quelqu'un dont la protection pût faire rendre juſtice à mon innocence.

Cependant il me reſtoit peu d'argent, & je commençois à craindre la néceſſité & l'indigence, qui ſont ſans doute les plus dures de toutes les peines, lorſque ma femme de chambre me vint dire avec beaucoup de joye qu'elle avoit rencontré Bloſſac, qu'elle lui avoit appris ma demeure, & qu'il avoit promis de me venir voir ce jour-là même.

Ce qui donnoit tant de joye à ma femme de chambre, étoit l'eſpérance que Bloſſac m'offriroit de l'argent; elle n'ignoroit pas

Digitized by Google

que j'en euſſe beſoin, & d'ailleurs c'étoit la perſonne du monde la moins ſcrupuleuſe, & qui m'eût volontiers propoſé toutes ſortes de moyens d'avoir de l'argent, ſi elle m'eût vu diſpoſée à ſuivre ſes conſeils.

Je la grondai fort d'avoir appris ma demeure à Bloſſac, que j'avois réſolu de ne voir plus; & dès le moment même ayant payé mon Hôte, je ſortis de l'Hôtel où je logeois, & m'en allai demeurer dans un autre, ne diſant où j'étois à perſonne qu'à Mademoiſelle Laval, réſolue plutôt de ſouffrir la néceſſité, que d'avoir obligation à un homme ſi indigne. Ma femme de chambre me dit cent choſes pour combattre une fierté qui lui paroiſſoit ſi hors de ſaiſon; elle me cita mille femmes auſſi qualifiées que moi, pour me perſuader par leur exemple, que je ne devois pas refuſer un ſecours dont j'avois beſoin. Mademoiſelle Laval qui voyoit l'état où j'étois, m'apporta dans ce temps-là quarante piſtoles, qu'elle me pria de recevoir. Je m'apperçus qu'elle avoit vendu la bague que je lui avois donnée, & je fis d'abord quelque difficulté de les accepter; mais par la maniére dont elle me preſſoit de les prendre, je jugeai que je lui ferois un ſenſible chagrin, ſi je les refuſois.

Pour ma femme de chambre, elle ſe-

Digitized by Google

ſavoit de me réſoudre à recevoir une viſite de Bloſſac; mais voyant qu'elle perdoit le temps à me perſuader que je le devois voir, elle alla le trouver apparemment, & lui apprit où je logeois; car il me vint voir lorſque j'y penſois le moins. Mes malheurs ne m'avoient pas changée; j'étois bien-aiſe que Bloſſac me trouvât telle qu'il m'avoit vue autrefois, pour lui faire mieux ſentir la maniére dont j'avois réſolu de le traiter.

Mademoiſelle Laval étoit alors avec moi; & fut témoin de notre converſation. En me voyant il rougit & palit ſucceſſivement. Je me levai dès que je le reconnus; & allant au-devant de lui, je lui demandai ce qu'il cherchoit, & je le priai de ſortir. Il voulut prendre alors un air de familiarité; mais je lui parus ſi froide qu'il ne put le ſoutenir. Il me demanda ce que j'avois contre lui : Je répondis que je ne ſavois qui il étoit; que je me ſouvenois bien à la vérité que je l'avois cru de mes amis autrefois, mais que j'en étois détrompée. Comme il vit bien ce qui m'avoit irritée, il me dit que s'il n'étoit point venu me ſecourir, qu'il avoit eu des raiſons pour cela qu'il m'expliqueroit; mais s'appercevant que je ne le voulois point écouter, il tira une bourſe qu'il me pria d'accepter, diſant que je pouvois en avoir beſoin : je la refuſai avec

Digitized by Google

mépris. Il la voulut donner à ma femme de chambre ; mais je lui défendis si sévérement de la recevoir, qu'elle n'osa me désobéir. Blossac voyant que je m'obstinois à la refuser, la remit dans sa poche brusquement, & sortit en me disant insolemment, que j'irois la chercher quand j'en aurois besoin.

J'appris à Mademoiselle Laval, le sujet que j'avois de me plaindre de Blossac : elle ne pouvoit se lasser de me louer sur la maniére dont je venois de le recevoir.

Elle avoit un parent à l'Hôtel d'Epernon, appellé Morille : elle lui parla un jour de moi, & de l'état où je me trouvois à Paris. Morille étoit généreux & obligeant : il fut touché de ma misére, & en parla au Duc de Candale.

Le Duc de Candale, à qui mon nom n'étoit pas inconnu, & qui avoit entendu parler de mes aventures, donna ordre à Morille de me voir & de donner pour moi deux cens pistoles à Mademoiselle Laval. Mademoiselle Laval étoit trop mon amie, pour me laisser ignorer que Morille n'agissoit que par les ordres du Duc de Candale : je voulus bien lui avoir cette obligation, parce que j'eus lieu de croire qu'il ne m'obligeoit que par générosité ; & j'en étois d'autant plus persuadée, qu'il ne paroissoit point avoir envie de me voir.

Digitized by Google

J'avoue que je fus pénétrée des maniéres honnêtes du Duc de Candale, & que peu s'en fallut que je ne trouvaſſe mauvais qu'il ne me vît point : mais je connus bien-tôt qu'il y avoit un peu d'intérêt dans ſa généroſité. Dès qu'il eut appris que j'avois reçu les deux cens piſtoles, il me fit prier de recevoir ſa viſite, & je ne pus m'en défendre. Il ne dit pas un mot qui eût du rapport à ce qu'il avoit fait, il m'interrompit même toutes les fois que je voulois lui en marquer ma reconnoiſſance. Mais s'il eut de l'application à m'empêcher de lui témoigner le reſſentiment que j'avois de ſa généroſité, il affecta de parler de la paſſion qu'il diſoit avoir pour moi : il fallut l'écouter, & croire même une partie de ce qu'il diſoit.

Rien ne combattoit dans mon cœur le penchant que je me ſentois pour lui, que la néceſſité où je me trouvois de lui avoir obligation. Ainſi, par un effet biſarre, les mêmes choſes qui, en me perſuadant de ſa généroſité, m'avoient donné de l'eſtime pour lui, m'empêchoient de me réſoudre à la lui marquer. Il faut que je l'avoue, ſi je ne lui avois point eu obligation, je l'aurois, je penſe, autant aimé, qu'il diſoit qu'il m'aimoit : Mais m'imaginant qu'on pourroit croire que ma paſſion étoit fondée ſur l'intérêt, je pris le parti de ré-

Digitized by Google

sister à tout ce qui pouvoit me donner de l'inclination pour lui : je lui répondis de maniére à lui ôter toute espérance ; & je le conjurai même de ne me plus venir voir, jusqu'à ce que je fusse en état de reconnoître ses bienfaits.

Fin du Livre second.

Digitized by Google

MEMOIRES
DE MADAME
LA
COMTESSE DE ***,
AVANT SA RETRAITE.

LIVRE TROISIÉME.

ON eſt tellement perſuadé que les femmes ſont intéreſſées, que le Duc de Candale ne douta point que je n'euſſe un autre attachement : Il parla au Comte de B*** de mon déſintéreſſement, comme d'une choſe fort nouvelle. Le Comte qui étoit de l'opinion de ceux qui croyent qu'il n'y a point d'honnête femme, lui dit qu'il avoit été la dupe de ſa généroſité, & s'offrit à lui en donner des preuves. Il réſolut de lier connoiſſance avec moi, autant pour détromper le Duc de Candale, que pour me placer parmi ſes Héroïnes : Mais il ſe trompa dans ſes vues; il ne trouva rien dans l'accueil que je lui fis, qui fût

Digitized by Google

capable d'embellir ſes Mémoires. Après avoir refuſé d'écouter un homme à qui j'avois obligation, je n'avois garde de flater les ſoins d'un autre qui cherchoit à tenter ma vertu pour s'en réjouir.

Il m'écrivit d'abord des Lettres ſans nom, comme ſi ma fortune eût dépendu de ſa conquête ; & parce qu'il écrivoit mieux qu'un autre, il s'imagina que je ſerois bien-aiſe d'avoir commerce avec un amant ſi ſpirituel. Je trouvois ſes Lettres fort jolies ; mais je n'étois pas dans une ſituation à prendre plaiſir à les lire : & quand je vis qu'il continuoit à m'écrire, je ne voulus plus recevoir ſes Lettres, & je brûlai devant Mademoiſelle Laval, celles que j'avois déja reçues.

Le mauvais ſort de ſes Lettres ne le rebuta point : il réſolut de ſe préſenter en perſonne ; & s'étant informé du temps & du lieu où j'allois à la Meſſe, il y parut pluſieurs fois ; mais je ne fis pas ſemblant de le remarquer ; ce qui l'obligea de m'aborder. Après m'avoir témoigné l'envie qu'il avoit de me connoître, il me parla de ſes Lettres : je lui répondis que je ne les avois pas lûes ; que les affaires qui me retenoient à Paris, ne me laiſſoient point de temps à perdre ; & qu'au reſte je ne comprenois pas pourquoi il avoit oſé écrire & parler à une femme qui ne le connoiſſoit point, & qui n'avoit

Digitized by Google

n'avoit aucune envie de les connoître. Ces paroles me déconcertérent ; & ſans vouloir me répliquer, il me quitta bruſquement, & alla dire au Duc de Candale que je n'avois pas le ſens commun.

Le Duc de Candale le railla ſur ſa préſomption, & en conçut plus d'eſtime pour moi : cependant il ne s'opiniâtra point à me rendre des ſoins, ſoit qu'il déſeſpérât d'en retirer quelque fruit, ou qu'il fût impatient de ſon naturel, il ceſſa de me voir. J'en eus, je l'avoue, un ſecret dépit, parce que je me ſentois du penchant pour lui.

Cependant la néceſſité où je me trouvois devenoit tous les jours plus preſſante ; & quoique perſonne n'ignorât les injuſtices de mon mari & de ma mere, je ne recevois aucun ſecours. Il eſt vrai que quelques-uns de mes parens repréſentérent à ma mere l'obligation où elle étoit de ne me pas abandonner ; mais ſa haine lui fourniſſoit des raiſons qui leur fermoient la bouche : peut-être même, diſoient-ils alors, que ma mere avoit raiſon d'en uſer ainſi ; car le parti de condamner les malheureux, eſt bien plus aiſé à prendre, que celui de les ſecourir. Cependant, il y eut une Dame qui fut touchée de l'état déplorable où je me trouvois ; c'étoit Madame la Ducheſſe de Chatillon. Quoiqu'elle fût amie de ma mere, elle ne laiſſa pas de m'offrir ſa table

Digitized by Google

& ſa maiſon. J'acceptai l'une & l'autre; mais, par la fatalité de mon étoile, toutes les bontés de la Ducheſſe devinrent funeſtes à ſa réputation & à la mienne.

L'Abbé Fouquet étoit de ſes amis, & nous voyoit aſſez ſouvent. Elle voulut l'engager à me faire des préſens; & elle ſe ſervit pour cela d'un moyen qui m'épargnoit de la confuſion. Nous jouïons ſouvent tous trois; & comme l'Abbé ne jouoit que pour perdre, je gagnois tous les jours conſidérablement. Madame de Chatillon ne ſe contenta pas de m'avoir fourni ce moyen d'avoir de l'argent. Un jour ayant gagné à la Foire, un ſervice d'un grand prix, elle le fit vendre, & me preſſa d'en accepter l'argent: mais l'Abbé qui vouloit que Madame de Chatillon lui en eût obligation, le racheta le lendemain, & le lui renvoya.

Cette galanterie fit grand bruit; & comme peu de gens ſavoient le motif de charité qui faiſoit agir Madame de Chatillon, on jugea qu'elle n'avoit vendu ce ſervice que par un eſprit d'intérêt; & elle a toujours paſſé depuis cette avanture, pour une femme intéreſſée. Pour l'Abbé, on ne douta plus après cela, qu'il ne fût amoureux de Madame de Chatillon, & moi confidente de leur commerce.

Cette calomnie ſe répandit tellement dans le monde, que Madame de Chatillon

Digitized by Google

ſe vit obligée de m'éloigner d'elle. Je m'en ſéparai avec toute la douleur que je pouvois ſentir, d'avoir innocemment donné occaſion aux bruits injurieux qu'on ſemoit contre elle. On expliqua encore mon éloignement, comme on avoit fait ſes bontés : on s'aviſa de dire, qu'elle ne m'avoit écartée, que parce qu'elle s'étoit apperçue que l'Abbé Fouquet s'attachoit à moi. Véritablement il avoit des deſſeins cachés, que je découvris dans la ſuite.

En quittant Madame de Chatillon, je me mis dans un Couvent, & trois jours après l'Abbé Fouquet m'apporta une Lettre de ſa part, par laquelle elle me mandoit : » Que » malgré les raiſons qu'elle avoit de ne » me pas voir, elle entroit dans mes in- » térêts : que je devois ſonger ſérieuſe- » ment à mettre mon mari & ma mere à » la raiſon ; & que pour me donner plus » de liberté d'agir que dans un Couvent, » elle avoit donné ordre qu'on me prépa- » rât une maiſon dans un endroit qu'elle » me marquoit, & qu'elle auroit ſoin que » rien ne m'y manquât. « Je crus de bonne foi cette Lettre de Madame de Chatillon : d'ailleurs, ayant à cœur de ſortir d'affaire avec mon mari, je ne balançai pas à faire ce qu'elle m'ordonnoit. Ainſi, après lui avoir écrit une longue Lettre pleine de remerciemens, je ſortis du Couvent, & pris le

Digitized by Google

chemin de la maiſon qu'on m'avoit préparée, accompagnée de Mademoiſelle Laval : ſon mari, qui étoit alors en Province, ne trouvoit plus mauvais que ſa femme me vît, depuis que j'avois trouvé de la protection & de l'appui.

Je trouvai dans ce logis un appartement fort propre, & un caroſſe aux chiffres de Madame de Chatillon. J'admirois ſa généroſité, & je me plaignois ſouvent à elle par mes Lettres, de ce que recevant tant de bienfaits, je n'avois pas la liberté de la voir : car j'ai oublié de dire qu'en nous ſéparant, elle m'avoit dit qu'il n'étoit point à propos que nous nous viſſions. Je ne recevois point de réponſe à mes Lettres ; mais l'Abbé Fouquet, qui ſe chargeoit de les rendre, & qui me venoit voir ſouvent, me faiſoit toujours des excuſes de ſa part. Je fis bientôt réflexion que les viſites de l'Abbé Fouquet étoient trop fréquentes ; mais comme il m'apportoit des nouvelles de Madame de Chatillon, & qu'il ſembloit ne me venir voir que pour parler d'affaires, je n'oſois le prier de venir plus rarement.

Je vivois ſans avoir le moindre ſoupçon qu'il y eût de la ſupercherie dans la maniére dont j'étois traitée, quand Mademoiſelle Laval entra un jour dans ma chambre, & m'apprit les larmes aux yeux, que le logis où j'étois appartenoit à l'Abbé

Digitized by Google

Fouquet, & qu'on disoit publiquement qu'il m'entretenoit; en un mot, que Madame de Chatillon n'avoit aucune part à tout ce que je croyois ne devoir qu'à elle.

On peut juger de l'étonnement où me jetta cette nouvelle : je crus voir en ce moment tout ce que je n'avois point vû. Je ne doutai point que les choses ne fussent telles qu'on me les disoit; & j'admirai comment j'en avois pu être la dupe. Je courus au plutôt chez Madame de Chatillon; mais dès que je parus, elle vint au-devant de moi, & m'accablant de reproches, elle m'ordonna de sortir promptement. Cet accueil me saisit : je tombai évanouie; & ce ne fut pas sans peine qu'on me fit revenir de ma foiblesse. Je demandai inutilement à parler à Madame de Chatillon qui s'étoit retirée; elle refusa de m'entendre, & me fit dire encore de sortir promptement du logis. Ce traitement ne m'ayant que trop convaincue de tout ce que Mademoiselle Laval m'avoit appris, je ne voulus point m'en retourner dans la fatale maison où j'avois demeuré. J'allai au Couvent que j'avois quitté quelques jours auparavant; mais on refusa de m'y recevoir, & je vis par la maniére dont on me parla, que j'avois ignoré seule le tour qu'on m'avoit joué.

Mademoiselle Laval, qui savoit mon

Digitized by Google

innocence, me conſoloit du mieux qu'elle pouvoit; & je crois que ſans elle je me ſerois poignardée. Elle me mena chez une de ſes amies, où elle me laiſſa pour aller faire emporter mes hardes de la maiſon où j'avois logé; mais ſur tout pour y chercher la Lettre par laquelle Madame de Chatillon m'offroit ce logis. Elle y trouva l'Abbé Fouquet fort en peine de ce que j'étois devenue: elle lui dit que m'étant trouvée mal dans une maiſon, où j'étois allé paſſer l'après-dinée, on m'avoit miſe au lit. Il crut effectivement ce rapport fidéle, & pria Mademoiſelle Laval de le conduire où j'étois. Quelque choſe que lui pût dire Mademoiſelle Laval pour s'en défaire, il voulut l'accompagner; & au reſte, elle n'étoit pas fâchée qu'il me vît, afin que je lui fiſſe les reproches que j'avois à lui faire. Mais dès que je l'apperçus, les larmes que je n'avois pas ceſſé de répandre, ſe redoublerent; je n'eus pas la force de lui dire un mot. Mademoiſelle Laval voyant que je ne pouvois parler, lui apprit ce qui m'affligeoit.

L'Abbé Fouquet me dit en riant, que j'avois pris une fauſſe allarme, & m'aſſura que tout s'étoit fait par ordre de Madame de Chatillon; & pour me prouver la fauſſeté des choſes qu'on m'avoit dites, il allégua le reſpect qu'il avoit toujours eu pour moi.

Digitized by Google

J'étois si accablée de cette aventure, que j'écoutois avec plaisir toutes les assurances qu'il me donnoit que j'avois pris une fausse allarme; tant il est vrai que dans des malheurs accablans on cherche à les adoucir. Mais enfin, l'accueil que m'avoit fait Madame de Chatillon, ne s'accordoit pas avec les sermens de l'Abbé Fouquet; & sans examiner davantage si j'étois trompée, ou si je ne l'étois pas, je le priai de ne me jamais voir. Il m'obéït, & sortit en protestant toujours qu'il n'avoit rien fait, que Madame de Chatillon ne lui eût ordonné.

J'envoyai sur le champ à Madame de Chatillon, la Lettre qui avoit tant produit de mauvais effets. L'Abbé Fouquet l'avoit fait pour m'attirer dans ce logis, dans le dessein sans doute, de me déclarer ses sentimens dans la suite : Car quel autre motif pouvoit-il avoir ?

Cependant, Madame de Chatillon persuadée que j'avois en cela agi de concert avec lui, s'imagina que j'avois composé cette Lettre pour me justifier; & ce ne fut que quand elle me vit ferme dans la résolution de ne plus retourner dans cette maison, qu'elle commença à me rendre justice. L'Abbé Fouquet acheva de la désabuser, en lui avouant qu'il avoit supposé cette Lettre, pour me donner lieu de vaquer plus

Digitized by Google

commodément à mes affaires ; ajoûtant qu'il ne s'étoit ſervi de cet artifice que pour m'obliger d'accepter cette maiſon.

Le monde en jugea autrement : on dit publiquement que j'avois eu une galanterie avec l'Abbé Fouquet, & qu'il m'avoit même fait ſortir de ſa maiſon : ainſi j'eus encore la honte & la mortification de paſſer pour une Amante abandonnée de ſon Amant.

Madame de Chatillon & l'Abbé Fouquet eſſayérent inutilement de déſabuſer le Public. Toute la grace que me firent ceux qui crurent que j'avois quitté la maiſon de mon propre mouvement, fut de dire que je ne l'avois fait que pour éviter les pourſuites de ma mere & de mon mari.

Il eſt vrai qu'ils n'eurent pas plutôt appris l'un & l'autre que je logeois dans une maiſon qui appartenoit à l'Abbé Fouquet, & qu'il fourniſſoit à ma dépenſe, qu'ils préſentérent une Requête contre moi ; & ils étoient ſur le point d'obtenir une permiſſion de me faire prendre, quand je ſortis de cette maiſon. On m'avertit de leur deſſein, & je crus devoir me cacher : je penſe que perſonne ne m'eût conſeillé de me livrer à la haine de ma mere, & à la jalouſie d'un mari furieux.

Dès que Madame de Chatillon fut pleinement convaincue de mon innocenc

Digitized by Google

elle employa pour moi ſon crédit & ſes amis; & elle en eut aſſez pour leur faire donner une Défenſe de me pourſuivre. Par ce moyen elle me mit en droit de paroître, & de ſolliciter ma ſéparation en Juſtice. Elle me recommanda à un Magiſtrat qui promit de me ſecourir, & qui ſe chargea de mon affaire. On me fit encore obtenir une Proviſion de mille écus; ce qui me mit à couvert de la néceſſité. Je devois en arrivant à Paris, commencer par-là; je me ſerois bien épargné de la peine. Mais comment aurois-je pu en venir à bout? J'étois ſans protection & ſans amis.

Le Magiſtrat que Madame de Chatillon m'avoit fait connoître, me fit loger chez une de ſes parentes: il me voyoit tous les jours, & me rendoit compte de tout ce qu'il faiſoit pour moi. Je m'applaudiſſois d'avoir dans mes intérêts un homme dont le zéle me paroiſſoit ardent: je me repoſai ſur lui du ſoin de mes affaires, & ne ſongeai qu'à goûter un repos dont j'avois été privée depuis ſi long-temps.

Le Magiſtrat inſenſiblement me laiſſa voir que ma perſonne ne lui déplaiſoit pas. Je ne m'allarmai point de ſes ſentimens; j'avoûrai au contraire que j'en eus de la joye: je m'imaginai que ſon zéle étant animé par l'amour, mon affaire en iroit mieux.

Digitized by Google

Il avoit un fils fort bien fait, qui étoit déja dans le Service, & qui se faisoit appeller dans le monde le Marquis de Saint-Albe : il avoit de la politesse & de l'esprit, & ses maniéres étoient fort agréables. Il venoit souvent chez sa parente : il me vit, & devint bientôt rival de son pere.

Le procédé de ces deux Amans étoit différent : Le fils, toujours respectueux, n'osoit parler de sa passion ; mais le pere devenu hardi par les services qu'il me rendoit, me découvrit son amour. Je commençai à me repentir de lui avoir abandonné la conduite de mon Procès ; mais il n'étoit plus temps : il s'en étoit emparé ; & je ne pouvois presque plus me passer de lui.

J'écoutai avec modération un langage que mes malheurs m'avoient rendu odieux ; & je ne maltraitai point un homme qu'il me falloit ménager. Je ne voulus pas même lui ôter toute espérance, de peur de le détacher de mes intérêts ; & je crus en le laissant dans l'incertitude, que je l'engagerois à me servir : mais cette conduite produisit un autre effet. Il se persuada que l'ayant écouté sans colére, j'avois sans doute de l'inclination pour lui : dans cette pensée il redoubla ses soins, & me pressa de me déclarer. Ce qu'il avoit fait jusques-là pour moi m'avoit paru sans conséquence, & m'avoit même diverti ; mais je commençai à

Digitized by Google

craindre les ſuites de cet amour ; & j'eus en effet lieu de reconnoître, par les nouvelles atteintes qu'en reçut ma réputation, que quelque bonne intention que puiſſe avoir une femme, il eſt toujours dangereux pour ſa gloire de ſouffrir qu'on l'aime.

Ses empreſſemens devinrent ſi vifs, & ſes importunités ſi preſſantes, que je ne ſavois à quoi me réſoudre pour m'en défaire. J'eus d'abord envie de lui déclarer ouvertement le peu de ſuccès qu'il devoit attendre de ſa paſſion : mais quand je fis réflexion que c'étoit un homme dont j'avois beſoin, je changeai de réſolution, & pris un parti que j'eus tort de prendre à la vérité. Je fis ſemblant de n'être pas inſenſible à ſon amour ; & je me forçai à le ſouffrir avec complaiſance. Ce procédé lui donna des eſpérances folles, & peu de jours après il eut la hardieſſe de me les témoigner. Quand je n'aurois pas été retenue par l'honneur & le devoir, je l'aurois été par l'averſion que j'avois pour lui ; & les extrémités dont j'étois menacée me ſembloient moins dures que la complaiſance qu'il demandoit : ainſi je lui dis tout ce que la colére & le mépris m'inſpirérent, & le priai de ne ſe mêler plus de mes affaires. Pour achever de m'en débarraſſer, & pour lui ôter l'occaſion qu'il avoit de me voir, je me préparois à ſortir de chez ſa parente, lorſqu'il

Digitized by Google

m'arriva une nouvelle aventure.

Le jeune Marquis de Saint Albe étoit aimé d'une Demoiſelle ſuivante de ſa mere. Je ne ſai ce qui ſe paſſoit entre eux ; mais cette fille s'étant apperçue que ſon Amant commençoit à la négliger depuis qu'il me connoiſſoit, s'aviſa de l'obſerver. Un jour elle ſurprit une Lettre fort tendre, qu'il avoit écrite dans le deſſein peut-être de me la faire tenir : quoiqu'il en ſoit, cette fille ne douta point qu'elle ne s'adreſſât à moi ; & pour me punir de lui avoir enlevé ſon Amant, elle eut la malice d'y faire une réponſe en mon nom, me faiſant dire dans cette réponſe tout ce qui pouvoit faire croire que j'aimois Saint-Albe autant que j'en étois aimée : & pour ôter la preuve qu'on auroit pû avoir de la fauſſeté de cette Lettre qui n'étoit pas écrite de ma main, elle faiſoit dire que j'avois des raiſons pour déguiſer mon écriture. Cet artifice étoit groſſier ; mais ceux qu'on vouloit tromper étoient gens qui ne cherchoient qu'un prétexte pour me faire de la peine. La Demoiſelle qui ſe ſervoit de ce ſtratagême, n'ignoroit pas que je fuſſe aimée du pere de ſon Amant, parce qu'elle étoit confidente de ſa femme, qui étant fort jalouſe de ſon naturel, avoit la curioſité de faire obſerver ſon mari ; & il ne faut pas demander ſi elle fut bien-aiſe d'avoir en

Digitized by Google

main une occaſion de le chagriner. Elle le railla ſur l'attachement qu'il avoit pour moi ; & après avoir pris plaiſir à lui repréſenter qu'il n'étoit pas heureux dans ſes galanteries, elle lui montra la Lettre que ſon fils m'écrivoit, & la réponſe qu'on prétendoit que je lui avois faite. Le pere qui avoit déja quelque ſoupçon de l'amour de ſon fils, en fut entiérement perſuadé quand il eut lû ces Lettres : il ne ſe donna pas la peine d'approfondir une choſe ſi groſſiérement ſuppoſée ; ravi d'avoir des preuves de l'intelligence dans laquelle il croyoit que je vivois avec ſon fils, il réſolut de ne garder plus de meſures avec moi, & ſe laiſſa aller à un emportement furieux contre Saint-Albe. Ses amis voulurent en vain lui faire prendre des ſentimens plus doux : Ce pere dénaturé, qui avoit par ſon crédit & par ſa charge, aſſez d'autorité pour venir à bout des deſſeins les plus injuſtes, fit enfermer ſon fils, ſans conſidérer l'indignité de ce traitement. Car enfin, Saint-Albe étoit déja Officier : il avoit du cœur, & il étoit eſtimé dans ſon Régiment. Il ne ſe contenta pas d'avoir puni Saint-Albe, il me vint voir pour m'inſulter : il me reprocha la débauche de ſon fils ; il lui échapa un torrent de paroles injurieuſes ; & ſortit en me diſant que je méritois auſſi d'être enfermée.

Digitized by Google

Je crus d'abord que c'étoit lui qui avoit ſuppoſé ces Lettres pour me venir quereller; enſuite j'accuſai ſon fils d'en être l'auteur : je penſai qu'à l'exemple de quelques jeunes gens, il pouvoit bien l'avoir compoſée pour ſe donner la réputation d'un homme à bonnes fortunes. J'étois agitée par ces mouvemens divers, lorſque le Magiſtrat revint ſur ſes pas. Il avoit fait réflexion que je n'avois rien dit pour me juſtifier; & il vouloit apparemment entendre ce que je répondrois pour me défendre de cette accuſation; mais je le reçus avec toute la fierté dont j'étois capable. Je ne daignai pas le détromper ſur les Lettres, tant ſon procédé me parut extravagant : je lui dis ſeulement qu'il ſortît, & qu'il ſe gardât bien de me revenir jamais importuner.

Le lendemain, la Demoiſelle qui cauſoit tout ce déſordre, voyant Saint-Albe enfermé, touchée du malheur de ſon Amant; me vint avouer ce qu'elle avoit fait. Ayant obtenu d'elle qu'elle ſoutiendroit en préſence du pere ce qu'elle diſoit, je la retins, & j'envoyai prier le Magiſtrat de revenir. Il crut que je ne le rappellois que pour nous raccommoder : je le vis bientôt paroître. La Demoiſelle parla; mais cela ne le déſabuſa point, ou il feignit de ne la croire pas. Il me demanda en riant combien j'avois donné à cette fille pour

Digitized by Google

la faire parler; ajoûtant que mes fineſſes étoient trop groſſiéres, & que je le prenois pour un homme fort crédule. Quand la Demoiſelle ſe fut retirée, & qu'il me vit ſeule, il me dit qu'il n'y avoit qu'un moyen de prévenir l'éclat qu'il alloit faire; qu'il ne me l'expliquoit point; mais que je ſavois aſſez ce qu'il me demandoit. J'eus beau lui repréſenter que la voye qu'il prenoit pour ſe faire aimer, n'étoit capable que de le faire haïr; il s'opiniâtra dans ſes impertinentes prétentions, en me diſant que Meſſieurs de la Robe n'étoient pas gens à avoir le démenti dans les choſes qu'ils entreprenoient. Enfin, par ſes diſcours inſolens, il m'obligea encore à le maltraiter : il me répondit par des injnres & des menaces; me quitta en jurant qu'il alloit informer ma mere & mon mari, du déréglement de ma conduite.

J'allai rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé à Madame de Chatillon, qui parla au Magiſtrat, & qui en obtint avec beaucoup de peine, qu'il ne feroit point de bruit, & ne montreroit pas à mon mari les Lettres qu'il avoit entre les mains; mais ce ſcélérat dit tant de choſes à Madame de Chatillon, touchant l'intrigue qu'il diſoit que j'avois avec ſon fils, qu'elle en fut perſuadée : il fallut ſouffrir les ſermons qu'elle me fit ſur l'indiſcrétion de ma conduite.

Digitized by Google

Je l'assurai inutilement que le Magistrat étoit un méchant homme, & que je ne voulois plus demeurer chez sa parente : elle me représenta le besoin que j'avois de lui, & me fit craindre qu'il ne se vengeât. Je me vis donc réduite encore à dissimuler : nous fîmes la paix, à condition qu'il ne me parleroit plus de sa passion. Il me le promit, bien résolu de ne pas tenir sa promesse, & plus obstiné que jamais à abuser du besoin que j'avois de lui.

Cependant, le malheureux Saint-Albe prit le parti de m'écrire, pour me prier d'obtenir sa liberté. Touchée de ce qu'il souffroit, & oubliant les raisons que j'avois de ne me pas mêler de ses affaires, j'écoutai trop ma compassion : j'envoyai imprudemment à sa mere, la Lettre qu'il m'avoit écrite, & dans laquelle il me faisoit une peinture touchante de la maniére dont il étoit traité. Je ne doutai pas que sa mere n'en fût attendrie ; mais elle étoit plus jalouse que pitoyable : elle préféra l'envie de me brouiller de nouveau avec son mari, au soin de tirer son fils d'oppression ; elle montra à son mari la Lettre que son fils m'avoit écrite. Ce fut un nouveau préjugé contre moi : le pere reprit ses premiéres fureurs, & jura qu'il m'alloit perdre, si je n'évitois sa vengeance en contentant sa passion. Je parlai encore de cette derniére

aventure

Digitized by Google

aventure à Madame de Chatillon, qui me blâma fort d'avoir reçu & montré la Lettre de Saint-Albe, & elle me dit que je me tirasse de cette intrigue comme je pourrois.

Pour me défaire du Magistrat, j'imaginai un stratagême qui me fit une nouvelle affaire : je fis semblant de me rendre à ses persécutions; & je lui promis un rendez-vous pour le lendemain, dans un lieu que je lui marquois : mais dès le même jour j'allai trouver sa femme, à qui je dis les folies de son mari, & le rendez-vous dont je l'avois flaté. Il m'étoit permis, ce me semble, dans les circonstances où j'étois, de faire cette démarche, puisque cette femme étoit déchaînée contre moi, & publioit que j'avois pour son mari autant de complaisance, que j'avois en effet d'aversion pour lui.

Je crus que pour la détromper, je n'aurois qu'à l'instruire de ce qui se passoit entre nous : je le fis en la priant de se vouloir trouver au rendez-vous, lui donnant toutes sortes de facilités pour cela.

Cette femme qui s'imaginoit que ce rendez-vous n'étoit pas le premier que j'eusse donné à son mari, crut d'abord que je lui faisois une fausse confidence; mais enfin elle parut convaincue de ma bonne foi, elle me remercia même de l'avis que je lui avois donné, m'assurant qu'elle feroit

Digitized by Google

ce que je ſouhaiterois; mais les meſures qu'elle prit, firent encore tourner contre moi l'innocent moyen dont j'avois voulu me ſervir pour me débarraſſer de mon perſécuteur.

A peine étois-je arrivée au rendez-vous où le Magiſtrat m'attendoit, que ſa femme parut accompagnée de deux parens qu'elle avoit voulu rendre témoins de cette aventure.

Cette ſcéne m'auroit divertie, ſi je n'avois penſé dans ce moment que les témoins de la honte du mari pourroient être auſſi des témoins contre moi, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'une affaire connue de tant de gens, n'expoſât horriblement ma réputation. Cette femme même qui vouloit qu'on crût que ce n'étoit point la premiére infidélité que ſon mari lui faiſoit, au lieu de dire que je l'avois avertie du rendez-vous, dit tout le contraire, & me fit libéralement part des injures qu'elle lui donna. Le mari confus, ſortit ſans dire un mot. Je crus que la femme alloit rendre au moins témoignage de mon innocence aux gens qu'elle avoit amenés; mais elle étoit auſſi méchante dans ſon genre, que ſon mari l'étoit dans le ſien. Elle oſa me reprocher en leur préſence que je lui débauchois ſon mari. Cette aventure ſe répandit bien-tôt dans le monde; & le Public déja prévenu

Digitized by Google

contre moi, me crut ſans peine dans une véritable intrigue avec le Magiſtrat. Je fis pourtant ce que je pus pour déſabuſer les deux parens; ils m'écoutérent, me crurent, & m'offrirent leur protection.

Le mari qui ne me ſoupçonnoit pas d'avoir averti ſa femme du rendez-vous, me vint voir dès le lendemain; mais je lui dis que je ne pouvois plus le voir, le conjurant dans les extrémités où il m'avoit réduite, de m'apprendre l'état de mes affaires, puiſqu'il ne pouvoit plus s'en mêler avec honneur. Il me dit que je ne devois pas m'en mettre en peine, qu'il me ſerviroit juſqu'au bout; que l'aventure du jour précédent étoit une bagatelle, & que ſa femme étoit une folle à qui perſonne ne faiſoit l'honneur d'ajouter foi. Il continua donc à me preſſer encore de répondre à ſes déſirs; mais il ne ceſſoit de parler en maître, & je ne ceſſois de le craindre. Je fis un détail ſincére à Madame de Chatillon de tout ce qui étoit arrivé; elle me fit ſortir de chez la parente du Magiſtrat, & ſe brouilla avec lui d'une maniére à ne vouloir plus le ſouffrir ni le voir.

Il ne quitta pas priſe: ayant appris que ſa femme ne l'avoit ſurpris au rendez-vous que ſur l'avis que je lui en avois donné, il entreprit de me perdre, ou de vaincre ma réſiſtance.

Digitized by Google

Cependant Saint-Albe trouva moyen de rompre sa prison. Son pere qui en étoit fort en peine, & qui ne savoit ce qu'il étoit devenu, me vint apprendre cette nouvelle, & il me parla comme s'il m'eût soupçonnée d'y avoir part. Il est vrai qu'on disoit dans le monde que c'étoit moi qui avoit fait sauver Saint-Albe. Son pere faisoit courir tous ces bruits pour m'intimider. Il vouloit me vaincre à force de me décrier; car il se persuadoit que je pourrois à la fin lever le masque, quand je me verrois perdue de réputation. C'étoit de cette espérance seule qu'il flattoit la passion qu'il avoit pour moi; mais comme plus on me décrioit, moins je croyois y avoir donné lieu, j'avois la consolation de me sentir innocente, & Dieu me fit la grace d'envisager tant de malheurs sans perdre la raison. Je me défendis de l'accusation d'avoir contribué à délivrer Saint-Albe; & je me justifiai avec d'autant moins de peine, que j'ignorois les moyens dont il s'étoit servi pour se sauver. Le pere résolut de faire un dernier effort pour obtenir de moi ce qu'il désiroit depuis si long-temps; il me vint avertir que mon mari étoit sur le point de faire juger son Procès, dont l'issue ne me seroit pas avantageuse; mais qu'il savoit seul les moyens d'en prolonger le Jugement, & qu'il m'assuroit que je gagnerois mon Procès avec

Digitized by Google

dépens, si je voulois l'écouter. Je lui répondis avec fierté que j'attendrois patiemment la fin de mon affaire; & que quelque triste que fût la destinée que je devois éprouver, j'aimerois toujours mieux être malheureuse, que d'acheter mon repos par un crime.

La maison où Madame de Chatillon m'avoit mise en me retirant de celle de la parente du Magistrat, étoit une de ces maisons où il y a plusieurs Locataires qui ne se connoissent pas. J'occupois le premier appartement; & je n'avois aucune habitude avec les gens qui logeoient dans la maison. Mademoiselle Laval demeuroit alors avec son mari, qui étoit revenu de Province; il est vrai que je la voyois souvent, & c'étoit toute ma consolation. Je repris pour me servir, la même femme de chambre que j'avois amenée de Province, & qui m'avoit quittée, quand j'allai demeurer chez Madame de Chatillon. C'est une chose pernicieuse à la réputation d'une jeune femme, que d'avoir des Domestiques du génie de la fille qui me servoit; & les premiers soins que doit prendre une personne de mon sexe, c'est de n'attacher pas à son service des esprits déréglés, & de ne se familiariser jamais avec ses domestiques, quelque réglés qu'ils paroissent.

Cette fille avoit les inclinations très-

Digitized by Google

mauvaiſes, comme on le verra dans la ſuite. Elle n'avoit jamais vu Saint-Albe : ce qui cauſa une aventure qui paroîtra peut-être fabuleuſe ; mais qui arriva pourtant de la maniére dont je vais la raconter.

Ma femme de chambre m'ayant ſouvent entendu parler des perſécutions du Magiſtrat, forma une entrepriſe qu'elle ne me communiqua point.

Elle avoit déja fait connoiſſance avec les gens de la maiſon, & elle me dit un jour qu'une fort jolie fille qui y demeuroit, avoit ſoin de demander tous les jours des nouvelles de ma ſanté, & qu'elle témoignoit avoir envie d'être connue de moi. Je lui répondis qu'elle ſe gardât bien de me l'amener, ne voulant point avoir de commerce avec des perſonnes que je ne connoiſſois pas, & qui m'étoient ſuſpectes, ayant tout à appréhender dans l'état où j'étois. J'eus toutefois un jour la curioſité de la regarder par la fenêtre : je n'eus pas le tems de l'examiner beaucoup. Je ne laiſſai pourtant pas de remarquer que ſon viſage ne m'étoit pas inconnu ; mais je ne pouvois me ſouvenir où je l'avois vûe.

Ma femme de chambre, comme je l'ai dit, méditoit un deſſein qu'elle trouva moyen d'exécuter un jour, pendant que je paſſois l'après-dînée chez Mademoiſelle Laval. Elle alla chez le Magiſtrat ; & ayant

Digitized by Google

demandé à lui parler en particulier, elle lui dit que je ne l'avois maltraité que pour éprouver ſa conſtance, & d'ailleurs qu'il ne devoit pas s'étonner ſi je l'avois rebuté, puiſqu'il ne m'avoit fait aucun préſent; que les femmes étoient intéreſſées, & que dans la ſituation où j'étois, ſes galanteries me ſeroient agréables, s'il vouloit être libéral: en un mot, que s'il ſouhaitoit que je le rendiſſe content, il n'avoit qu'à venir ce jour-là même au logis. Le Magiſtrat promit de s'y rendre, & de n'y pas venir ſans argent. La femme de chambre après l'avoir quitté, vint propoſer à la fille dont j'ai parlé, de vouloir recevoir ſous mon nom & ſous mes habits, la viſite d'un homme dont je voulois me divertir, lui diſant que ſi elle me faiſoit ce plaiſir, je lui en aurois une obligation infinie. Cette fille après quelques difficultés, accepta la propoſition.

Elle ſouffrit qu'on lui donnât un de mes habits; mais s'habillant elle rioit comme une folle. Elle demanda le nom de l'homme qu'on attendoit, la femme de chambre lui nomma un autre nom que celui du Magiſtrat; après quoi cette fille parut toute diſpoſée à faire ce qu'on exigeoit d'elle, riant toujours, & diſant qu'elle n'étoit guére propre à faire ce perſonnage. Le Magiſtrat arriva peu de tems après: ma femme de chambre alla au devant de lui;

Digitized by Google

& le tirant à part elle lui dit, qu'avant de l'introduire dans mon appartement, où je l'attendois, elle l'avertiſſoit que je le prioit de laiſſer les volets fermés, ajoutant que je l'avois auſſi chargée de prendre l'argent qu'il apportoit, parce que je ne pouvois me réſoudre à le lui demander. Il mit une bourſe entre les mains de ma femme de chambre, & entra dans mon appartement avec toute la joye que l'eſpérance d'un bonheur qu'il ne croyoit pas éloigné, lui inſpiroit. Il entroit ſi peu de jour dans la chambre, qu'il avoit de la peine à diſtinguer les objets. Il remarqua pourtant une perſonne qui lui parut aſſez bien faite : dans la prévention où il étoit, il ne ſoupçonnoit point encore qu'on le trompât. Il s'en approcha ; mais quand il vit qu'il n'en pouvoit tirer une parole, il commença à ſe défier de ſa bonne fortune. Il crut même avoir entendu rire la perſonne qu'il preſſoit, il courut aux fenêtres. Pendant qu'il étoit occupé à les ouvrir, la fille ouvroit la porte pour ſe ſauver; il s'en apperçut, la ſaiſit, & l'ayant regardée il demeura immobile. La fille ſe débarraſſa de ſes mains, & monta dans ſon appartement.

Le Magiſtrat deſcendit; & ayant appellé tous ſes gens, il remonta en demandant qu'on eût à lui remettre entre les mains ſon fils qui étoit caché dans la maiſon ſous un habit de femme. Ma

Digitized by Google

Ma femme de chambre crut que le Magiſtrat avoit perdu l'eſprit ; elle ignoroit que la fille à qui elle avoit fait faire ce perſonnage, fût le malheureux Saint-Albe. Après s'être ſauvé du lieu où ſon pere le tenoit enfermé, il s'étoit déguiſé en femme, & étoit venu loger dans cette maiſon, conduit par la paſſion qu'il avoit pour moi, eſpérant en ſe mettant à couvert des pourſuites de ſon pere, trouver l'occaſion de me voir.

Le Magiſtrat ayant fait ouvrir la chambre, Saint-Albe fut remis entre ſes mains dans l'état où on le trouva, c'eſt-à-dire, ſous mes habits. Quelle affreuſe conjoncture pour moi ! Quand un Ange ſeroit deſcendu du Ciel pour rendre témoignage de mon innocence, on ne l'auroit pas crû. On ſavoit que Saint-Albe m'aimoit ; on le trouvoit logé dans la maiſon où je demeurois, déguiſé en fille, & même ſous des habits qui m'appartenoient. Quelqu'un pouvoit-il ſe perſuader que tout cela ne ſe fût pas fait de concert ? Quelle folie à Saint-Albe, ayant pris le parti de venir demeurer chez moi, de ne s'être pas fait connoître plutôt, & d'avoir eu la complaiſance qu'on avoit exigée de lui ! Mais il n'avoit aucun ſoupçon que ſon pere dût venir, puiſqu'on lui avoit nommé un nom inconnu ; & d'ailleurs ſon amour lui faiſoit

Digitized by Google

regarder l'homme qu'on vouloit tromper; comme un rival dont il étoit bien-aiſe de ſe venger.

Pendant que cela ſe paſſoit chez moi, j'attendois ma femme de chambre à qui j'avois donné ordre de me venir trouver. Ennuyée de l'attendre, je priai Mademoiſelle Laval de m'accompagner juſqu'au logis. Les voiſins m'apprirent en arrivant cette aventure; & ma femme de chambre ne venant point, je jugeai qu'elle n'avoit oſé paroître devant moi.

Ceux qui apprirent cette hiſtoire, ne doutérent point que ce ne fût moi qui l'eût conduite. Ils crurent que j'avois voulu me divertir du Magiſtrat, & ils dirent que je l'avois fait d'une maniére fort plaiſante; mais en même temps ils ſoupçonnérent qu'il falloit que Saint-Albe fût bien avec moi, & je paſſai pour un mauvais cœur de l'avoir ainſi livré à ſon pere. Enfin, on jugea que j'étois de l'humeur de ces femmes galantes, à qui rien ne coûte quand il s'agit de ſe venger ou de ſe divertir.

Les ſuites de cette affaire ne furent pas ſi fâcheuſes pour moi que je me l'imaginois. On conſeilla au Magiſtrat de ne point faire de bruit, parce qu'il n'en pouvoit faire ſans ſe rendre ridicule; il ſe contenta de publier qu'ayant appris que ſon fils étoit déguiſé chez moi, il n'y étoit venu que pour le faire prendre.

Digitized by Google

Je me vis par ce moyen délivrée d'un amant odieux & importun. Il n'eut plus envie de faire l'amour à une femme qu'il crut capable de lui jouer de pareils tours. Il ſe contenta de me haïr dans le fond de ſon cœur, & l'éclat de ſon reſſentiment ne tomba que ſur ſon fils, qu'il fit enfermer plus étroitement.

Cependant mon Procès demeuroit toujours dans le même état; le Magiſtrat n'avoit rien fait pour moi, & Madame de Chatillon ſeule étoit cauſe de ce que ma mere & mon mari ne réuſſiſſoient pas dans leurs pourſuites. Elle avoit fait enſorte que les plus fameux Avocats ne ſe chargeaſſent point de leur affaire, & que tous ceux à qui ils s'adreſſoient pour cela, leur répondiſſent que c'étoit un Procès qu'il falloit accommoder; mais comme nous ne pouvions convenir d'un accommodement, on ne faiſoit rien de part & d'autre, & je jouiſſois toujours de ma proviſion, ſans voir mon mari & ma mere. Il eſt vrai que je prenois un grand ſoin de les éviter.

Je n'entendois point parler de ma femme de chambre; & je n'étois pas fâchée qu'elle ſe fût retirée de chez moi, lorſqu'on m'avertit qu'elle me faiſoit paſſer dans le monde pour une femme d'une mauvaiſe conduite. Je vais conter une aventure qui achevera de faire connoître le caractére de cette fille.

Digitized by Google

29084

Comme elle s'imaginoit apparemment que la ſeule différence du ſexe avoit été cauſe que le Magiſtrat s'étoit apperçu qu'on le trompoit, elle s'aſſura d'une fille aſſez bien faite, & entreprit de la faire paſſer ſous mon nom. Elle me propoſa à pluſieurs jeunes gens de la Cour, comme une femme que la néceſſité avoit réduite à ſe ſervir de cette maniére de ſubſiſter. Elle s'adreſſa même à Bloſſac, à qui elle dit » que j'étois eſclave de ma réputation, & » que c'étoit cette raiſon ſeule qui m'avoit » fait refuſer ſa bourſe; mais que je ne ſe» rois pas ſi fiére quand je croirois n'être » pas reconnue; & que pourvu qu'il eût » aſſez de diſcrétion pour faire ſemblant » de ne me pas connoître quand je lui don» nerois un rendez-vous ſecret, il pouvoit » ſe flatter d'être heureux. Comme Bloſſac ne m'avoit jamais guére fait l'honneur de m'eſtimer, il ajouta foi aiſément à tout ce que lui dit cette fille; & voulant ſe venger des inconſtances dont il m'avoit accuſé, il accepta la propoſition dans le deſſein de m'inſulter. C'étoit ſans doute ſon intention, puiſqu'il dit à la femme de chambre qu'il iroit au rendez-vous avec un de ſes amis, à qui il vouloit faire part de ſa bonne fortune. Bloſſac en parla à ſon ami, & cet ami à un autre, & enfin cela ſe répandit inſenſiblement dans le monde,

Digitized by Google

Le Duc de Candale que je voyois quelquefois chez Madame de Chatillon, fut étonné des bruits qui couroient contre moi, & fut assez honnête homme pour les croire faux. Il en fit avertir Mademoiselle Laval, qui le pria de lui apprendre de qui il tenoit cette nouvelle; il avoua que c'étoit de Blossac.

En effet, Blossac lui avoit raconté l'entretien qu'il avoit eu avec ma femme de chambre; & lui ayant marqué le lieu où je devois le voir, & le jour qui étoit pris pour cela, le Duc de Candale ne savoit plus ce qu'il en devoit penser; & voulant s'assurer de la vérité, il pria Blossac de souffrir qu'il l'accompagnât au rendez-vous.

Mademoiselle Laval m'avertit de tout ce que le Duc de Candale lui avoit dit, & nous ne savions à qui imputer une si extravagante histoire. J'avoue que dans les premiers mouvemens j'en accusai ma mere & mon mari, que je voyois toujours obstinés à me perdre : Mais que résoudre dans cet embarras?

Nous délibérions ensemble sur les moyens de détruire ces bruits, lorsqu'on me vint dire que le Duc de Candale demandoit à me voir. J'étois bien aise de l'entretenir, pour en tirer quelque éclaircissement. Il entra; & voyant qu'il ne me parloit que de choses générales, je l'interrompis en lui

Digitized by Google

demandant ce que vouloient dire les bruits qui couroient, & dont il avoit parlé à Mademoiſelle Laval. Il me dit la converſation qu'il avoit eue avec Bloſſac, & celle que Bloſſac avoit eue avec ma femme de chambre, ajoutant en riant, qu'il ne venoit chez moi que pour voir ſi j'y étois, parce qu'on l'avoit aſſuré que je devois être ailleurs, & même que Bloſſac l'attendoit pour le conduire au rendez-vous. Enfin, il conclut qu'il ne feroit point ſemblant d'être déſabuſé, qu'il iroit joindre Bloſſac, qu'il l'accompagneroit, & qu'il me feroit dire qui étoient les gens qui ſe ſervoient ainſi de mon nom.

Je fus ravie de trouver ſi promptement le moyen de m'éclaircir entiérement d'une choſe qui m'avoit tant cauſé d'inquiétudes. Je demandai au Duc de Candale tous les éclairciſſemens dont j'avois beſoin pour faire ſurprendre Bloſſac, lorſqu'il ſeroit avec la perſonne qu'on lui avoit promiſe ſous mon nom. Je lui repréſentai de quelle importance il étoit pour ma réputation, que cette affaire fût éclaircie, & je conjurai le Duc de Candale de m'en faire raiſon. Il me le promit; mais il me dit qu'il falloit encore pour ma gloire, que ce fût mon mari qui ſurprît Bloſſac, parce qu'il ſavoit probablement les bruits qui couroient, qu'il alloit dans le moment lui faire donner avis que j'avois accordé un rendez-

Digitized by Google

vous à Bloſſac, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de m'y ſurprendre. J'approuvai la penſée du Duc de Candale, & lui laiſſant la conduite de toutes choſes, je le vis ſortir avec autant de joye, que j'avois un moment auparavant d'accablement & de triſteſſe.

Le Duc de Candale fit ſi bien, que mon mari & ma mere furent avertis du rendez-vous, avant qu'il eût rejoint Bloſſac. Les gens dont il s'étoit ſervi pour leur porter cette nouvelle, ne les laiſſérent point en repos, & leur perſuadérent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Mais il n'étoit pas néceſſaire de les preſſer; ils crurent que cette aventure alloit tout d'un coup finir le Procès, & ils prirent main forte pour ne me pas laiſſer échapper.

Cependant le Duc de Candale avoit rejoint Bloſſac, auquel il avoit dit qu'une affaire lui étoit ſurvenue, & qu'il ne pouvoit pas être de la partie. Bloſſac s'en conſola, & prit ſeul le chemin du rendez-vous. Le Duc de Candale le ſuivit de loin ſans en être apperçu, & ſe tint lui-même aux environs de la maiſon, voulant être témoin de ce qui arriveroit. Ma mere & mon mari gardoient ſi peu de meſures, qu'ils diſoient hautement que je ne leur échapperois pas. En un moment le bruit de leur deſſein ſe répandit par tout, & ils furent accompagnés de pluſieurs perſonnes ravies

Digitized by Google

d'assister à ce spectacle nouveau, d'un mari qui alloit lui-même, comme on le pensoit, se convaincre de sa honte.

Blossac fut reçut par ma femme de chambre; & il étoit à peine avec la personne qu'il prenoit pour moi, quand ma mere & mon mari arrivérent bien accompagnés. Ma femme de chambre vint au bruit qu'ils firent; elle fut reconnue, & l'on ne douta point en la voyant, qu'on ne dût me voir aussi bien-tôt. Les portes furent enfoncées; & je ne sai qui fut le plus honteux de Blossac ou de mon mari, quand ils reconnurent l'un & l'autre qu'ils s'étoient trompés. Ma mere se retira la premiére, mon mari la suivit bien-tôt, & Blossac après. Le Duc de Candale arriva dès qu'ils furent partis, & donna ordre qu'on arrêtât ma femme de chambre & la personne qui avoit servi à cette intrigue. Les ayant fait mettre dans un lieu de sûreté, il vint me tirer de l'impatience où j'étois d'apprendre le succès de cette affaire.

J'espérois que cette fausse démarche de mon mari seroit dans la suite un préjugé de mon innocence, & du peu de fondement de ses soupçons, & je regardois cette avanture comme un coup de partie: mais on en jugea autrement. On dit que tout cela étoit un tour de mon adresse, & que ma femme de chambre, de concert

Digitized by Google

avec Bloſſac & moi, avoit tendu ce panneau pour en tirer des avantages dans mon Procès. Enfin, on trouva la choſe d'autant mieux conduite, que je paroiſſois moins y avoir part. Tout le monde en rit, & je n'en retirai que la louange d'avoir de l'eſprit, & de l'adreſſe. Ce n'étoit pas là l'éloge que je cherchois, je voulois qu'on me donnât celui qui m'étoit dû. Mais il n'eſt pas poſſible quand on eſt mêlé dans des affaires qui ont deux faces, qu'on évite la plus mauvaiſe, & pour jouir d'une heureuſe réputation, ce n'eſt pas aſſez à une perſonne de mon ſexe d'avoir de la ſageſſe, & même de la conduite, il faut encore qu'il n'y ait rien d'équivoque dans les événemens de ſa vie. On paſſe preſque toujours pour coupable, quand l'innocence a beſoin de tant de juſtifications. Heureuſes les femmes qui ne ſont point expoſées à ces incidens! Une vie unie eſt la choſe du monde qu'elles devroient le plus ſouhaiter; & il faudroit les accoutumer de bonne heure à regarder les aventures comme l'écueil de leur repos & de leur gloire. Je confirmai moi-même le tour qu'on donnoit à cette hiſtoire, par la compaſſion que j'eus pour ces deux malheureuſes. Perſuadée que je n'avois plus beſoin d'éclairciſſement pour juſtifier mon innocence, je crus que je pouvois en avoir pitié; je ne pus entendre parler ſans

Digitized by Google

compaſſion du châtiment dont on menaçoit une fille qui m'avoit ſervie, & je la fis mettre en liberté avec ſa complice. J'avoue que je ne pouvois tomber dans une plus grande imprudence; & jamais compaſſion n'étoit venue plus à contre-temps; car on jugea avec plus de raiſon que jamais, que cette fille avoit agi par mes ordres, quand on ſut que c'étoit moi qui l'avoit fait mettre en liberté.

Je ne conſeille à perſonne d'en uſer comme je fis. Cette créature eut ſi peu de reconnoiſſance de ma bonté, qu'elle fut dans la ſuite la premiére à faire de moi cent contes ridicules. Une femme qui a des domeſtiques qui expoſent ſa réputation, les doit faire punir ſans miſéricorde.

Mon mari fit alors un voyage dans ſa Province, ſoit qu'il eût de la peine à ſoutenir l'aventure dont il s'étoit vu la dupe, ou qu'il crût ſon éloignement néceſſaire pour me faire entendre à un accommodement; car il ſe laſſoit de n'avoir plus ſa femme; & depuis que j'avois trouvé de l'argent & de l'appui, ma mere qui ne me voyoit qu'avec peine à Paris, lui avoit perſuadé qu'il étoit de ſon intérêt de ſe réconcilier avec moi.

Je ne pouvois auſſi prendre un meill parti, que de conſentir à cette réco liation, quand ce n'auroit été que p faire tourner à mon avantage l'hiſtoire

Digitized by Google

venoit d'arriver. Le monde eût cru ſans doute plus aiſément que je n'y avois aucune part, ſi j'avois immédiatement après retourné avec mon mari. Il m'envoya un Gentilhomme de ſes amis nommé Montalzac, avec ordre de me faire de belles propoſitions, ſi je voulois oublier le paſſé. Il ne ſe contenta pas d'avoir chargé ce Gentilhomme de cette négociation, il employa encore pour cela un Eccléſiaſtique qui étoit un fameux Directeur. Mais ces deux Agens, au lieu d'avancer le raccommodement, le reculérent, par les maniéres différentes dont ils s'y prirent.

Montalzac ne m'eut pas vu deux fois, qu'il me fit connoître qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il n'avoit point d'autre motif, en travaillant à me remettre chez mon mari, que parce qu'étant ſon voiſin, il lui ſeroit plus aiſé de me voir. Pour ce qui eſt du Directeur, il me tint des diſcours qui m'offenſérent. Il voulut me prouver en forme, que je ne pouvois plus en conſcience vivre ſéparée de mon mari; & il me dit tant de choſes déſobligeantes ſur ma mauvaiſe conduite, qu'il me mit en colere. Je lui répondis que je n'avois que faire de ſes ſermons, & je le renvoyai avec fierté. Il n'étoit pas accoûtumé à être traité de la ſorte; il avoit au contraire la réputation d'un oracle dans toutes les pieuſes négociations

Digitized by Google

dont il ſe mêloit. Il me regarda comme une réprouvée; & après m'avoir quittée bruſquement, il alla publier par tout que j'étois une endurcie, & que je mourrois dans mon iniquité. De toutes les perſonnes qui ont attaqué ma réputation, nul ne l'a fait ni plus malicieuſement, ni avec plus d'opiniâtreté que ce dévot perſonnage. Il croyoit rendre ſervice à Dieu en me décriant, & je me vis bien-tôt en proye aux fureurs des faux Dévots, qui crioient que j'étois une pierre de ſcandale qu'il falloit retrancher : tant il eſt vrai qu'un zéle mal entendu produit de pernicieux effets. On ne devroit jamais employer de ces ſortes de Dévots dans les affaires de la nature de la mienne; ou bien il faudroit leur apprendre avant qu'ils s'en mêlaſſent, que la douceur & la patience ſont de meilleurs moyens pour y réuſſir, que les emportemens & les invectives d'un zéle outré. Il eſt étrange que ceux qui (par la confiance que leur profeſſion oblige d'avoir en eux) devroient être les premiers à menager l'honneur de leur prochain, ſoient ordinairement ceux qui le déchirent le plus! Un Directeur en titre d'office ne ſauroit pardonner à ceux auprès de qui ſon zéle eſt mal reçu; & les Dévots, comme celui dont je parle, n'ont ordinairement de la charité & de la douceur, que quand on leur applaudit.

Digitized by Google

A l'égard de Montalzac, dès qu'il m'eut déclaré ſa paſſion, ſes conſeils me devinrent ſuſpects; & de peur qu'en recevant ſes viſites, il ne s'imaginât que je le vouluſſe flater de quelque eſpérance, je lui dis que j'avertirois mon mari de la hardieſſe qu'il avoit eue de me découvrir ſes ſentimens; & que quand je ſerois diſpoſée à un raccommodement, je le différerois, tant qu'il auroit pour voiſin un ami ſi infidéle. Montalzac indigné de ſe voir traiter de la ſorte, réſolut d'obſerver toutes mes démarches, & d'en informer mon mari : ce qu'il fit, mais donnant toutes les couleurs qu'il lui plût aux choſes les plus innocentes. Quelque ſageſſe que puiſſe avoir une femme, elle ne ſçauroit éviter la médiſance & la calomnie, quand elle eſt aſſez malheureuſe pour être aimée par de malhonnêtes gens.

Pendant qu'on travailloit à me réconcilier avec mon mari, j'avois plus d'envie que jamais de m'en faire ſéparer. La protection de Madame de Chatillon m'avoit donné celle de Monſieur le Prince. J'avoue que ſi j'euſſe été moins appuyée, j'aurois plus volontiers écouté les offres que mon mari me faiſoit faire : mais tous ceux qui m'approchoient m'en détournoient; les uns par intérêt, & les autres, parce qu'ils ne ſe donnoient pas la peine de me faire voir les

Digitized by Google

inconvéniens d'un deſſein dans lequel je courois riſque de ne pas réuſſir. En vérité l'on trouve peu d'amis ſincéres, qui ſachent donner aux femmes des conſeils qui conviennent à leurs véritables beſoins ! Il n'y avoit que Mademoiſelle Laval qui me parlât ſans flaterie. Elle me diſoit tous les jours : » Que je ne pouvois prendre un meilleur » parti que de vivre avec mon mari, & » elle me repréſentoit que je devois du » moins écouter les propoſitions avanta- » geuſes qu'il me faiſoit faire. « Mais je n'étois guéres alors en état de goûter les ſolides raiſons dont elle appuyoit ſes conſeils. Ce qu'elle ſouffroit même avec ſon mari, qui en uſoit mal avec elle, me faiſoit craindre ce que j'aurois à ſouffrir avec le mien. Je n'avois point encore compris comme elle, que jamais la réputation d'une femme n'eſt en ſûreté, lorſqu'elle vit éloignée de celui à qui il a plu à Dieu de l'unir. Je penſois au contraire que je ſerois heureuſe ſi je pouvois obtenir ma ſéparation, & c'eſt à quoi je croyois devoir uniquement travailler.

Saint-Albe eut encore recours à moi dans l'oppreſſion où ſon pere le tenoit ; je ne diſſimule point que le reſpect dont il avoit toujours accompagné la paſſion qu'il avoit pour moi, m'avoit donné une forte envie de lui être utile. Je m'imputois tous

Digitized by Google

les mauvais traitemens qu'il recevoit de ſon pere : j'étois même touchée du déguiſement ſous lequel il s'étoit caché pour me voir ; & d'ailleurs, je lui pardonnois les bruits auſquels il m'avoit expoſée, en faveur de l'agréable vengeance qu'il m'avoit fait prendre des importunités de ſon pere. Enfin, j'étois bonne ; & quoique je ne ſentiſſe pas encore de l'amour pour lui, je l'eſtimois aſſez pour ne vouloir pas me refuſer le plaiſir de contribuer à lui faire mener une vie moins malheureuſe : enfin, il faut dire tout, je ne lui faiſois pas de crime de m'aimer ; & je ne croyois pas qu'un amour qui ne m'étoit pas déſagréable, dût m'empêcher de faire pour lui ce que j'aurois fait par généroſité. Il faut avouer auſſi que jamais on ne déplaît aux femmes quand on les aime : l'amour qu'il avoit pour moi me rendit plus vive ſur ſes intérêts. Je parlai à Madame de Chatillon, de l'état où il étoit, & la priai d'employer ſon crédit pour lui. Elle me ſut bon gré d'entrer dans ſes intérêts ; mais elle ne laiſſa pas en même temps de me repréſenter que ma réputation ſeroit encore attaquée, ſi l'on ſavoit que je me mêlaſſe de le ſervir. Cette raiſon m'obligea de la prier de faire mettre Saint-Albe en liberté, ſans qu'il parût que j'y euſſe aucune part. Madame de Chatillon en parla à Monſieur le Prince,

Digitized by Google

qui obtint un ordre de le faire ſortir, & qui lui procura même un Emploi dans les Troupes plus conſidérable que celui qu'il avoit avant que d'avoir encouru la diſgrace de ſon pere.

On devina bien-tôt que Madame de Chatillon n'avoit fait remettre Saint-Albe en liberté, que parce que je l'en avois priée. Mais je ne ſai ſi l'on me blâmera d'avoir pris à cœur cette affaire : la délicateſſe que je devois avoir pour ma réputation devoit-elle me rendre inſenſible aux malheurs d'un homme, qui par ſon mérite & ſa jeuneſſe étoit digne de compaſſion ? Il n'avoit que moi à qui il pût avoir recours ; & je ne me ſuis jamais repentie de l'avoir ſervi : quelque lieu qu'on ait eu dans la ſuite de m'en faire un crime, j'ai toujours penſé qu'il y auroit eu de la cruauté à laiſſer Saint-Albe dans l'état déplorable où il étoit, pouvant ſi aiſément l'en retirer. Quelque ſoin que doive prendre une femme de ſa gloire, je crois qu'il lui eſt permis de faire une bonne action : & quand on n'eſt décriée que par ces endroits, il ne faut ſe plaindre que des circonſtances malheureuſes qui ne permettent pas quelquefois aux femmes de faire impunément de bonnes actions.

Dès qu'on ſut que Saint-Albe étoit ſorti des mains de ſon pere par le crédit de Monſieur le Prince, on dit plus que jamais que c'étoit

Digitized by Google

c'étoit une ſuite de l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Son pere le publia par tout ; & Montalzac ne manqua pas d'en informer mon mari. C'eſt ce qui m'obligea de de refuſer conſtamment de revoir Saint-Albe ; & ne croyant pas mériter de reproches pour lui avoir procuré la liberté, je crus au moins devoir éviter des viſites qu'on m'auroit reprochées avec plus de fondement.

Mais Saint-Albe avoit un cœur auſſi bon que moi ; & comme le tort que je pouvois me faire en agiſſant pour lui, ne m'avoit pas empêché de lui rendre ſervice, il crut de ſon côté que le tort que me feroit ſa reconnoiſſance ne devoit pas l'empêcher de me la témoigner : il me fit prier pluſieurs fois de recevoir au moins une de ſes viſites ; & me voyant obſtinée à la refuſer, il me voulut voir à quelque prix que ce fût. J'aurois mieux fait de le laiſſer venir d'abord ſans m'y oppoſer : ma délicateſſe me fut préjudiciable en cette occaſion.

Madame de Chatillon alla dans ce temps-là à ſa Terre de Marlou ; je l'y accompagnai : l'Abbé Fouquet nous venoit voir ſouvent : Madame de Chatillon ne ſouffroit ſes aſſiduités, que parce qu'elle vouloit ménager un homme qui avoit beaucoup de crédit ; & ce qu'elle fit marque bien qu'elle étoit innocente de la galanterie que d'injurieux Mémoires lui ont

Digitized by Google

attribuée. Elle étoit toujours perſuadée, depuis l'aventure dont j'ai parlé, que l'Abbé Fouquet ne me haïſſoit pas : c'eſt ce qui fut cauſe peut-être qu'elle m'emmena à Marlou, eſpérant que l'Abbé Fouquet s'attacheroit à moi plus que jamais, ou qu'au moins on mettroit ſur mon compte les fréquens voyages qu'il feroit à Marlou. Je devinai ſon deſſein ; mais je lui avois tant d'obligations, que je voulus bien pour l'amour d'elle m'expoſer à tout ce qu'on pourroit dire de moi ; & je crois avoir eu raiſon d'en uſer comme je fis. Il y a de certaines obligations dont il n'eſt jamais permis d'être ingrate ; & j'aurois cru avoir une délicateſſe ridicule, ſi je m'étois oppoſée au deſſein de Madame de Chatillon. Il me ſembloit que c'étoit aſſez de ne point contribuer par ma conduite aux préjugés que le voyage pourroit donner, ſi toutefois on peut ſans reproches avoir ces complaiſances : enfin, je me mis au-deſſus de ces ſcrupules. Ce ſont encore là de ces circonſtances où il eſt fâcheux de ſe trouver, & où une femme ne peut faire une bonne action ſans perdre quelque choſe de ſa gloire. Mais qu'y faire ? Il faut renoncer au monde, ou ſe réſoudre à ſe trouver quelquefois dans ces ſortes d'embarras.

Fin du Livre troiſiéme.

Digitized by Google

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE QUATRIÉME.

PENDANT que nous étions à Marlou, Mylord Digby, qui avoit loué une maiſon dans le voiſinage, ſe crut obligé de rendre viſite à Madame de Chatillon; cette viſite fut ſuivie de tant d'autres, que le bruit courut bientôt qu'il étoit amoureux d'elle. Elle ne fut pas fâchée qu'on s'imaginât que le Milord s'attachoit à elle, parce qu'elle eſpéroit qu'on ne diroit pas qu'elle eût de la complaiſance pour l'Abbé Fouquet, dans le temps qu'on verroit qu'elle ſembloit en écouter un autre.

L'Abbé Fouquet vint d'abord à Marlou ſans me rien dire qui marquât qu'il penſoit à moi; mais dès qu'il s'apperçut que

Digitized by Google

le Milord aimoit Madame de Chatillon, il eut pour moi de vifs empreſſemens, il vouloit éprouver ſi elle ne témoigneroit pas un peu de jalouſie. Je connus bien ſes intentions par les continuelles plaintes qu'il me faiſoit d'elle; & on n'aura pas de peine à croire que je n'avois pas envie de répondre à l'amour qu'il faiſoit ſemblant de ſentir pour moi : mais plus j'avois réſolu de n'y répondre pas, & plus je m'imaginai qu'il m'étoit permis d'avoir pour lui des maniéres honnêtes; cela l'engagea plus que je ne voulois, & les choſes vinrent au point que je crus voir qu'il m'aimoit véritablement. Je ne voulus point l'amuſer, je lui dis nettement que toutes ſes peines ſeroient inutiles : mais j'éprouvai alors qu'une femme ne riſque pas plus ſa réputation en témoignant une paſſion qu'elle ne ſent point, qu'en faiſant connoître qu'elle n'aime pas.

L'Abbé me dit qu'il étoit ſurpris que je ne le ménageaſſe pas mieux, puiſqu'il pouvoit me faire de la peine, en découvrant le commerce que j'avois avec un Domeſtique du Milord. Ce diſcours me ſurprit, je lui en demandai l'explication, il refuſa de me la donner, & ſe retira plein de dépit & de colére.

Peu de temps après je voulus inſtruire Madame de Chatillon de ce qui s'étoit

Digitized by Google

passé ; mais elle m'interrompit, en me disant que j'étois une folle, & que je courois risque de me perdre sans ressource ; qu'on savoit que Saint-Albe me voyoit tous les jours, & que pour le voir plus commodément, je l'avois fait déguiser ; enfin qu'il servoit le Milord en qualité de Valet de Chambre. Je lui protestai que si cela étoit, je n'en savois rien, que je n'avois point vu Saint-Albe depuis qu'il étoit sorti de prison, & que je ne comprenois pas ces discours.

Ce que Madame de Chatillon me disoit étoit vrai. Saint-Albe toujours possédé de son amour, & désespéré du refus que j'avois fait de le voir, ayant appris que j'étois à Marlou, & que le Mylord Dygby voyoit souvent Madame de Chatillon, il s'étoit donné à lui sous un nom emprunté, & le servoit, comme je l'ai dit : mais je ne l'avois pas encore vu, il s'étoit contenté de me voir quelquefois dans la foule, attendant l'occasion qu'il cherchoit. Cependant on l'avoit reconnu ; & on croyoit que je lui parlois tous les jours.

Je priai Madame de Chatillon de faire dire à Saint-Albe qu'il se retirât avant que cette affaire fît plus de bruit, & que je serois sa plus mortelle ennemie s'il ne m'obeïssoit.

Madame de Chatillon fit venir Saint-

Digitized by Google

Albe, & lui repréſenta le tort qu'il faiſoit à ma réputation ; mais il lui parut ſi touché de m'avoir déplu, & ſi prompt à obéir, qu'elle en eut pitié : elle lui promit qu'avant qu'il s'en retournât à Paris, elle lui donneroit occaſion de me voir ; & m'ayant fait appeller auſſi-tôt, elle me laiſſa avec lui. Il ſe jetta à mes pieds ſans pouvoir parler ; de mon côté je n'eus pas la force de le quereller, je lui repréſentai ſeulement les extrémités où il m'expoſoit par ſes folies ; & je lui dis qu'il devoit eſſayer de vaincre une paſſion qui ne convenoit ni à lui ni à moi, que je ſerois toujours de ſes amies ; mais que je le haïrois s'il ne s'attachoit plus ſérieuſement à ſon devoir, qu'il devoit ſe donner tout entier au ſervice, & ſonger à ſe rendre digne des graces que lui avoit procurées Madame de Chatillon. Il ſe retira charmé de la douceur avec laquelle je l'avois traité, & il me dit en me quittant qu'il ne ſeroit heureux que lorſqu'il auroit perdu pour moi une vie dont il m'étoit redevable.

Cela ne put ſe paſſer ſi ſecrétement, que le pere de Saint-Albe & Montalzac n'en entendiſſent parler ; ils publiérent l'un & l'autre cette aventure, en y ajoutant des circonſtances horribles.

L'Abbé Fouquet voyant qu'il ne pouvoit réuſſir auprès de moi, me laiſſa en repos,

Digitized by Google

& recommença à rendre ſes ſoins à Madame de Chatillon ; elle affectoit de ne le voir qu'en ma préſence, il crut le Mylord mieux traité que lui, il en conçut du chagrin, & s'en alla à Paris ; mais ayant appris peu de temps après, que le Milord s'en retournoit, & qu'il avoit déja pris congé de Madame de Chatillon, il revint à Marlou, fit le paſſionné auprès d'elle ; mais me voyant toujours avec Madame de Chatillon, & ne pouvant l'entretenir en liberté, il voulut me donner une occupation.

L'Abbé Fouquet croyoit, comme tout le monde, que j'aimois Saint-Albe. Je ne ſai comment il fit pour le trouver, mais il l'amena un jour à Marlou, il nous dit que Saint-Albe avoit ſur les bras une affaire qui l'obligeoit à ſe cacher ; qu'il lui avoit fait eſpérer que Madame de Chatillon ne lui refuſeroit pas un aſyle.

L'Abbé Fouquet croyoit me faire un ſenſible plaiſir ; il fut ſurpris de la maniére dont je reçus Saint-Albe, je lui demandai s'il avoit perdu l'eſprit, & s'il avoit reſolu de ſe faire haïr, & je lui ordonnai ſur le champ de ſe retirer. Madame de Chatillon à qui le reſpect & les malheurs de ce jeune homme donnoient de la compaſſion, dit qu'il ne falloit pas le renvoyer ſi promptement, & qu'on devoit

Digitized by Google

au moins lui laiſſer le tems de ſe repoſer. Je ne pus refuſer à Madame de Chatillon ce qu'elle demandoit; ainſi je donnai à Saint-Albe le temps de m'entretenir. Dès qu'il me put parler en particulier, il m'avoua qu'il n'avoit aucune affaire qui l'obligeât à chercher un aſyle, qu'il étoit étonné de l'accueil que je lui faiſois, parce que l'Abbé Fouquet lui avoit dit que je ſouhaitois paſſionnément de l'avoir auprès de moi; qu'on diſoit à Paris que l'Abbé Fouquet étoit aimé de Madame de Chatillon; qu'elle ne demeuroit à Marlou que pour avoir un commerce réglé avec lui; qu'il fortifioit lui-même ces bruits, & qu'enfin il lui avoit fait entendre que je ſerois ravie d'avoir quelqu'un qui m'amuſât, & que je lui avois dit qu'il me feroit plaiſir de le chercher, & de me l'amener.

Je rendis compte de cet entretien à Madame de Chatillon, qui n'en témoigna rien à l'Abbé; mais nous nous en retournâmes à Paris dès le lendemain. Elle eut beau faire pour ſe juſtifier, on a toujours cru dans le monde, qu'elle ne s'étoit éloignée de Paris que pour voir plus commodément l'Abbé Fouquet, & perſonne ne doutoit que Saint-Albe ne fût auprès de moi un Amant favoriſé.

L'Abbé Fouquet, à notre retour, venoit voir

Digitized by Google

voir tous les jours Madame de Chatillon : mais elle prenoit tant de ſoin de l'éviter en particulier, qu'il lui fut impoſſible de lui parler ſans témoins.

Pendant que Madame de Chatillon vivoit ainſi avec l'Abbé Fouquet, je demeurois à l'Hôtel d'Entragues. Madame de Chatillon & moi, nous avions jugé à propos de nous ſéparer : mais cela ne nous empêchoit pas de nous voir très-ſouvent. Mademoiſelle Laval qui eſſayoit de me mettre dans le goût de me réconcilier avec mon mari, me preſſa tant d'écouter les propoſitions qu'il m'avoit fait faire, que j'envoyai chercher Montalzac : il vint; mais il me dit » que mon mari avoit chan-» gé de volonté; que le voyage de Mar-» lou l'avoit fort éloigné d'un accommo-» dement. « Je témoignai à Montalzac que j'étois fâchée que mon mari fût dans cette diſpoſition, parce que j'étois dans une réſolution ſincére de me réconcilier avec lui.

Montalzac m'aſſura que ſi je voulois flater ſon amour de quelque eſpérance, il feroit prendre à mon mari d'autres ſentimens. Je crus devoir ménager Montalzac; je ſavois qu'il pouvoit beaucoup ſur mon mari, & je penſai que s'il ne nous raccommodoit pas, je ferois du moins connoître à tout le monde, en mettant Montalzac dans mes

Digitized by Google

intérêts, que je ſouhaitois de me raccommoder. Ainſi je diſſimulai dans cette occaſion; & ſans promettre à Montalzac que je récompenſerois ſes ſoins, je lui laiſſai entrevoir que je pourrois un jour n'être pas inſenſible à ſa paſſion. Dans ce moment il s'imagina que ſa perſonne ne me déplaiſoit pas; mais, me croyant prévenue pour Saint-Albe, il me demanda que je lui promiſſe que je ne le verrois jamais : je ne lui répondis point encore là-deſſus avec aigreur; au contraire, comme ſi j'euſſe voulu me juſtifier de tout ce qu'on avoit publié de Saint-Albe & de moi, je dis qu'à la vérité j'en étois aimée; mais que je l'avois toujours fort mal traité; que la maniére dont je l'avois reçu à Marlou, le prouvoit aſſez; que je lui avois défendu de me venir voir, & qu'enfin je ne le voyois plus. En achevant ces paroles, Saint-Albe entra dans ma chambre.

Je laiſſe à juger de mon embarras & de mon étonnement; je dis de mon étonnement, parce qu'il y avoit effectivement long-temps que je n'avois vu Saint-Albe, & que je ne ſavois ce qu'il étoit devenu. Je lui parlai avec emportement, & lui ordonnai de ſortir ſur le champ. Saint-Albe ſe retira reſpectueuſement, en me demandant pardon de m'avoir déplu. Son arrivée imprévue perſuada à Montalzac, que tout

Digitized by Google

ce que je venois de lui dire étoit faux ; & la prompte retraite de Saint-Albe lui parut un jeu concerté entre nous. Il me dit en raillant que j'étois fort ſincére, qu'il ne doutoit plus de ma vertu, & que le monde avoit grand tort de la ſoupçonner ; enfin il me dit des choſes ſi offenſantes, que je me mis en colére. Je me repentis d'avoir fait ſortir Saint-Albe, & je fus ſur le point de le rappeller, pour marquer à Montalzac que je me ſouciois peu de ce qu'il en pourroit penſer, tant il eſt vrai que les femmes ſont capables de tout quand on ne les ménage point. Cependant je ne rappellai point Saint-Albe, je me contentai de faire ſortir Montalzac fort bruſquement.

Saint-Albe apprit en ſortant, que l'homme qu'il venoit de voir avec moi étoit le Marquis de Montalzac ; & ſe ſouvenant en même temps de tous les mauvais offices qu'il m'avoit rendus, il réſolut de l'attendre & de m'en venger. Saint-Albe ne conſidéra point les ſuites de l'action qu'il alloit faire, & ne ſuivit que les mouvemens de ſa colére. Dès qu'il vit ſortir Montalzac il le joignit, & lui ayant demandé pourquoi il oſoit décrier une femme dont il ne devoit parler qu'avec reſpect, il l'obligea de mettre l'épée à la main. Ils ſe battirent longtemps ſans avantage, à la fin Montalzac

Digitized by Google

tomba mort après avoir bleſſé Saint-Albe. Ce combat ſe fit preſque ſous mes fenêtres ; le bruit que firent ceux qui s'empreſſérent, mais trop tard, de les ſéparer, me les fit ouvrir ; & la premiére choſe qui frappa ma vue fut Saint-Albe tout ſanglant, qui avoit de la peine à ſe ſoutenir, & qui s'efforçoit de gagner la porte de l'Hôtel d'Entragues. Je n'eus pas la cruauté de la lui faire fermer ; au contraire, je courois ſans ſavoir ce que je faiſois, & j'ordonnai qu'on le fit entrer. Dès qu'il me vit, il tomba à mes pieds, en me diſant : Je meurs, Madame, trop heureux de vous avoir vengée. Je priai l'Hôte de l'Hôtel d'Entragues de faire tranſporter Saint-Albe, ſans perdre un moment, par la porte de derriére, dans une maiſon voiſine, où on lui mit le premier appareil : & de-là j'eus ſoin encore de le faire porter dans une autre plus éloignée. La choſe réuſſit de maniére qu'on ne le trouva point.

On puniſſoit en ce temps-là les duels plus ſévérement que jamais, & je vis bien que Saint-Albe auroit beſoin d'un grand crédit pour avoir des informations favorables. Je courus chez Madame de Chatillon pour l'informer de cette aventure. J'y rencontrai heureuſement l'Abbé Fouquet, qui me promit que les informations ne ſeroient point données au Procureur

Digitized by Google

Général ſon frere, qu'après qu'il les auroit vues, & qu'il feroit enſorte qu'il parût que Saint-Albe avoit été attaqué.

L'Abbé Fouquet tint ſa parole. Par ſon crédit & par ſes ſoins, l'affaire n'eut aucune ſuite, & Saint-Albe eut la liberté de paroître dès que ſa ſanté le lui permettroit. Ses Lettres de grace furent bientôt expédiées, & il ne reſta de cette aventure que le préjugé qu'elle donnoit contre moi : Car le moyen de croire que Saint-Albe me fût indifférent, voyant ce que j'avois fait pour lui. Cependant je ne l'avois ſervi que par généroſité & par compaſſion, & je crois que les femmes de la vertu la plus ſévére, en auroient uſé comme moi. Pendant que Saint-Albe fut caché je ne le vis point : j'avoue que je me faiſois violence en cela, parce qu'outre que mes viſites auroient pû contribuer à ſa guériſon, l'amour qu'il avoit pour moi, avoit toujours été accompagné d'un reſpect & d'une ſoumiſſion charmante. Peut-être que la plupart des femmes qui jouiſſent d'une heureuſe réputation, n'auroient pas eu la force que j'eus dans cette occaſion.

Néanmoins, quand je penſois à tout ce qu'on diſoit dans le monde, de Saint-Albe & de moi, je m'affligeois, & je m'eſtimois malheureuſe : car enfin, le zéle déſintéreſſé de Saint-Albe me faiſoit autant de

Digitized by Google

tort, que m'en avoit fait le caractére de ceux qui m'avoient aimée avec moins de délicateſſe. Il n'y a point d'Amant qu'une femme ne doive craindre, puiſqu'un honnête homme peut être dangereux.

Comme l'Abbé Fouquet croyoit que j'aimois Saint-Albe, il étoit perſuadé que je lui avois beaucoup d'obligation, c'eſt pourquoi il crut être en droit de me demander des marques de ma reconnoiſſance; il me dit qu'après avoir, en ma conſidération, ſauvé la vie de mon Amant, il attendoit de moi un ſervice que je ne pouvois lui refuſer ſans ingratitude; c'étoit de l'avertir de la conduite de Madame de Chatillon avec Monſieur le Maréchal d'Hoquincourt, qui depuis quelques mois ſembloit s'attacher à elle. Je lui répondis par avance, que je n'avois point encore remarqué que Madame de Chatillon aimât quelqu'un de ceux qui l'aimoient, & qu'elle ne m'avoit jamais paru les ſouffrir que par honnêteté. J'ajoutai qu'il devoit connoître le caractére de Madame de Chatillon, qui penſoit beaucoup plus à un établiſſement qu'à une galanterie.

L'Abbé Fouquet me dit qu'il ſavoit tout cela, mais qu'il ne laiſſoit pas de me prier de faire ce qu'il me demandoit.

Si j'avois de l'obligation à l'Abbé Fouquet, je croyois en avoir davantage à

Digitized by Google

Madame de Chatillon ; je ne manquai pas de lui rendre compte de la commiſſion qu'il m'avoit voulu donner. » Vous n'êtes » pas la premiére, me dit Madame de » Chatillon, qu'il a tâché d'engager à » l'informer de toutes mes actions ; c'eſt » un ami jaloux qui ne peut ſouffrir per- » ſonne dans mes intérêts. Il m'aime, & » parce que je ne puis l'aimer de la ma- » niére qu'il le ſouhaite, il s'imagine que » je réſerve à un autre cette eſpéce d'ami- » tié ; dans cette penſée, il ſe tourmente, » tous ceux qui me voyent lui donnent » de l'inquiétude ; & ſur la moindre ap- » parence, il forme des ſoupçons dont » il ne veut point ſe déſabuſer ; il les ré- » pand même dans le monde, & trouve » des gens qui débitent ces impoſtures. » N'eſt-ce pas lui qui a tâché de perſua- » der à toute la terre que j'ai aimé Mon- » ſieur de Candale & Monſieur de Ne- » mours ? Je ne ſuis pas ſurpriſe que les » viſites du Maréchal d'Hoquincourt l'al- » larment ; c'eſt ſon caractére qu'il ſou- » tient. Mais vous ſavez, ajouta-t-elle, » les raiſons que j'ai de le ménager, il faut » diſſimuler. Ne faites pas ſemblant de » m'avoir parlé, & je vous permets de lui » rendre compte de ma conduite avec le » Maréchal d'Hoquincourt : Mais vous » lui direz inutilement la vérité, il ne la

Digitized by Google

» croira pas; il vous accuſera de diſſimu-
» lation : c'eſt un homme qui n'eſt point
» content quand on lui fait des rapports
» qui lui font voir ſon injuſtice; en un
» mot, il veut qu'on lui diſe du mal de
» moi. «

Ce que Madame de Chatillon me dit arriva; l'Abbé Fouquet s'imagina que je ne la voulois point trahir; & lorſque je l'aſſurai qu'on ne pouvoit ſoupçonner la vertu de Madame de Chatillon ſans injuſtice, il me dit qu'il ſavoit bien ce qu'il en devoit penſer, & ſe mit en colére, parce que je ne voulus pas mentir.

Madame de Chatillon ne laiſſoit pas de le voir, & de le ſouffrir toujours par politique. C'eſt cette complaiſance ſeule qui a fait ſoupçonner ſa conduite; ſans cela, elle auroit eu toute la réputation qu'elle méritoit.

Pour moi, j'étois encore plus à plaindre que Madame de Chatillon, étant obligée de me ménager des amis, & me trouvant dans une ſituation à autoriſer tout ce qu'on voudroit dire de moi. Dès qu'une femme vit ſéparée de ſon mari, elle donne des armes contre elle, & on ne croit pas lui faire une grande injure de ſoupçonner de ſe conduite.

Saint-Albe étoit à peine guéri quand ſon pere mourut; heureuſement pour Saint-

Digitized by Google

Albe il mourut ſi ſubitement, qu'il n'eut pas le temps de ſigner un Teſtament par lequel il le déshéritoit.

Le premier uſage que fit Saint-Albe de ſa ſucceſſion, fut de me l'offrir. Il m'écrivit que j'étois maîtreſſe de tout ſon bien, & qu'il me prioit de ſouffrir qu'il m'en fît la donation, pour une raiſon particuliére. On vouloit le marier; & comme il lui étoit impoſſible d'y conſentir, il croyoit ſe débarraſſer de cette importunité, en faiſant voir qu'il avoit diſpoſé de ſon bien, & qu'il devenoit par-là un aſſez mauvais parti.

Quoique cette propoſition me parût extravagante, je n'étois point inſenſible à la généroſité qui en étoit le principe; mais j'admirois en même-temps le malheur que j'avois d'être aimée d'un homme, qui plus il étoit capable de faire des actions héroïques, plus il commettoit ma réputation: Et quel déchaînement ne devois-je pas craindre de ſa famille, ſi l'on venoit à ſoupçonner le deſſein qu'il me propoſoit? Cet écueil étoit d'autant plus à craindre, que je me ſentois plus agréablement flatée; car je connus alors qu'il ne me ſeroit pas poſſible de ne point aimer un homme qui me donnoit tous les jours de nouveaux ſujets de l'eſtimer.

Quand je n'aurois pas eu mille raiſons

Digitized by Google

d'avoir de la ſageſſe & de la vertu, j'aurois voulu en avoir pour me rendre digne des ſentimens que Saint-Albe avoit pour moi, & je ne voudrois que cette épreuve pour juſtifier ma conduite. Depuis ce temps-là je ſuis perſuadée qu'il n'y a point de femme aſſez peu raiſonnable pour ſe démentir ſur les principes de l'honneur, quand elle eſt aimée d'un homme qui mérite ſeul d'être aimé d'elle; & ſi l'on voit tous les jours des femmes peu délicates dans leurs attachemens, c'eſt qu'elles ne trouvent perſonne qui mérite plus de délicateſſe; c'eſt preſque toujours le caractére de ceux dont elles ſont aimées, qui fait leur bon ou leur mauvais ſort, & rien ne leur apprend mieux leur devoir, qu'un amant qui ſait faire le ſien.

Ce que Saint-Albe faiſoit de ſon côté, m'apprit ce que je devois faire du mien. Je réſolus non-ſeulement de refuſer ſes offres, mais encore de l'obliger à ſe marier. Je lui mandai qu'il me perdroit en faiſant ce qu'il méditoit; mais que s'il vouloit que je l'aimaſſe toute ma vie, il falloit qu'il fît ce que ce que ſa famille ſouhaitoit, & que je l'en conjurois par le ſoin qu'il devoit avoir de ma réputation.

Ma réponſe lui cauſa beaucoup de chagrin; il en tomba malade, il m'écrivit encore pluſieurs Lettres pour eſſayer de me

Digitized by Google

faire consentir à la donation, je la refusai constamment, & je lui écrivis de nouveau qu'il songeât à se marier, s'il ne vouloit me perdre entiérement. Et en effet, on voit bien que je n'aurois pu éviter les persécutions de sa famille, si l'on avoit connu ses desseins.

A l'égard de la donation, il fit réflexion sur les suites qu'elle auroit indubitablement; il ne m'en parla plus : mais il me manda qu'il ne pouvoit se résoudre à se marier, & que ne pouvant être à moi, il ne vouloit être à personne. Le plaisir que me fit ce sentiment, m'empêcha de le combattre; cela fut cause que je n'évitai pas le déchaînement de sa famille.

Comme on le pressoit de se marier; parce qu'il se présentoit pour lui un parti considérable qu'on craignoit de manquer, on m'imputa le refus qu'il en faisoit. Ses parens prévenus de cette opinion, ne gardérent plus de mesures avec moi, & attaquérent cruellement ma réputation. D'un côté, on mandoit à mon mari, & l'on faisoit dire à ma mere que Saint-Albe m'entretenoit; & de l'autre, on faisoit tomber tous les jours entre les mains de Saint-Albe des détails ridicules de mes prétendues galanteries. Les choses allérent si loin, qu'un grand Seigneur qui vouloit marier Saint-Albe, proposa de me faire rendre de

Digitized by Google

force à mon mari. J'en fus avertie ; & entrant tout de bon en colére contre Saint-Albe, je lui mandai que je le haïrois & ne le verrois jamais, s'il ne faiſoit ce que ſa famille déſiroit.

Il tenta divers moyens de ſe diſpenſer de cette néceſſité ; mais voyant que plus il différoit, plus on ſe déchaînoit contre moi, il promit d'épouſer la perſonne qu'on lui propoſoit ; il l'alla voir, & les articles furent bientôt ſignés.

Après m'avoir donné cette marque de ſa ſoumiſſion, il me fit demander permiſſion de me rendre viſite. Je ne crus pas devoir la refuſer. Il vint avec une douleur qui me fit repentir de ce que j'avois exigé de lui. Je ne lui diſſimulai point que je la partageois ; mais enfin, lui dis-je, il n'y a pas d'autre moyen de me marquer que vous m'aimez. Mariez-vous donc ; & pour me prouver tout votre amour, il faut que vous aimiez la perſonne que vous allez épouſer ; & par la maniére dont vous en uſerez avec elle, je jugerai de celle dont vous m'aimez. Gardez-vous bien de lui témoigner de la froideur ou du mépris, parce qu'on en pénétreroit bien-tôt la cauſe. Hé bien, Madame, répondit Saint-Albe en ſoupirant, je ferai tout ce que vous m'ordonnez ; mais je veux que ma famille & ma femme même ſachent qu'ils vous en

Digitized by Google

ont obligation, qu'il viennent vous voir, & vous demander pardon de la maniére dont ils vous ont traitée. Non, lui dis-je, cela produiroit un mauvais effet. Votre femme ne pourroit vous aimer, ſi elle ſavoit qu'une autre qu'elle, vous eût engagé à l'épouſer; & à l'égard de votre famille, je vous permets de lui témoigner que vous m'eſtimez toujours, & que je n'ai jamais été capable de vous donner de mauvais conſeils. Souffrez au moins, Madame, reprit Saint-Albe, que je vous améne ma mere, afin qu'elle ſoit inſtruite de vos ſentimens, & qu'elle puiſſe dans la ſuite détromper ceux qui ont cru que c'étoit vous qui me détourniez de ce mariage; car je vous proteſte, ajouta-t-il, que je ne me marierai pas, ſi quelqu'un ne ſait que c'eſt vous qui l'ordonnez. Je lui répondis qu'il pouvoit m'amener ſa mere, & que je la verrois volontiers, puiſque c'étoit une ſatisfaction qu'il vouloit abſolument.

Saint-Albe en me faiſant faire une eſpéce de réparation, croyoit avoir trouvé un moyen de me lier avec ſa mere, pour avoir dans la ſuite occaſion de me voir; il ne diſſimula point ce motif, & j'y fus ſenſible, parce que je ſentois bien que j'aurois de la peine à ne le plus voir: d'ailleurs je crus qu'on ceſſeroit de parler de nous, dès qu'on me verroit amie de ſa femme & de ſa famille.

Digitized by Google

Sa mere ne tarda pas à me venir voir. Depuis l'aventure qui étoit arrivée à ſon mari, elle avoit de l'inclination pour moi; & quoiqu'elle crût comme les autres, que ſon fils & moi nous nous aimions, elle ne laiſſa pas de me demander mon amitié, & de me prier de vouloir bien être toujours dans les intérêts de ſon fils.

Saint-Albe, ravi d'avoir la liberté de me voir, acheva ſon mariage peu de jours après avec moins de répugnance. Je crois qu'il n'y auroit jamais conſenti, s'il avoit été obligé en ſe mariant de ceſſer de me voir.

Ceux qui s'imaginoient que je l'empêchois de ſe marier, furent étonnés quand ils virent la choſe faite, & que j'étois tous les jours avec ſa femme & ſa mere : mais comme on ne croit pas aiſément qu'une femme ſoit capable de la force que j'eus dans cette occaſion, on dit que je n'avois conſenti au mariage de Saint-Albe, que pour appaiſer le reſſentiment de ſa famille, & pour être en état de ſouffrir ſes ſoins tranquillement. On inſinua cette opinion à ſa femme; & comme elle avoit aſſez de mérite & de beauté pour être aimée, elle conçut une jalouſie furieuſe contre moi. Son mari qui avoit toutes les qualités d'un très-honnête homme, en uſoit fort bien avec elle; mais quoiqu'elle dût être ſatisfaite de ſes manié-

Digitized by Google

res, elle exigea de lui qu'il ne me verroit plus, & elle affecta de ſon côté de me témoigner de la froideur. Je m'apperçus alors que j'avois eu tort d'être entrée dans cette ſociété. Une femme ſans doute dans cette occaſion devroit ſe réſoudre à ne voir jamais le mari ni la femme; c'eſt ce que j'eus envie de faire pour réparer ma faute. Je ne retournai plus chez Saint-Albe; il me vint demander la raiſon de ce changement, je ne lui parlai point de la froideur que ſa femme m'avoit marquée, je lui dis ſeulement que j'avois appris que ma mere & mon mari trouvoient mauvais que je continuaſſe à le voir; & que dans la réſolution où j'étois de m'accommoder, je voulois leur ôter tout ſujet de plainte.

Ce fut alors que les chagrins de Saint-Albe recommencérent; il me reprocha, » que je l'avois rendu le plus malheureux » de tous les hommes, que ſa femme lui » deviendroit inſupportable, dès qu'il ne » me verroit plus; qu'il ne pourroit s'empêcher de faire éclater ſon averſion pour » elle; enfin que j'allois cauſer dans ſa » famille un déſordre effroyable. « Je lui repréſentai qu'il me perdroit indubitablement, & que s'il avoit pour moi quelque conſidération, il ne s'oppoſeroit point à la réſolution que j'avois priſe de ceſſer de le voir; je le priai encore de continuer à

Digitized by Google

traiter ſa femme comme il avoit commencé, parce que s'il en uſoit mal avec elle, on ne manqueroit pas de m'imputer ce changement. Non, Madame, je ne vous obéirai point, s'écria Saint-Albe, quelque choſe qu'il en puiſſe arriver ; il ne me ſera pas poſſible d'avoir de la complaiſance pour une perſonne qui ne m'a paru digne de mon amitié, qu'autant que j'ai cru qu'elle nous rendroit juſtice. Elle a bien oſé me prier de ne vous voir plus, mais je me ſuis expliqué là-deſſus ; elle a paru contente des raiſons que je lui ai dit que j'avois de vous voir ; & quand vous voudrez l'honorer de vos viſites, je vous réponds qu'elle les recevra comme elle le doit. Je lui dis qu'il ne devoit plus eſpérer que je remiſſe le pied chez lui ; que la jalouſie de ſa femme ſe réveilleroit, & que d'ailleurs je ſongeois ſérieuſement à me réconcilier avec mon mari. Il me voulut parler là-deſſus, mais je ne voulus point l'écouter, & je l'obligeai de ſortir.

Il revint le lendemain, mais je refuſai ſa viſite, & enfin il déſeſpéra de me faire changer de réſolution. Dès qu'on ſut dans le monde que je ne voyois plus ſa femme, on dit qu'elle m'avoit bannie de chez elle, & ce bruit confirma celui qu'on avoit auparavant répandu contre moi. Il faut avouer que je me trouvois dans des circonſtances bien

Digitized by Google

bien malheureuſes ; car je ne pouvois prendre là-deſſus de conduite qu'on ne pût mal expliquer : ainſi j'aimois mieux ſouffrir qu'on dît que Saint-Albe m'avoit ſacrifiée à la jalouſie de ſa femme, que de faire dire qu'il ſacrifioit ſa femme à l'amour qu'il avoit pour moi.

Quand Saint-Albe ne put plus douter que je ne le voulois plus voir, il ceſſa de ſe contraindre, & en uſa mal avec ſa femme ; on dit encore alors que je lui faiſois tenir cette conduite pour me venger de ſa femme.

Auſſi-tôt que j'appris que Saint-Albe ne ſuivoit pas les conſeils que je lui avois donnés, je commençai à n'avoir plus ſi bonne opinion de lui ; il me parut trop ſemblable aux autres hommes, je l'accuſai d'être peu délicat, & je fus même aſſez injuſte pour m'imaginer que ſon procédé m'offenſoit ; je crus qu'il manquoit de conſidération pour moi : c'eſt pourquoi je réſolus de le guérir de ſa paſſion, puiſqu'il n'y avoit pas d'autre moyen de l'engager à bien vivre avec une femme qu'il auroit trouvée aimable, s'il ne m'eût point aimée.

Je communiquai mon deſſein à Mademoiſelle Laval, & nous convînmes que je ferois ſemblant d'aimer un Gentilhomme nommé Savigny, que je connoiſſois

Digitized by Google

depuis quelque temps, & que je voyois ſouvent chez Madame de Chatillon, dont il étoit parent; que Mademoiſelle Laval iroit trouver Saint-Albe, pour lui faire confidence de cette nouvelle galanterie. J'eſpérois que Saint-Albe ceſſeroit de m'aimer, & vivroit bien avec ſa femme, quand il me croiroit prévenue pour un autre. Je connoiſſois aſſez la diſcrétion de Saint-Albe, pour ne pas craindre qu'il abuſât de cette confidence, & qu'il fût capable de me décrier; c'eſt ce qui me détermina à lui donner des preuves de cette intrigue imaginaire, par pluſieurs Lettres que je feignis d'écrire à Savigny, & que Mademoiſelle Laval devoit montrer à Saint-Albe d'une maniére myſtérieuſe. J'avoue que cet artifice étoit groſſier; car, pour peu qu'on me connût, on ſavoit bien que je n'avois aucune liaiſon particuliére avec Savigny, & que je ne le voyois jamais chez moi; mais je m'imaginai que Saint-Albe pourroit s'y laiſſer ſurprendre; peut-être même n'étois-je pas fâchée de l'éprouver par-là: & au pis aller, je croyois que s'il découvroit l'artifice, il connoîtroit au moins que je voulois abſolument qu'il en uſât mieux qu'il ne faiſoit avec ſa femme, puiſque je me ſervois d'un ſi étrange moyen pour l'y obliger.

Digitized by Google

Une partie de ce que j'avois prévu arriva. Saint-Albe n'étoit point capable de juger de moi peu favorablement, & jamais homme n'a mieux rempli que lui la premiére qualité qu'il me ſemble que doit avoir un véritable amant, & qui eſt une eſtime inviolable pour la perſonne qu'il aime. Mais ce ne fut pas ſeulement l'eſtime qu'il avoit pour moi, qui l'empêcha d'ajouter foi à cette confidence, la bonne opinion qu'il avoit du caractére de Mademoiſelle Laval, ne lui permettoit pas de la croire; il étoit perſuadé qu'une femme qui étoit attachée à moi par une ſi forte amitié, n'étoit pas capable de me trahir; ainſi il dit à Mademoiſelle Laval qu'il ne croyoit rien de ce qu'elle vouloit lui inſinuer.

Mademoiſelle Laval, charmée de le trouver ſi honnête homme, lui avoua que je m'étois ſervie de ce moyen pour lui faire comprendre le chagrin que me donnoit la conduite qu'il tenoit avec ſa femme.

Saint-Albe ne put s'empêcher de pleurer, quand il vit que je faiſois pour l'attacher à ſon devoir, ce qu'il diſoit que d'autres auroient voulu faire pour l'en détacher. Il pria Mademoiſelle Laval de ſe charger d'une Lettre pour moi, & je penſe devoir la mettre ici dans les propres termes dont elle étoit conçue.

Digitized by Google

Je me rends, Madame, aux bontés que vous avez pour moi. Mademoiſelle Laval pourra vous dire que je n'ai pas balancé un moment à prendre votre parti contre vous-même. L'eſtime que j'ai pour vous m'a fait juger d'abord que vous me vouliez tromper : mais déſabuſez-vous, rien ne me donnera jamais de vous une autre opinion, que celle que j'en ai conçue quand je vous ai ſacrifié mon cœur & ma vie. Je ferai ce que vous m'ordonnez ; mais permettez que je vous demande pour récompenſe de ce ſacrifice, une part dans votre cœur, & je ſuis au déſeſpoir de ne le pas mériter. Aidez-moi à ſoutenir le malheur auquel vous me condamnez, en m'obligeant à marquer à une autre ce que je ne ſentirai jamais que pour vous ; faites-moi voir de temps en temps que vous ne m'oubliez point, & laiſſez-moi me flater que j'aurois été plus heureux ſi votre devoir & le mien l'euſſent permis.

Mademoiſelle Laval me rendit cette Lettre, elle pleuroit en me parlant de ce qu'elle avoit remarqué de grand & d'héroïque dans les ſentimens de Saint-Albe, nous admirions enſemble la fatalité de ma deſtinée, qui faiſoit prendre de ſi fâcheuſes impreſſions contre moi à tant de gens auprès

Digitized by Google

desquels je m'efforçois d'établir l'estime que je croyois qui m'étoit due, pendant que le seul homme que j'avois voulu prévenir contre moi, n'en pouvoit concevoir une mauvaise opinion.

Que j'aurois été heureuse, disois-je à Mademoiselle Laval, si tous les hommes étoient du caractére de celui-là! Hé, pourquoi ne le sont-ils pas? Quel détestable penchant ont-ils à juger mal des femmes? Du moins, ajoutois-je, puisque j'en ai trouvé un qui ne partage ni leur aveuglement, ni leur malignité, il est juste que je n'estime que lui; & c'est ce que je veux faire le reste de ma vie. Heureuse, si ceux qui ont causé mes premiers attachemens lui avoient ressemblé! Mais non, reprenois-je aussi-tôt; je serois au désespoir qu'un autre que Saint-Albe eût mérité une estime que je ne veux donner qu'à lui. Mais enfin, me dit Mademoiselle Laval, quelle est votre résolution? lui accorderez-vous ce qu'il demande, & lui donnerez-vous quelquefois de vos nouvelles? Hé! pourquoi ne lui en donnerois-je pas, lui répondis-je? seroit-ce en trop faire pour un homme à qui rien ne coûte pour moi? Allez le trouver, je vous conjure, & dites-lui qu'il peut compter sur tout ce qui s'accordera avec mon

Digitized by Google

devoir, & que ſi jamais je me vois en état..... Mais non, repris-je auſſi-tôt, il ne faut point nous flater de ces eſpérances chimériques; dites-lui que je ſuis à lui, pourvu que je ne le voye point, & qu'il n'exige point de moi des Lettres, qui toutes innocentes qu'elles ſeroient, pourroient me rendre ſuſpecte. Vous avez bien de la peine à prendre une réſolution, me dit Mademoiſelle Laval; pour moi je vous conſeille de ne lui rien mander, & d'attendre qu'il faſſe ce qu'il vous promet, & que l'occaſion ſe préſente de lui témoigner combien vous y êtes ſenſible. Je me rendis à ce conſeil; & j'avoue que pour peu que Mademoiſelle Laval m'eût parlé autrement, j'aurois voulu lui répondre ſans différer; & peut-être que je n'aurois pas été aſſez maîtreſſe de moi, pour ne lui témoigner pas toute la paſſion que j'avois pour lui.

Si j'eus lieu d'être contente de la Lettre de Saint-Albe, je le fus bien davantage quand j'appris la maniére dont il en uſoit avec ſa femme. Il y avoit dans ſa conduite tant de ſoins, d'égards & de complaiſance, qu'on le donnoit pour modéle à tous les maris: quelque paſſion que j'euſſe pour lui, je n'avois garde d'en être jalouſe; je croyois tellement con-

Digitized by Google

noître le caractére de Saint-Albe, que je m'attribuois tout ce qu'il faiſoit pour ſa femme.

Mais on n'en jugeoit pas ainſi dans le monde, on crut que Saint-Albe n'aimoit ſa femme, que parce qu'il ne me voyoit plus; & l'on dit qu'on avoit eu raiſon de m'éloigner, & qu'il falloit que ce fût moi qui les eût brouillés auparavant.

Saint-Albe étoit au déſeſpoir de tout ce qu'il entendoit dire là-deſſus; mais il n'oſoit détromper perſonne, parce qu'il falloit pour bien vivre avec ſa femme, & pour ſuivre parfaitement mes conſeils, qu'il ſe gardât bien de lui dire la part que j'avois à ce changement.

Madame de Saint-Albe perſuadée que le nouveau procédé de ſon mari n'étoit dû qu'à elle, étoit la premiére à me déchirer par tout. Elle gardoit, à la vérité, des meſures en préſence de ſon mari, devant qui elle n'oſoit prononcer mon nom, de peur apparemment de rappeller le ſouvenir du paſſé; tout le monde m'en avertiſſoit, & l'on me conſeilloit d'en demander raiſon à Saint-Albe: mais je n'avois garde de le faire, & je me ſentois aſſez de force pour dire d'elle autant de bien, qu'elle diſoit de mal de moi. Il n'y avoit pas un grand mérite

Digitized by Google

dans cette modération, je l'avoue, il me ſemble que dans la conjoncture où j'étois, je ne pouvois en uſer autrement : d'ailleurs, j'aimois trop Saint-Albe pour ne pardonner pas à ſa femme des diſcours dont il n'auroit pu me venger ſans ſe brouiller encore une fois avec elle.

Dans ce tems-là il fut obligé d'aller à l'armée ; comme il crut que ma proviſion ne ſuffiroit pas pour m'entrenir, il alla trouver Monſieur Brice qui avoit ſoin de me la payer, & lui mettant entre les mains une ſomme conſidérable, il le pria de ne me laiſſer manquer de rien, & d'en uſer avec moi d'une maniére qui me fit croire que j'avois cette obligation à Monſieur Brice. Il fit ſi exactement ce que lui avoit recommandé Saint-Albe, que j'ignorai long-temps cette généroſité ; dès que je l'appris j'augmentai mon eſtime & mon amour pour un homme ſi digne d'être aimé. J'avoue que je n'avois pas beſoin de recevoir de nouvelles marques de ſon mérite pour me déterminer à l'aimer toute ma vie, j'y étois déja réſolue : mais en même tems, je me promettois bien de ne rien faire pour lui, que ce qui pourroit s'accorder avec mon devoir. Le plaiſir innocent d'aimer Saint-

Digitized by Google

Saint-Albe, & d'en être aimée, me consoloit de tout ce que ma mauvaise destinée me faisoit souffrir ; & quelque compassion que fasse le récit de mes malheurs, je crois qu'on enviera le bonheur que j'eus d'avoir trouvé dans Saint-Albe un amant digne d'occuper mon cœur, & dans Mademoiselle Laval une amie qui méritoit si bien ma confiance.

L'absence de Saint-Albe mit sa femme en pleine liberté d'exercer sa haine contre moi ; rien ne lui faisoit tant de plaisir que d'entendre mal parler de ma conduite : ses amies, qui connoissoient ses sentimens, nourrissoient sa malignité par complaisance. Enfin elle résolut de travailler à me perdre entiérement ; & pour y réussir, elle s'avisa de composer des Lettres elle-même, où elle disoit des choses horribles de Mademoiselle Laval & de moi. On mit ces Lettres entre les mains du Directeur dont j'ai déja parlé, lequel s'imaginant que la gloire de Dieu demandoit de lui qu'il se vengeât du peu de cas que j'avois fait de ses avis, les fit voir avec une circonspection hipocrite au mari de Mademoiselle Laval, ensuite à ma mere & à mon mari. Il n'en demeura pas là, il trouva moyen de faire informer la Reine de ma mauvaise conduite, & de la prier d'interposer son autorité, pour remédier aux désordres dont

Digitized by Google

il gémiſſoit, & dont il n'auroit tenu qu'à lui de voir la fauſſeté, s'il avoit voulu prendre la peine d'examiner par qui ces Lettres lui avoient été données : mais la prudence & la charité ſont des vertus que le faux zéle ne connoît pas.

Fin du Livre quatriéme.

Digitized by Google

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE CINQUIÉME.

QUAND la réputation eſt en proye au zéle indiſcret des faux dévots, c'eſt un mal ſans reméde. Les Lettres dont j'ai parlé firent beaucoup de bruit; Madame de Chatillon m'avertit que la Reine même en avoit ouï parler, & qu'on ſollicitoit auprès de cette Princeſſe un ordre pour nous faire enfermer Mademoiſelle Laval & moi. Tout cela ſe faiſoit, comme je l'ai déja dit, par les ſoins du pieux Directeur dont j'ai parlé. Je ne doute point que nos ennemis n'euſſent obtenu ce qu'ils ſouhaitoient, ſi Madame de Chatillon n'eût pas eu la bonté de déſabuſer la Reine; mais elle me juſtifia de maniére,

Digitized by Google

que le Directeur ne put nous nuire.

Cependant Madame de Chatillon nous conseilla d'aller demeurer dans une Communauté, jusqu'à ce qu'on eût obligé mon mari & celui de Mademoiselle Laval, à nous rendre justice. Nous suivîmes ce conseil, & je puis dire que nous le suivîmes sans répugnance.

Je ne songeai après cela qu'à terminer mon procès. Madame de Chatillon prit la peine d'en parler à mes Juges ; & enfin il étoit en état d'être jugé, lorsque ma mere me vint trouver pour me proposer un accommodement de la part de mon mari. Je crois, en vérité, que ma mere faisoit cette démarche sans ordre ; elle craignoit qu'étant aussi-bien appuyée que je l'étois, je n'obtinsse une séparation, & que je ne demeurasse toujours à Paris ; c'étoit pour elle un malheur effroyable d'avoir une fille de mon âge, & elle vouloit au moins, en m'éloignant, adoucir ce malheur : Mais elle ne me trouva pas dans la disposition qu'elle désiroit ; je lui dis que j'avois été trop maltraitée pour me contenter d'un accord fait en particulier, & que je voulois être justifiée publiquement. Ma réponse l'aigrit un peu contre moi, & nous nous séparâmes peu contentes l'une de l'autre. Pour moi je l'avoûrai, c'étoit moins les mauvais traitemens de mon mari, que ceux de ma mere

Digitized by Google

qui m'obligeoient à m'oppoſer à ce qu'elle ſouhaitoit ; j'étois indignée qu'une mere qui m'avoit abandonnée lorſque j'étois ſans appui, me recherchât lorſque je commençois à n'avoir pas beſoin d'elle.

Je ſollicitois le Jugement de mon Procès, & j'étois ſur le point de l'obtenir, lorſque la mort de mon mari le termina d'une maniére imprévue. Il s'en étoit retourné en Province, dans l'intention, à ce qu'on diſoit, de ſuborner des témoins contre moi ; & il fut attaqué d'une maladie qui ne lui laiſſa que le temps de me rendre juſtice. Il déclara avant que de mourir, qu'il ſe repentoit de la maniére dont il en avoit uſé avec moi ; qu'il avoit conçu de ma conduite d'injuſtes ſoupçons, qu'il les condamnoit, & qu'il vouloit que tout le monde ſçût que j'étois très-innocente des choſes que la médiſance m'avoit imputées, & dont il ſe reconnoiſſoit la cauſe.

Ma mere apprit cette nouvelle plutôt que moi ; elle vint avec empreſſement m'en informer. Il auroit été difficile d'ajouter quelque choſe aux démonſtrations de joye & de tendreſſe qu'elle me fit voir. Toutes les Dames de la Communauté vinrent auſſi m'en faire leurs complimens : Je m'étois apperçue qu'elles m'avoient toujours regardé juſques-là comme une femme qu'elles ne ſouffroient chez elles qu'à regret, je fus

Digitized by Google

un peu étonnée de leurs civilités, lorſqu'elles me témoignérent qu'elles ſeroient ravies que je demeuraſſe dans leur Maiſon: il y en eut même qui me propoſérent d'en faire achever les bâtimens.

Le premier conſeil que me donna ma mere, fut de m'en aller inceſſamment en Province, pour mettre ordre aux grands biens dont mon fils étoit devenu héritier par la mort de ſon pere; mais une autre mort qui arriva preſque en même temps, changea encore plus avantageuſement ma fortune: Mon frere, qui pouvoit avoir quinze ans, s'étant échauffé au Collége, mourut d'une pleuréſie, & ſa mort me laiſſa héritiére d'un fort grand bien.

Ma mere eut tant de douleur de la perte de mon frere, que je crus qu'elle n'y ſurvivroit pas. Je l'aurois conſolée de cette mort, ſi elle avoit pu me rendre juſtice; mais j'eſſayai envain de lui perſuader qu'elle retrouveroit en moi ce qu'elle avoit perdu dans mon frere, elle ne changea point de ſentimens pour moi, ſoit qu'elle s'imaginât que la dureté qu'elle avoit eue à mon égard m'empêcheroit de l'aimer, ou qu'elle conſervât toujours un penchant à me nuire.

Le changement de ma fortune me fut d'autant plus agréable, que je m'y attendois le moins. La premiére choſe que je fis dans ce nouvel état, fut de ſonger aux moyens

Digitized by Google

de reconnoître les obligations que j'avois à Mademoiſelle Laval ; je la reconciliai avec ſon mari, à qui je prêtai une ſomme aſſez conſidérable pour acheter une Charge dans la Maiſon du Roi : il ne vêcut pas long-temps dans cette nouvelle fortune. Je voulus après cela établir avantageuſement Mademoiſelle Laval ; mais elle me témoigna tant d'envie de demeurer toujours auprès de moi, que j'y conſentis d'autant plus volontiers, que j'étois aſſurée de ſon cœur, & que je l'aimois beaucoup.

Pendant que je donnois ainſi des marques de ma reconnoiſſance, le monde accoûtumé à empoiſonner les choſes, ne manqua pas de dire que je n'avois donné la Charge dont je viens de parler au mari de Mademoiſelle Laval, que parce que je l'aimois. Je ne dirai rien pour détruire une ſi lâche calomnie.

Pour Saint-Albe, je l'aimois toujours paſſionnément, & je répondis autant que la bienſéance me le pouvoit permettre, aux marques de tendreſſe qu'il me donnoit continuellement. On peut croire qu'il apprit avec plaiſir le changement de ma fortune ; & j'avouerai auſſi que, me trouvant maîtreſſe de moi, je me repentis plus d'une fois de l'avoir obligé de ſe marier ; j'aurois été ravie de partager mon bien avec lui. Il n'étoit pas, à la vérité, de ma qualité, mi-

Digitized by Google

assez riche pour prétendre à m'épouser ; mais ce qu'il avoit fait pour moi, & le respect dont il avoit toujours accompagné sa passion, me faisoit croire qu'il n'y avoit que lui au monde qui fût digne de moi : mais je ne voyois pas de fondement à lui donner cette espérance, & je crus au contraire que si je la lui laissois concevoir, cela ne serviroit qu'à augmenter son malheur, & à lui donner encore plus de mépris pour sa femme ; c'est pourquoi je résolus de lui cacher plus que jamais les sentimens que j'avois pour lui. Je lui fis rendre exactement ce que je crus lui devoir ; & lui offrant à mon tour tout ce qui étoit à moi, je le priai de me donner une occasion de lui témoigner ma reconnoissance; mais en même tems je le conjurois de faire tous ses efforts pour étouffer une passion qui ne servoit qu'à le rendre malheureux.

Il m'aimoit avec tant de délicatesse, qu'il n'osa combattre la résolution que je semblois avoir prise de l'oublier. Quelque répugnance qu'il eût à recevoir l'argent que je lui envoyois, il ne le refusa point de peur de me déplaire ; & craignant que s'il continuoit à me marquer sa passion, je n'en fusse à la fin importunée, il prit le parti de dissimuler autant qu'il pourroit, & il consentit à la résolution où je lui dis que j'étois de ne lui pas écrire, & de ne le point voir

Digitized by Google

il me manda ſeulement que ſon amour dureroit autant que ſa vie, mais qu'il ne me donneroit jamais lieu de me plaindre de lui.

Cette ſoumiſſion me le rendit encore plus cher; & ſi j'avois du chagrin de ne pouvoir faire pour lui ce que j'aurois voulu, je penſois au moins avec joye que j'avois en lui un amant à l'épreuve de tout.

Il y a peut-être peu de femmes capables de ſe tenir dans les bornes que je me preſcrivis alors, parce qu'elles ne ſçavent pas goûter ce qu'il y a de plus exquis dans le plaiſir d'être aimée : pour moi, il me ſemble que c'eſt de n'avoir rien à ſe reprocher, & de pouvoir accorder ſon amour avec ſon devoir.

Peu de temps après la mort de mon mari, pluſieurs perſonnes me vinrent propoſer des partis conſidérables; mais ce que j'avois éprouvé dans mon premier mariage, ou plutôt les ſentimens que j'avois pour Saint-Albe, me firent toujours rejetter ces propoſitions.

Perſonne alors ne faiſoit ſcrupule, ni de me voir, ni de ſe déclarer de mes amis; j'étois riche, & mes richeſſes avoient effacé le ſouvenir de tout ce qu'on avoit inventé pour me perdre. Je reconnus bien alors le caractére du monde; ceux qui m'avoient le

Digitized by Google

plus décriée furent les premiers à me chercher, & à me jurer qu'ils n'avoient jamais ajouté foi aux discours de mes ennemis. Je ne fus point éblouie de ce changement, je fus toujours bien distinguer les gens qui m'avoient aimée dans ma misére, de ceux qui ne s'attachoient à moi que depuis que j'étois heureuse.

Les affaires que la mort de mon mari avoit laissées dans la Province, m'obligérent d'y faire un voyage qui dura plus que je n'avois pensé. En passant par Lyon, j'appris que le Duc de Candale y étoit si malade qu'on désespéroit de sa vie; je fus touchée de cette nouvelle, & oubliant alors les raisons que j'avois eües de ne le plus croire de mes amis, je ne me souvins que de ce qu'il avoit fait pour moi. Je crus devoir, par reconnoissance, lui aller offrir mes soins dans l'état où il étoit. Le Duc de Candale n'étoit point encore à l'extrêmité quand je le vis; dès qu'il m'apperçut, il ne put s'empêcher de me demander pardon, de ne m'avoir point donné de ses nouvelles depuis si long-temps; il me dit en soupirant, qu'il avoit été bien malheureux d'avoir si mal connu ses véritables amis. Je lui répondis que je lui pardonnois le passé, pourvû qu'il fit ses efforts pour recouvrer sa santé. Il me dit qu'il sentoit bien qu'il en mourroit, mais qu'il avoit en mourant une

Digitized by Google

extrême joye de pouvoir m'assurer qu'il avoit toujours eu pour moi plus d'estime que pour aucune autre femme. Il me parla ensuite de celles qu'il avoit aimées, & je vis bien que je n'étois pas la seule pour qui il avoit eu de l'inconstance. Oh! si je pouvois vivre encore quelque temps, s'écrioit-il, que j'apprendrois bien au monde qu'il y a des femmes qui ont du mérite & de la vertu, & mon exemple détromperoit bien ceux qui sont cause du tort qu'on leur fait. Je ne pouvois m'empêcher de pleurer en le voyant persuadé qu'il alloit mourir; il pleuroit aussi de son côté, & nos larmes firent croire qu'il falloit que nous nous aimassions.

Ce que je fis par reconnoissance pour le Duc de Candale tourna encore contre ma réputation d'une maniére étrange : tant il est vrai que lorsqu'une femme a du malheur, elle ne sauroit faire une bonne action à laquelle on ne donne un mauvais sens. On dit qu'on m'avoit chassé de la chambre du Duc de Candale, comme un objet fatal à sa conscience. Mais de quoi n'est pas capable le monde quand il veut décrier une femme? J'étois peu touchée de ces bruits. Comme je n'avois rien à me reprocher je crus devoir les négliger; & il ne faut pas s'étonner si je ne pris pas dans la suite plus de précautions que je n'en avois prises jusques-là;

Digitized by Google

mon innocence m'empêcha toujours de m'obſerver, & fut la premiére cauſe des atteintes que reçut ma réputation. J'aurois étudié davantage les apparences, ſi j'avois eu le cœur plus déréglé; mais l'hipocriſie & la grimace me paroiſſoient les plus indignes de tous les vices, j'ignorois combien on en a beſoin dans le commerce du monde.

Je rencontrai en Province une Dame que ſes malheurs ont rendu illuſtre auſſi-bien que moi; & comme je n'ai entrepris d'écrire ces Mémoires, que pour prouver que le monde ſe trompe ſouvent dans les jugemens qu'il fait des femmes, je crois devoit ici raconter l'Hiſtoire de cette Dame, par laquelle on verra combien les apparences ſont trompeuſes. Je ne veux point la nommer; l'hiſtoire que j'en vais conter la fera aſſez connoître, elle la commença de la ſorte.

Lorſque le Duc de Beaufort s'attacha à moi, j'étois aſſez ambitieuſe pour ſouhaiter de l'avoir pour mari; & je me flatai même de cette eſpérance, parce qu'il me la donna. Le Duc de Nemours ſon beau-frere me témoigna auſſi, dans le même temps, beaucoup de paſſion. J'aurois ſans doute plus aimé le Duc de Nemours; mais il étoit marié, & j'étois trop fiére pour vouloir écouter un Amant qui ne pouvoit devenir mon époux. J'écoutai donc le Duc de

Digitized by Google

Beaufort, & j'eſſayai d'éloigner le Duc de Nemours. L'attachement qu'ils avoient pour moi l'un & l'autre étoit d'autant plus caché, que tout le monde étoit perſuadé qu'ils aimoient ailleurs; & l'on ne croyoit pas qu'ils euſſent d'autres démêlés que ceux qui partageoient ſouvent toute la Cour, & dont les deux Dames qu'ils paroiſſoient aimer étoient l'occaſion. Le Duc de Beaufort me promit qu'il m'épouſeroit auſſi-tôt qu'il ſeroit venu à bout d'une entrepriſe qu'il méditoit, & qu'il me communiqua.

La promeſſe d'un mariage ſi avantageux augmenta ma fierté pour le Duc de Nemours, & je ne ſongeai qu'à plaire au Duc de Beaufort. Le Duc de Nemours étoit trop perſuadé de ſon mérite, & avoit trop d'eſprit pour ne démêler pas le motif de cette préférence; néanmoins il fut au déſeſpoir d'être le plus maltraité, & il tâcha de m'inſpirer du mépris pour ſon rival: mais il eut beau m'en faire des portraits déſagréables, je continuai à recevoir avec complaiſance le Duc de Beaufort.

Le Duc de Nemours en eut tant de dépit, que n'ayant pu réuſſir à détruire ſon rival dans mon eſprit, il entreprit de me détruire dans celui de ſon rival: il lui fit donner avis par une perſonne qui ne paroiſſoit pas ſuſpecte, que je le trahiſſois, & que le Duc de Nemours paſſoit les nuits avec moi.

Digitized by Google

Le Duc de Beaufort ne m'en témoigna rien, mais il réſolut de me faire obſerver. Le Duc de Nemours qui ſe doutoit bien que ſon Beau-frere ne manqueroit pas de mettre des gens en ſentinelle, ne ſongea qu'à pouvoir faire dire qu'on l'avoit vu entrer chez moi la nuit. Il fit gagner un de mes gens, qui laiſſa ouverte une fenêtre baſſe qui donnoit ſur la rue; il entra une nuit par cette fenêtre, ce qui ne manqua pas d'être remarqué par les perſonnes que le Duc de Beaufort avoit poſtées.

Cette aventure ne demeura pas ſecrette, on la publia dès le lendemain. Cependant j'ignorois tout cela. Eh! qui pourroit être en garde contre de telles aventures? & quelle eſt la femme qui puiſſe ſe promettre de n'être pas décriée, quand il ne faut avoir pour cela qu'un ennemi, ou qu'un amant qui cherche à ſe venger.

Dès que j'appris ce qui s'étoit paſſé, j'eus recours au Duc de Beaufort pour lui demander raiſon de cette calomnie; il me répondit qu'il ſavoit mieux que perſonne que ce n'en étoit pas une, puiſqu'on avoit vu la nuit entrer & ſortir ſon rival de mon logis. Je fis tant de bruit que je découvris à la fin la vérité. Je mandai au Duc de Beaufort de me venir voir; il vint. Le laquais qui avoit été gagné, avoua tout devant lui; enfin il commença, ou plutôt il fit ſem-

Digitized by Google

lant de croire que je pouvois être innocente. Je lui dis que je ne me contentois pas de ces preuves, & que je voulois lui en donner encore de plus fortes, en obligeant le Duc de Nemours à ſe dédire; mais il me pria d'oublier cette aventure, m'aſſurant qu'il ne vouloit pas d'autre éclairciſſement, & qu'il étoit parfaitement perſuadé de mon innocence.

Je ne voyois néanmoins qu'un moyen de rétablir entiérement ma réputation, c'étoit d'épouſer le Duc de Beaufort; mais je m'aperçus bien-tôt qu'il m'avoit flatée d'une fauſſe eſpérance. Il diminua ſes ſoins, & ceſſa inſenſiblement de me voir. Il m'écrivit pour juſtifier ſon changement, que dans les agitations où ſe trouvoit ſa fortune, il ne pouvoit penſer à ſe marier. Je vis bien que je ne devois plus compter ſur lui. Je n'eus pas de peine à l'oublier, parce que je ne l'avois jamais aimé. J'étois pourtant fâchée qu'il m'eût échappé, & je ne pus me réſoudre après cela de demeurer à Paris; je me retirai dans ma Province. Pendant que j'étois dans ma Terre, qui eſt, comme vous ſavez, ſur les frontiéres des Etats du Duc de Savoye, il m'arriva une nouvelle aventure.

On me vint dire un ſoir que deux Cavaliers qui s'étoient égarés à la chaſſe demandoient ſi je ne ferois point ſcrupule de les

Digitized by Google

loger juſqu'au lendemain, attendu que la nuit étoit fort avancée, & que ſe trouvant fort fatigués, il leur étoit impoſſible d'aller plus loin. La perſonne qui me parloit de leur part ne voulut point les nommer, il ſe contenta de m'aſſurer que c'étoient deux hommes de qualité à qui je ſerois bien-aiſe de faire le plaiſir qu'ils me demandoient.

J'avois avec moi une Dame de mes amies, & un vieux Gentilhomme de mes parens. Je ne ſavois ſi je devois recevoir des Cavaliers qui refuſoient de ſe faire connoître; lorſqu'ils parurent je leur trouvai l'air ſi noble, & ils me prièrent de ſi bonne grace de les loger, que je ne pus m'en défendre. C'étoit le Duc de Savoye & le Marquis de Fleury, qui ſous prétexte de s'être égarés à la chaſſe, me venoient voir par curioſité.

Le Duc de Savoye avoit depuis long-temps envie de me connoître. Il avoit vu mon portrait parmi ceux qu'on lui avoit envoyés de pluſieurs Dames de la Cour de France; & comme c'étoit un Prince galant qui prenoit plaiſir aux aventures, ayant appris que j'étois dans un Château voiſin de ſes Etats, il avoit eu la curioſité de m'y venir voir *incognito* avec le Marquis de Fleury.

Le Duc de Savoye, qui ne vouloit ſe découvrir qu'à moi ſeule, pour ne point perdre

Digitized by Google

perdre de temps, fit ſigne au Marquis de Fleury de lier converſation avec le vieux Gentilhomme & mon amie, pendant qu'il m'entretiendroit; & dès qu'il put parler ſans être entendu que de moi, il me dit: Madame, vous voyez un Prince qui depuis plus de deux ans a conçû pour vous une paſſion qui lui a fait oublier ce qu'il doit à ſon rang, pour avoir le plaiſir de vous voir. Je ſuis le Duc de Savoye; mais je fonde moins l'eſpérance que j'ai de vous plaire ſur ma qualité, que ſur l'amour le plus tendre & le plus paſſionné qui fût jamais. Je le regardois attentivement pendant qu'il me parloit; il s'apperçut de ma ſurpriſe, & craignant que je ne l'interrompiſſe pour témoigner l'étonnement où j'étois, il me pria inſtamment de ne point faire paroître qu'il ſe fût découvert. Après qu'il m'eut dit mille choſes paſſionnées, il me preſſa de lui dire quelle impreſſion faiſoit ſur mon cœur tout ce qu'il venoit de m'apprendre.

Je n'eus garde de lui découvrir mes ſentimens. Je m'étois ſenti de l'inclination pour le Marquis de Fleury, ſans ſavoir qui il étoit, & j'étois fâchée d'avoir plu au Duc de Savoye, parce que je prévoyois qu'il mettroit obſtacle à ma paſſion naiſſante: enfin j'aimois déja plus que je ne penſois. Au lieu de répondre à tout ce que le Duc de Savoye venoit de me dire, je lui

Digitized by Google

demandai avec empreſſement le nom de celui qui l'accompagnoit : mais me repentant dans le moment de lui avoir fait cette queſtion, je fis un galimatias qui fit rire le Duc de Savoye. Il attribua le déſordre de mes diſcours à l'étonnement où j'étois, & il me demanda encore ce qu'il devoit eſpérer. M'étant un peu remiſe de mon trouble, je lui dis que je ne pouvois lui être obligée d'une démarche qui expoſoit ma réputation. Il ſe moqua de ma délicateſſe en matiére de réputation, & me dit que la premiére choſe qu'il exigeoit d'une femme qu'il aimoit, étoit de n'avoir point cette délicateſſe. Nous nous entretînmes là-deſſus, & notre converſation finit par de très-inſtantes priéres qu'il me fit d'aller à la Cour de Savoye.

Le Marquis de Fleury, à ce que me dit depuis mon amie, fut fort diſtrait pendant que le Duc de Savoye me parla; & elle s'apperçut qu'il falloit que je ne lui fuſſe pas indifférente. Avant que de nous retirer, le Marquis de Fleury prit ſon temps, & me dit ces paroles à l'oreille : *Je mourrai, Madame, ſi vous donnez au Duc de Savoye un cœur que je mérite ſeul, par l'amour infini que j'ai pour vous.* Il ne voulut pas m'en dire davantage, de peur d'être remarqué, & j'avoue que ce fut un bonheur pour moi de ne l'avoir point entretenu en

Digitized by Google

particulier, car j'aurois eu de la peine à lui cacher la joye que me donnoit l'assurance de son amour. Dans les premiers mouvemens d'une passion, on n'est guéres maître de soi. Le Duc de Savoye me demanda la permission de rester encore le lendemain chez moi. Le plaisir de voir le Marquis de Fleury, & l'espérance d'apprendre qui il étoit, m'empêcha de la lui refuser.

Dès que je me vis seule avec mon amie, je lui rendis compte de la conversation que j'avois eue avec le Duc de Savoye : mais je ne lui parlai point de l'inclination que je me sentois pour le Marquis de Fleury. Ce n'est pas que je me défiasse d'une personne qui étoit toute à moi ; mais le mystére est toujours la premiére chose que nous inspire une véritable passion. Mon amie eut d'abord de la peine à me croire, quand je lui dis qu'un de ces hommes étoit le Duc de Savoye : mais enfin, n'en pouvant douter, elle me blâma fort d'avoir consenti à les garder encore le lendemain. Elle prévit mieux que moi les conséquences de cette aventure ; & elle me dit que si on venoit à la savoir, plus le rang du Duc de Savoye étoit élevé, plus ma réputation en souffriroit. Je l'assurai qu'il n'auroit jamais lieu de se vanter de rien qui pût me faire tort, & que je ne me sentois aucun penchant pour lui. Nous passâmes presque toute la

Digitized by Google

nuit à nous entretenir de cette aventure; ſans que je puſſe me réſoudre à lui déclarer les ſentimens que j'avois pour le Marquis de Fleury; & c'eſt ſans doute une faute que je me ſuis toujours reprochée : car jamais une femme n'a plus beſoin des conſeils d'un amie ſage & éclairée, que quand la paſſion commence à l'aveugler. Lorſqu'elle veut ſe conduire ſeule, elle fait mille fauſſes démarches, & tombe dans une infinité d'égaremens.

Ainſi, ne conſultant que moi, je réſolus deux choſes mal concertées; mais qui ſembloient en même temps me donner lieu de contenter mon inclination & ma vertu. Je pris la réſolution de ne pas témoigner au Marquis de Fleury les ſentimens que j'avois pour lui, & de ne rebuter point le Duc de Savoye, pour me conſerver la poſſeſſion de revoir le Marquis. Ce deſſein me parut héroïque; & d'ailleurs, j'avois intérêt d'éprouver ſi le Marquis de Fleury m'aimoit véritablement, & je crus que c'étoit un moyen aſſuré de m'en convaincre, que de faire ſemblant de n'avoir pas pour le Duc de Savoye autant d'indifférence que j'en avois. J'exécutai le lendemain ce que j'avois projetté; je n'eus de l'honnêteté que pour le Duc de Savoye, & j'évitai avec ſoin de regarder & d'entretenir le Marquis de Fleury.

Le Duc de Savoye qui n'avoit pour moi

Digitized by Google

qu'une de ces passions qui ne peuvent languir, & qui cherchent à se satisfaire promptement, fut charmé de mes maniéres, & il ne balança point à me proposer ce que sa passion lui faisoit souhaiter. Comme j'avois dessein de le ménager, je ne lui répondis pas aussi absolument que j'aurois dû le faire, & il crut qu'il n'y avoit plus qu'à trouver l'occasion de me voir en particulier pour être content. Il dissimula, & m'ayant fait promettre que je ferois un voyage en Savoye, il prit congé de moi, & je crus qu'il partoit. Le Marquis de Fleury tâcha vainement de me parler avant que de monter à cheval, mais je l'évitai toujours; tout ce qu'il put faire fut de me mettre adroitement entre les mains un billet que je n'eus pas la force de refuser. Dès que je les vis partis, je l'ouvris avec précipitation, & j'y lus ces mots.

Il faut vous aimer autant que je vous aime, pour faire au Duc de Savoye la trahison que je lui fais, en vous avertissant qu'il doit entrer cette nuit dans votre chambre; vos maniéres l'ont flatée : mais puisque je vous ai trouvée digne de mon amour, je ne puis croire que vous approuviez le sien.

Le Marquis DE FLEURY.

Le mérite du Marquis de Fleury étoit

Digitized by Google

trop connu, & j'en avois ouï parler ſi avantageuſement, que je fus ravie d'apprendre que c'étoit lui qui m'aimoit, & que j'aimois déja paſſionnément. Son Billet pourtant me mit dans un grand embarras; je crus d'abord le devoir montrer à mon amie, mais comme je voulois qu'elle ignorât les ſentimens que le Marquis de Fleury avoit pour moi, je me contentai de lui dire que j'avois appris la réſolution du Duc de Savoye. Elle me repréſenta que j'avois eu tort de flater la paſſion de ce Prince, & elle me demanda enſuite quel étoit mon deſſein; je lui répondis que je ne voyois guéres d'apparence qu'il pût exécuter ſon deſſein: mais qu'en tout cas je romprois ſes meſures en la gardant toute la nuit avec moi, & donnant ordre qu'on ne laiſſât entrer perſonne dans le Château. Elle me conſeilla de prendre un autre parti, & d'aller paſſer la nuit chez des Dames du voiſinage, qui m'étoient venu voir peu de jours auparavant. Je ne pus goûter ce conſeil, & j'avoue que l'eſpérance de revoir le Marquis de Fleury me détermina à attendre chez moi l'iſſue de cet événement. Je m'imaginai que c'étoit aſſez de me tenir ſur mes gardes, pour ſauver ma réputation.

Après avoir donné tous les ordres que je crus néceſſaires pour rendre l'entrepriſe du Duc de Savoye inutile, je me retirai de

Digitized by Google

bonne heure avec mon amie. Je pensois qu'après les précautions que j'avois prises, je ne devois pas craindre le Duc de Savoye; mais j'avois affaire à un Prince ingénieux à trouver des moyens de faire réussir ces sortes de desseins. Une de mes femmes qu'il avoit gagnée, l'avoit fait entrer dans le Château de fort bonne heure, & l'avoit enfermé dans ma Garderobe. Le Marquis de Fleury de son côté s'étoit caché dans une des cours, où ayant été découvert par un de mes gens, on cria sur lui au voleur. Tous mes Domestiques prirent des armes, & ils l'auroient tué indubitablement, si dès que nous entendîmes du bruit, nous ne fussions descendues mon amie & moi pour le faire cesser. Nous sauvâmes la vie au Marquis de Fleury. Le Duc de Savoye pendant ce temps-là entra dans ma chambre: mais comme je ne doutois plus qu'il ne fût dans le Château, je ne rentrai dans ma chambre qu'avec mon amie, le Marquis de Fleury & le vieux Gentilhomme.

Le Duc de Savoye voyant son dessein découvert, se montra. Je m'emportai contre lui, mais il ne fit que rire de tout ce que je lui dis; & ordonnant au Marquis de Fleury de le suivre, il sortit du Château avant le jour. J'étois au désespoir de voir partir le Marquis de Fleury; de son côté, il me parut si affligé, que je pensai m'opposer à son départ.

Digitized by Google

Quelques jours après je reçus une Lettre, par laquelle il me mandoit qu'il m'aimoit toujours éperdûment, quoiqu'il ne pût pas douter que je n'aimaſſe le Duc de Savoye. Je ſentis que j'aimois beaucoup le Marquis de Fleury, par le chagrin que me cauſa ſa Lettre. Je ne pouvois comprendre pourquoi il étoit perſuadé que j'aimois le Duc de Savoye. Je me repréſentai là-deſſus tout ce que j'avois dit, & tout ce que j'avois fait qui pût marquer de l'inclination pour ce Prince; & ne pouvant vivre dans l'incertitude où j'étois, je pris la réſolution d'aller à la Cour de Savoye.

Je n'examinai point ſi mon deſſein étoit contraire à ma gloire, je fermai les yeux ſur tout ce qui m'en devoit détourner; & n'écoutant que mon amour, je me préparai à partir.

Le Duc de Savoye fut ſurpris de mon arrivée; il n'eſpéroit plus de me revoir à Turin après ce qui s'étoit paſſé: mais comme il aimoit à ſe flatter, il crut que je me repentois de ne l'avoir pas mieux traité, & il s'imagina que le motif de mon voyage étoit le deſſein de lui plaire.

Le Marquis de Fleury eut le même ſoupçon, & en conçut un chagrin mortel: mais ſoit qu'il voulût ſe conſoler de ma perte, ou ſe venger de ſon rival, il s'attacha à une perſonne que le Duc de Savoye paroiſſoit

Digitized by Google

paroiſſoit aimer beaucoup. C'étoit une Demoiſelle de Bretagne, dont le nom & les aventures ſont connues de tout le monde. Ainſi pendant que je n'allois en Savoye que pour voir le Marquis de Fleury, il cherchoit à m'oublier, & à en aimer une autre.

Je n'avois rien épargné pour paroître : je ſuivois en cela le penchant que j'ai toujours eu pour la dépenſe & pour l'éclat. On ne manqua pas de dire que c'étoit un préſent du Duc de Savoye ; le Marquis de Fleury le crut comme les autres. Cette opinion avança ſes affaires auprès de ſa Maîtreſſe. Elle ſe mit en tête que le Duc de Savoye m'aimoit ; & jugeant par ce préſent, de ceux qu'il me pourroit faire dans la ſuite, elle écouta le Marquis de Fleury.

Je déſabuſai Madame Royale d'une opinion dont elle s'étoit auſſi laiſſé prévenir comme les autres ; & lui rendant un compte fidéle de ce qui s'étoit paſſé entre le Duc de Savoye & moi, ma ſincérité lui plut, & même cette Princeſſe m'honora de ſon amitié.

Cependant mon cœur n'étoit pas tranquille ; le Marquis de Fleury ſembloit m'éviter par tout : Je ſavois ſon intrigue avec la Demoiſelle de Bretagne, & le Duc de Savoye ne l'ignoroit pas. Il m'en parla même un jour ; il me dit que j'étois cauſe qu'il

Digitized by Google

ſouffroit ſans ſe venger, l'affront que lui faiſoit le Marquis de Fleury; & que je devois juger par-là qu'il ne vouloit plus avoir d'autre Maîtreſſe que moi. Je lui découvris une partie de mes ſentimens, qui ne le ſatisfirent guéres, & je lui repréſentai l'injure que lui faiſoit le Marquis de Fleury, & qu'il alloit de ſa gloire de ne pas abandonner à une autre, une perſonne qu'il avoit aimée. La jalouſie m'inſpira une éloquence admirable. Le Duc de Savoye devoit bien s'appercevoir de l'intérêt que je prenois à l'injure que lui faiſoit le Marquis de Fleury; car de la maniére dont je lui en parlai, il ſembloit que j'en fuſſe plus offenſée que lui.

Quelque prévention qu'eut le Marquis pour celle qu'il aimoit, il ne laiſſa pas de remarquer que j'avois peu de complaiſance pour le Duc de Savoye : & l'amour qu'il avoit eu pour moi, & qui n'étoit pas encore bien éteint, le rendoit attentif à toutes les démarches de ce Prince, & il s'apperçut qu'il n'étoit pas content, & que je l'évitois même avec ſoin. Cela fut cauſe qu'il ceſſa de me fuïr, & j'eus bientôt occaſion de l'entretenir. Il me parla de ſes ſoupçons, je le déſabuſai; & la joye que j'eus de voir qu'il m'aimoit toujours, m'empêcha de lui cacher que je l'aimois.

Il n'abuſa point de cette connoiſſance; jamais on n'a joint plus de reſpect à plus de

Digitized by Google

paſſion. Je lui dis que je le priois de ſe contenter de l'aſſurance que je lui donnois qu'il étoit aimé, & je le conjurai de ménager ma réputation. Je trouvai un caractére en lui bien différent de la plupart des autres hommes, qui ſe croyent en droit de ne garder point de meſures avec une femme que la médiſance n'a point épargnée : le Marquis de Fleury me dit au contraire, qu'il ſe feroit un plaiſir de me convaincre par un attachement reſpectueux, qu'il étoit perſuadé que je méritois une autre réputation, & il me demanda permiſſion de me rendre publiquement ſes ſoins, pour donner de moi à tout le monde, l'opinion qu'il en avoit lui-même. Ses maniéres me parurent ſi nobles & ſi généreuſes, que je ne pus lui refuſer ce qu'il me demandoit; & dès ce jour, il commença à s'attacher à moi comme à une femme qu'il vouloit épouſer. Je le flattai de l'eſpérance de mon mariage; ce n'étoit pourtant pas mon deſſein, & je ne ſai ſi l'on approuvera les motifs que j'eus de lui faire eſpérer une choſe que je n'avois nullement envie d'exécuter. On trouvera ſans doute qu'il y avoit en cela un peu de perfidie de ma part; mais une conſidération, qui paroîtra peut-être chimérique à quelques-uns, m'empêcha de me réſoudre à ce mariage. Je prévoyois que dès que le Marquis de Fleury m'auroit épouſée, on

Digitized by Google

ne manqueroit pas de lui exagérer les hiſtoires qui avoient donné ſujet de ſoupçonner ma conduite en France ; & je craignois que ſa paſſion étant ſatisfaite, il ne fût ſuſceptible de ces impreſſions, & ne ceſſât de m'aimer. Je regardois la fin de ſon amour comme le plus grand malheur qui me pouvoit arriver. Voilà donc la raiſon qui me détournoit de ce mariage ; voici celle qui m'obligea de lui en donner l'eſpérance. Je m'imaginois que rien ne me feroit plus d'honneur, & ne ſeroit plus capable de rétablir ma réputation, que de voir un homme de ſon mérite & même de ſa délicateſſe, s'attacher uniquement à moi, & me juger digne d'être ſa femme, dans un temps où tant de gens ſembloient prendre plaiſir à me faire paſſer pour une femme ſans délicateſſe & ſans conduite : Je crus qu'il m'étoit permis de profiter de cette occaſion de rétablir ma gloire.

L'attachement du Marquis de Fleury irrita le Duc de Savoye, & m'attira la haine de la Demoiſelle de Bretagne. Elle avoit eu déja de la jalouſie des ſoins que le Duc de Savoye m'avoit rendus ; mais l'inconſtance du Marquis de Fleury offenſa tellement ſa vanité, qu'elle réſolut de ſe venger de lui & de moi. Elle ſe réconcilia avec le Duc de Savoye, dont elle ménagea ſi bien l'eſprit, qu'elle vint aiſément à bout de ce qu'elle avoit entrepris.

Digitized by Google

Le Duc de Savoye chargea bientôt le Marquis de Fleury d'une Commiſſion pour la Cour de France. Quoique nous viſſions bien que cette Commiſſion n'étoit qu'un prétexte pour nous ſéparer, il fallut nous y réſoudre.

Cette ſéparation ne me fut pas auſſi ſenſible qu'elle m'auroit été ſi nous n'avions eu l'eſpérance de nous revoir à Lyon, où les deux Cours devoient ſe rendre ſur la fin de l'année.

Fin du Livre cinquiéme.

Digitized by Google

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SIXIÉME.

LE Duc de Savoye après avoir éloigné le Marquis de Fleury, ne s'appliqua plus qu'à me dreſſer un piége qui le fit triompher de ma réſiſtance, ou qui lui donnât lieu de ſe venger du Marquis de Fleury en décriant ma conduite.

La Demoiſelle de Bretagne & moi, nous nous réconciliâmes ſur les aſſurances que je lui donnai que je n'avois jamais eu d'intrigue avec le Duc de Savoye. Elle me demanda pardon de ſes ſoupçons; & comme j'avois intérêt que ce Prince s'attachât plus que jamais à elle, je fis ce que je pus pour les mettre bien enſemble; & par une mauvaiſe politique, je ſouffris qu'il la vît chez

Digitized by Google

moi. Elle y venoit donc ſouvent, & le Duc de Savoye s'y trouvoit preſque toutes les fois qu'elle y étoit. Je me mettois peu en peine qu'on dît que ce Prince y venoit pour moi, parce qu'on ſavoit bien que je ne le voyois jamais ſans cette Demoiſelle; d'ailleurs je croyois qu'il ne penſoit plus à moi, parce qu'il paroiſſoit aimer ardemment ſa Maîtreſſe. On ne laiſſa pas pourtant de dire qu'il m'aimoit toujours, & il y eut des gens qui mandérent au Marquis de Fleury, que ce Prince ne bougeoit de chez moi, & que nous étions tous deux dans un commerce qui commençoit à faire du bruit. Cette nouvelle lui redonna ſes premiers ſoupçons; il m'écrivit dans des termes qui me marquérent qu'il étoit perſuadé que je ne ménageois pas aſſez ma réputation & ſa délicateſſe, & il me pria inſtamment de trouver moyen de ne recevoir plus le Duc de Savoye chez moi. J'eus beau lui repréſenter les raiſons que j'avois eues de le ſouffrir, il fallut pour le contenter faire ceſſer les viſites du Duc de Savoye.

Je feignis pour cela d'être malade, & j'affectai de ne plus paroître; mais il étoit dit que tout ce que je ferois tourneroit contre ma réputation. Les médiſans gloſérent ſur ma maladie, & publiérent que j'étois groſſe. On diſoit en Savoye que c'étoit du Marquis de Fleury, & on lui mandoit en

Digitized by Google

France que c'étoit du Duc de Savoye. Il ſe trouva même des gens qui prétendoient ſavoir la choſe de mes propres Domeſtiques. Peut-être y en eut-il en effet quelqu'un qui appuya ce faux bruit; car fort ſouvent nos Domeſtiques ſont les plus dangereux de nos ennemis.

Dès que j'appris ce qu'on diſoit de moi dans le monde, je me montrai pour détromper ceux à qui on avoit perſuadé cette calomnie. Les gens raiſonnables en furent déſabuſés : mais comme il y a plus de gens qui croyent le mal que le bien, les uns diſoient que j'avois fait une fauſſe couche, & les autres voyant les choſes ſelon leur prévention, prétendoient trouver dans mon viſage & dans ma taille, des indices de cette impoſture. Cependant je ne m'étois jamais mieux portée que je me portois alors.

L'effet le plus fâcheux de cette calomnie ne fut pas ce qu'on en dit en Savoye, ce fut ce qu'on en crut à Paris. Le Marquis de Fleury en demeura perſuadé, & m'écrivit là-deſſus. Je ne pus m'empêcher d'avoir un peu d'aigreur contre lui, en recevant ſa Lettre; la facilité avec laquelle il ajouta foi à ces bruits, me le faiſoit paroître ſi différent de ce qu'il avoit toujours été, que je me repentis de l'aimer. J'éprouvai du moins alors que l'abſence nuit à l'amour en plus d'une maniére. Cela mit un peu de froideur

Digitized by Google

entre nous; nous ceſsâmes de nous écrire. Tout homme qui entreprend d'eſtimer une femme, doit avoir la tête forte, ſur tout quand la perſonne qu'on veut eſtimer, a le malheur d'avoir des ennemis. Pour moi, je penſe qu'il n'y a point d'homme aſſez fort pour cela, puiſque le Marquis de Fleury, qui étoit l'homme du meilleur caractére que j'aye connu, eut la foibleſſe de croire tout ce qu'il entendit dire.

Le Duc de Savoye avoit autant de joye de ces médiſances, que le Marquis de Fleury en avoit de chagrin; & par-là on peut connoître la différence de leur amour.

Le Duc de Savoye qui n'avoit pour moi qu'une paſſion groſſiére, ne ſe ſoucia guéres de me voir décriée; il crut même qu'il ne lui ſeroit pas difficile de gagner une femme qui n'avoit preſque plus de réputation à ménager. Car c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent; il y a peu de femmes, qui quand leur gloire eſt ſacrifiée, faſſent ſcrupule d'immoler le reſte. Mais le Marquis de Fleury au contraire, qui ne m'avoit aimée, que parce qu'il s'étoit imaginé que je ne méritois pas mes malheurs, fut au déſeſpoir d'avoir lieu de douter de mon innocence; ſon amour ne pouvant ſe ſoutenir ſans l'eſtime qui en étoit le fondement, il comptoit pour rien un cœur accoutumé à ſe rendre. J'avois auſſi des ſentimens bien

Digitized by Google

différens pour deux Amans d'un ſi différe caractére.

Le Marquis de Cah..... devint dans ce temps-là amoureux de la Demoiſelle de Bretagne. C'étoit un parti avantageux pour elle; & comme le Duc de Savoye la vouloit marier, il me pria de ne pas refuſer de me trouver quelquefois avec elle, d'être des parties que ce nouvel Amant propoſoit; il me chargea même de parler au Marquis de Cah..... en faveur de ſa Maîtreſſe; ce que je fis avec aſſez de ſuccès, puiſqu'il l'épouſa un an ou deux après.

Un jour le Duc de Savoye propoſa une promenade ſur le Pô; j'y étois avec toute la Cour. En revenant de cette promenade, on s'apperçut que la chaloupe qui nous portoit faiſoit eau. Le Duc de Savoye auſſitôt ordonna qu'on nous mît à terre. Comme tout cela ſe faiſoit par ſon ordre, il n'étoit pas ſurprenant que nous trouvaſſions ſur le bord des caroſſes tous prêts à nous recevoir au ſortir de la chaloupe. On ſe partagea pour revenir, car nous étions à une lieue de Turin, & la nuit s'approchoit. Je ne ſai par quel enchantement, croyant monter dans le caroſſe du Marquis de Cah....., avec ſa Maîtreſſe, je montai dans un autre qui partit comme un éclair, & dans lequel je me trouvai ſeule avec un homme que je reconnus bientôt pour le

Digitized by Google

Duc de Savoye. Je crois l'avoir déja dit ; c'étoit le Prince du monde le plus habile à réuſſir dans ces ſortes d'entrepriſes : mais celle-là me parut ſi inconcevable, que j'avois de la peine à croire ce que je voyois. J'aurois juré en montant en caroſſe, que le Duc de Savoye étoit dans un autre. Je penſois avec chagrin qu'on diroit que j'étois revenue ſeule avec ce Prince : mais j'eus bientôt un plus juſte ſujet de m'affliger. La fléche de notre caroſſe ſe rompit, ſelon l'ordre que le Duc en avoit donné, & nous fûmes obligés de deſcendre. Nous nous trouvâmes auprès d'une maiſon qui appartenoit au Marquis de Fleury, & qui nous fut ouverte dès qu'on eut nommé le Duc de Savoye. On étoit accoutumé dans ſes Etats à le voir courir ces ſortes d'aventures ; & jamais Prince ne s'eſt moins ménagé là-deſſus. Je ne fis pas difficulté d'entrer dans cette maiſon, croyant que les autres caroſſes nous ſuivoient ; mais ils avoient pris une autre route, & je demerai ſeule avec le Duc de Savoye. J'eſpérois du moins trouver compagnie dans cette maiſon ; & quand j'appris qu'elle appartenoit au Marquis de Fleury, je me flattai qu'il ne m'arriveroit aucun malheur, & que dans le logis d'un Amant ſi cher, j'aurois plus d'adreſſe à me défendre de l'inſulte que j'avois à craindre de ſon Rival. A peine y fûmes-nous entrés,

Digitized by Google

qu'un homme y arriva. On ſera ſurpris quand je dirai que c'étoit le Marquis de Fleury..... puiſque j'ai dit qu'il étoit en France. Cependant c'étoit lui-même, & voici pourquoi il étoit revenu.

Ne recevant plus de mes Lettres, & ne pouvant ſe réſoudre à m'écrire, il prit la réſolution de venir s'éclaircir ſur les lieux, des ſoupçons qu'il avoit conçus ſur tant de Lettres qui lui avoient été écrites contre ma conduite; car il m'aimoit véritablement, & il étoit au déſeſpoir de n'être pas content de moi. Il lui fut aiſé de faire ce voyage, parce que la Cour de France ſe diſpoſoit en ce temps-là à ſe rendre à Lyon; ainſi, profitant de ces circonſtances, il partit de Paris en poſte, & vint à ſa maiſon dans le deſſein d'y demeurer *incognito*, & de n'apprendre ſon retour qu'à ceux par qui il vouloit s'informer de la vérité des bruits qu'on avoit répandus.

Il arriva preſque auſſi-tôt que nous; & le Concierge lui ayant dit que le Duc de Savoye venoit d'arriver avec une Dame, il eut un triſte preſſentiment que c'étoit moi. Il ne ſavoit s'il devoit ſe cacher, quand le Duc de Savoye, qui voulut ſavoir qui étoit celui qui venoit d'entrer, l'apperçut. Ce Prince lui demanda pourquoi il n'étoit pas en France, & pourquoi il étoit revenu ſans ordre. Le Marquis pour s'ex-

Digitized by Google

cuſer, lui répondit que ſes Négociations étant finies, il avoit cru qu'il lui étoit permis de quitter un lieu où rien ne le retenoit plus.

Le Duc de Savoye, qui ne déſeſpéroit point encore de vaincre ma réſiſtance, lui commanda de l'aller attendre à Turin, ne voulant pas apparemment qu'il me vît avec lui. Le Marquis de Fleury fit ſemblant d'obéïr; mais s'étant informé plus exactement qui étoit la Dame que le Duc de Savoye avoit amenée, il apprit que c'étoit moi. Ce fut alors qu'il ſe mit peu en peine de déſobéïr au Prince, pourvû qu'il pût ſe convaincre par ſes propres yeux de ce qu'on avoit voulu lui perſuader. Comme il connoiſſoit mieux que perſonne, tous les appartemens de ſa maiſon, il ſe cacha dans un cabinet où il entendoit & voyoit ce qui ſe paſſoit dans la chambre où nous étions.

Il ne pouvoit rien m'arriver de plus avantageux, car le Marquis de Fleury fut témoin de la maniére dont je traitai le Duc de Savoye; & l'eſtime qu'il avoit pour moi ſe rétablit dans ſon cœur, & lui fit perdre ſes ſoupçons. Cependant le Duc de Savoye me preſſoit de répondre à ſa paſſion, & les choſes vinrent à un point que le Marquis de Fleury crut ne devoir pas ſe tenir caché, & qu'il étoit temps de me ſecourir. Il parut donc, & ſans conſidérer qu'il

Digitized by Google

s'expoſoit à ſe perdre par cette démarche, il entra dans la chambre où nous étions, & s'approchant du Duc de Savoye avec beaucoup de reſpect, il le pria de trouver bon qu'il me donnât le ſecours que j'implorois. Le Duc mit l'épée à la main, & ſi je ne me fuſſe miſe au-devant de ce Prince, il auroit tué avec d'autant plus de facilité le Marquis de Fleury, qu'il ne ſongeoit ni à ſe défendre, ni à prendre la fuite. La colére du Duc de Savoye ne fut point appaiſée par le reſpect du Marquis de Fleury, il lui donna ſa maiſon pour priſon, & lui défendit d'en ſortir juſqu'à nouvel ordre. J'éprouvai auſſi le reſſentiment du Prince; il me renvoya à Turin, & me dit qu'il ne vouloit plus que je paruſſe à la Cour. Il monta auſſi-tôt à cheval, & ſe rendit à Turin par une autre voye que celle qu'il m'avoit fait prendre.

On ne m'avoit guéres épargnée quand on avoit ſu que j'étois ſeule avec le Duc de Savoye; mais ce fut bien un autre déchaînement le lendemain, car tout le monde apprit que le Prince & le Marquis de Fleury s'étoient rencontrés. On diſoit que j'avois donné un rendez-vous au Marquis de Fleury, & que le Duc de Savoye n'avoit affecté de revenir ſeul avec moi, que pour rompre les meſures que le Marquis de Fleury & moi nous avions priſes pour nous voir.

Digitized by Google

Il faut rendre cette juſtice au Prince dont je parle, qu'il étoit naturellement ennemi de la violence. Il n'eut un procédé ſi étrange avec moi, que parce qu'il s'imaginoit que j'étois de l'humeur de ces femmes qui veulent qu'on leur arrache ce qu'elles meurent d'envie de donner. Ce n'eſt donc qu'au malheur de ma réputation qu'on doit imputer ce qu'on trouvera de violent dans la conduite du Duc de Savoye. Il m'auroit plus ménagée s'il m'avoit mieux connue, & s'il n'eût point trop compté ſur l'opinion qu'il avoit de mes premiéres intrigues.

Il me vint voir le lendemain, & m'ayant fait des excuſes, il me pria de revenir à la Cour. Il me pria, à l'égard du Marquis de Fleury, de trouver bon qu'il l'obligeât à quelques jours de priſon, puiſqu'il étoit revenu ſans ordre. Mais le Marquis de Fleury, qui ne croyoit pas en être quitte à ſi bon marché, ne ſe trouva point quand on fut le chercher, & perſonne ne put dire ce qu'il étoit devenu.

Quoique je fuſſe ſurpriſe qu'il n'eût pas trouvé le moyen de me mander où il étoit, j'en eus peu d'inquiétude; & je fus même bien aiſe qu'il eût pris la fuite, parce que je m'imaginois qu'il s'en étoit retourné en France, où je devois bientôt aller. En effet, je partis avec la Cour de Savoye peu de temps après, & nous nous rendîmes à

Digitized by Google

Lyon, où la Cour de France étoit ſur le point d'arriver.

Le Marquis de Fleury étoit dans cette Ville *incognito*. Depuis ce qui s'étoit paſſé dans ſa maiſon de campagne, il n'avoit plus de ſoupçons; il ſembloit même que cette aventure eût donné une nouvelle vivacité à ſa paſſion. Il me venoit voir très-ſouvent; mais comme je craignois qu'on ne le découvrît, je lui perſuadai qu'il devoit ſonger à ſe réconcilier avec le Duc de Savoye : Je ne croyois pas que cela fût difficile dans un temps où ce Prince ne penſoit qu'à ſe divertir. Il eſt vrai qu'on n'a jamais tant vu de plaiſirs & de divertiſſemens qu'il y en eut pendant que les deux Cours furent à Lyon.

Le Marquis de Fleury me dit qu'il ſavoit un moyen aſſuré d'appaiſer le Duc de Savoye; qu'il ne falloit pour cela que nous marier. Là-deſſus il me fit ſouvenir des eſpérances que je lui avois données de l'épouſer, & il me preſſa fortement de ne pas différer davantage une choſe qui lui redonneroit les bonnes graces de ſon Maître, & qui le rendroit parfaitement heureux. Je n'eus pas la force de lui avouer que je ne pouvois m'y réſoudre, je lui dis ſeulement que je ne croyois pas qu'il pût regagner la confiance du Duc de Savoye par ce mariage, parce que ce Prince m'aimoit encore aſſez

Digitized by Google

assez pour ne pas trouver bon que je choisisse pour mari un homme dont il se croyoit offensé.

Le Marquis de Fleury étoit trop amoureux, pour se contenter de cette excuse. Il me reprocha que je ne l'aimois point. Je lui dis alors franchement que je ne l'épouserois jamais, parce que je craignois que le mariage ne diminuât son amour. Il ne put goûter une délicatesse si exquise; il me crut changée, & me fit des reproches mêlés d'aigreur. Ils me déplurent: je trouvai qu'il y avoit trop de grossiéreté & d'intérêt dans son amour. J'étois au désespoir qu'il eût moins de délicatesse que moi; & par une bisarrerie qu'on aura peut-être bien de la peine à comprendre, plus je l'aimois, plus je croyois avoir lieu de n'être pas contente de lui. J'aurois voulu qu'il eût été satisfait de savoir que je lui donnois dans mon cœur la préférence sur tous les autres hommes, & qu'il eût autant appréhendé que moi, tout ce que je m'imaginois pouvoir un jour détruire un si belle union.

Cependant on sut que le Marquis de Fleury étoit à Lyon, & qu'il me voyoit tous les jours. Je ne sai s'il espéra de m'obliger à l'épouser, en disant que nous étions déja mariés; mais le bruit en courut, & j'appris que c'étoit lui qui en étoit l'auteur.

Digitized by Google

Le Duc de Savoye m'en parla, & me fit des reproches de ne l'avoir pas inſtruit de l'intérêt que je prenois à la fortune du Marquis de Fleury, & il me proteſta que puiſqu'il étoit mon mari, non-ſeulement il lui pardonnoit le paſſé ; mais qu'il vouloit tâcher par ſes bienfaits de me rendre le ſéjour du Piémont agréable. J'aſſurai le Duc de Savoye que ce mariage n'étoit point fait, mais je le priai de rendre ſa confiance au Marquis de Fleury. Cette priere fit croire au Prince que j'avois des raiſons pour cacher ce mariage, il en demeura perſuadé. Il fit chercher le Marquis de Fleury, & lui redonna ſa familiarité. Dès que je vis le Marquis de Fleury, je le blâmai de n'avoir pas déſabuſé le Duc de Savoye de l'opinion qu'il avoit de notre mariage, je lui dis que je trouvois fort mauvais qu'il eût lui-même fait courir ce bruit. Il ne s'en défendit point ; il me pria même de lui pardonner une choſe qu'il avoit cru néceſſaire pour ſe réconcilier avec le Duc de Savoye. Enſuite il me rendit compte de la maniére dont ce Prince lui avoit rendu ſon amitié, & il me repréſenta que je n'avois plus de raiſon qui dût m'empêcher de l'épouſer. Je lui repréſentai les mêmes choſes que je lui avois dites lorſqu'il m'avoit preſſé de lui donner ma main ; mais voyant que j'étois déterminée à ne le vouloir pas épouſer, il

Digitized by Google

me laiſſa aller à un emportement dont je ne l'aurois jamais cru capable, & il me dit qu'il commençoit à croire que tout ce qu'on avoit dit de moi étoit véritable. Cette injure me fut ſi ſenſible, que dans la colére qu'elle m'inſpira, je lui défendis de me voir davantage. Il ſortit; &, il faut que je l'avoue, je fus plus irritée de ſon obéiſſance, que je ne l'avois été de ſes injures; & la maniére dont il ſortit, me fit juger qu'il ne lui ſeroit pas difficile de s'accoûtumer à ne me voir plus.

Je n'ai jamais eu de ſi violens chagrins que j'en eus alors : mais enfin j'eus du courage & de la fermeté; & quelque paſſion que je me ſentiſſe pour le Marquis de Fleury, je ne voulus point le rappeller. Nous ſerions toujours maîtres de nos paſſions, ſi nous n'avions pas de complaiſance pour elles.

Cependant le Marquis de Fleury, après m'avoir quittée, prit la poſte, & s'en alla je ne ſai où. Les médiſans ne m'épargnérent point en cette occaſion; pour moi, je pris patience. Je laiſſai les deux Cours à Lyon, & je pris le chemin de ma Terre, réſolue de me conſoler de la perte d'un homme qui n'avoit pas eu aſſez de délicateſſe pour ſe contenter de mon cœur. Si je n'eus pas l'avantage de conformer le Marquis de Fleury à mes ſentimens, au

Digitized by Google

moins j'eus la consolation de n'avoir pas eu la foiblesse de me conformer aux siens.

La Dame qui m'a conté cette histoire, me parla encore d'une infinité d'autres aventures qui lui étoient arrivées; & pendant que je demeurai en Province, nous fîmes souvent ensemble les réflexions que sa destinée & la mienne nous donnoient lieu de faire sur le malheur des femmes.

Après avoir terminé les affaires qui me retenoient en Province, je revins à Paris. Le Baron de Sarcelles qui étoit mon parent, me vint voir dès que je fus arrivée. Il m'apprit que pendant mon absence, il avoit fait une connoissance particuliére avec Saint-Albe & sa femme; qu'il les voyoit souvent tous deux; enfin qu'il étoit de leurs amis. Il me dit même que Madame de Saint-Albe l'avoit chargé du soin de la réconcilier avec moi; qu'elle étoit entiérement détrompée de tout ce qu'on avoit voulu lui persuader de mon attachement pour son mari; qu'elle souhaitoit ardemment de me donner lieu d'oublier le passé, & de devenir de mes amies. Je n'avois point eu de nouvelles de Saint-Albe pendant que j'avois demeuré en Province; & quoique j'eusse été bien persuadée qu'il n'avoit osé m'écrire de peur de me déplaire,

Digitized by Google

n'avois pas laiſſé de m'ennuyer de n'en bien apprendre.

Je me perſuadai que Sarcelles me parloit de la ſorte par ordre de Saint-Albe, qui avoit enfin fait entendre raiſon à ſa femme, qui lui avoit conſeillé d'être de mes amies, pour ſe remettre en poſſeſſion de me voir. J'aimois trop Saint-Albe pour refuſer de conſentir à une réconciliation qui le flatoit ſi agréablement; & d'ailleurs j'étois bien-aiſe que ſa femme fût devenue raiſonnable, & qu'elle recherchât mon amitié : Ainſi je dis à Sarcelles que je la verrois avec plaiſir, & qu'il pouvoit me l'amener quand elle voudroit. Il ne tarda guéres à me l'amener : nous ne parlâmes point du paſſé ; & durant notre converſation, il ne m'échappa rien qui lui donnât lieu de s'en ſouvenir. Je l'interrompis même dès qu'elle en voulut parler; & comme elle m'accabla de careſſes, je m'imaginai qu'elle m'aimoit de bonne foi. Je lui demandai des nouvelles de ſon mari, elle me dit qu'il étoit à la campagne, & qu'il n'en pourroit revenir que dans trois ſemaines. Je n'oſai m'en informer plus particuliérement; mais je ne doutois pas que dès qu'il ſauroit que j'avois revu ſa femme, il ne m'écrivît, & que même il ne hâtât ſon retour; néanmoins je n'en entendis point parler. Je rendis viſite à

Digitized by Google

Madame de Saint-Albe, qui me venoit voir après cela très-ſouvent. Sarcelles s'y trouvoit toujours, ce qui me fit croire qu'ils étoient amis : mais je ne les ſoupçonnai point d'être en commerce enſemble comme ils l'étoient.

Saint-Albe revint de la campagne, & ne s'empreſſoit point de me venir voir : cela me donna de l'inquiétude. Mais comme je croyois toujours qu'il ne me vouloit pas voir ſans en avoir la permiſſion, j'allai chez lui deux jours après que j'eus appris ſon retour. Il étoit avec ſa femme ; il me reçut froidement, & ne me dit pas un mot ſur la joye que je croyois qu'il devoit avoir de ce que je revoyois ſa femme. Je remarquai pourtant dans ſes yeux qu'il m'aimoit toujours, & qu'il ſe faiſoit violence pour ne me point témoigner le plaiſir qu'il avoit de me voir. Il me parut triſte, & je vis qu'il n'étoit pas content. Je ne lui parlai pas en préſence de ſa femme ; mais m'ayant donné la main juſqu'à mon caroſſe, je lui dis : Hé bien, Monſieur, que dites-vous de la converſation de Madame de Saint-Albe ſur mon chapitre ? Ce changement ne vous paroît-il pas merveilleux ? Si j'en crois les apparences, elle m'aime de tout ſon cœur. Saint-Albe ne me répondit rien. Pourquoi ce ſilence, lui dis-je ? Vous en devez ſavoir la cauſe, me

Digitized by Google

répartit-il. Je ſuis fâché, Madame, que vous ayez fait ſi facilement pour Sarcelles, ce que vous m'avez ſi ſouvent refuſé. Hé quoi, repris-je, n'eſt-ce pas vous qui avez perſuadé à Madame de Saint-Albe de ſe réconcilier avec moi ? Il ſourit en m'entendant parler ainſi, & me dit que je ne pouvois pas ignorer le motif de cette réconciliation. Le lieu ne permettoit pas d'avoir un plus long éclairciſſement ; j'étois déja en caroſſe, & je ne pouvois avec bienſéance arrêter plus long-temps Saint-Albe, cela auroit été remarqué : je me contentai de lui dire que je le priois de venir m'expliquer cet énigme chez moi, & que je croirois qu'il n'étoit plus de mes amis, s'il ne me tiroit de cette inquiétude. Il me le promit, & je le quittai ſans ſavoir ce que je devois penſer là-deſſus.

Dès que je fus au logis, j'en parlai à Mademoiſelle Laval : nous crûmes avoir deviné le ſujet du chagrin de Saint-Albe. Il vint lui-même me l'expliquer le lendemain. Je ne ſuis point, dit-il, plus viſionnaire ni plus foible qu'un autre, & d'ailleurs je n'aime pas aſſez Madame de Saint-Albe, pour m'allarmer des attachemens qu'elle peut avoir : mais je vous aime, Madame, avec une délicateſſe qui me rend ſenſible à votre gloire. Tout le monde croit que Sarcelles aime ma femme, &

Digitized by Google

que c'eſt vous qui leur ménagez des tête-à-tête.

Le diſcours de Saint-Albe me toucha vivement : je lui demandai s'il avoit pu m'accuſer d'une pareille lâcheté. Non, Madame, répondit Saint-Albe, quoique j'aye eu lieu d'abord d'être ſurpris que vous euſſiez revû ma femme à la priére de Sarcelles, que je hais, & que j'aurois déja fait repentir de ſon inſolence, ſans l'honneur qu'il a d'être votre parent. Je n'ai pas balancé un moment à vous rendre juſtice. J'ai cru que vous aviez été la dupe des démarches qu'ils ont faites pour vous attirer chez ma femme, & je n'ai attribué votre complaiſance qu'à votre honnêteté & à votre bonté naturelle. Croyez-vous, lui dis-je, en l'interrompant avec précipitation, que je n'ai point eu d'autre motif? En prononçant ces paroles, je rougis, & je le regardai plus tendrement que je n'avois jamais fait; il me regarda de ſon côté de la même maniére, & nous demeurâmes un moment ſans rien dire. Oui, Madame, reprit enſuite Saint-Albe, quoique vous ayez toujours eu la cruauté de me faire entendre que je vous étois indifférent, j'ai eu moins de peine à m'imaginer que vous cherchiez à me voir, qu'à vous croire capable de malignité ou d'aveuglement. Pour de la malignité, lui dis-je, je n'en ai point eu: mais

Digitized by Google

mais je penſe que j'ai été un peu aveugle, & je veux bien que vous ſoyez perſuadé que c'eſt l'envie de vous revoir qui a cauſé mon aveuglement. Car enfin, Saint-Albe, il ne faut plus vous cacher mes ſentimens; je connois tout votre mérite, & je n'ai pu être inſenſible à tant de marques d'amitié que vous m'avez données. J'ai cru, ajoutai-je, que c'étoit vous qui aviez perſuadé à Madame de Saint-Albe de me revoir. Je n'ai rien vu dans ſa conduite avec Sarcelles qui m'ait été ſuſpect; & je crois après tout qu'il ne ſe paſſe rien de criminel entr'eux. Saint-Albe ne fit point attention à ces derniéres paroles, il ne penſa qu'à s'aſſurer de la ſincérité de mes ſentimens pour lui; & quoiqu'il ne pût douter que je ne l'aimaſſe, c'étoit néanmoins la premiére fois que je les lui découvrois. Je ne me repentis pas de les lui avoir fait connoître; il accompagna de tant de reſpect la joye & les tranſports que lui donnoit l'aſſurance de mon amour, qu'il me parut encore plus digne d'être aimé. Je crois qu'on n'auroit pas lieu de reprocher aux femmes la foibleſſe qu'elles ont de faire connoître qu'elles aiment, ſi tous les amans étoient auſſi reſpectueux & auſſi délicats que Saint-Albe.

Après qu'il m'eut cent fois renouvellé les ſermens de ne vivre que pour moi, &

Digitized by Google

de n'exiger jamais d'autre récompense de son amour, que le plaisir de m'aimer & d'être aimé, je le remis sur le chapitre de Sarcelles, & il me dit qu'il y avoit long-temps qu'il étoit attaché à sa femme, que le Public même en avoit parlé, & que Sarcelles & sa femme ayant prévu que la patience pourroit lui échapper, ils avoient cru qu'en m'attirant chez Madame de Saint-Albe, c'étoit le moyen de conserver leur union; parce que Saint-Albe étant toujours amoureux de moi, le plaisir qu'il auroit de me voir, le consoleroit du chagrin que lui donnoit Sarcelles.

Je trouvai beaucoup de vraisemblance dans ce que me dit Saint-Albe, & cela nous mit dans de nouveaux embarras. Je ne pouvois cesser de voir Madame de Saint-Albe, sans me priver de voir son mari, & aigrir encore une fois cette femme contre moi; mais aussi je ne pouvois continuer à la voir, sans me donner dans le monde une mauvaise réputation. J'appris même qu'on ne m'avoit guéres ménagée là-dessus; & que dès que j'avois revu Madame de Saint-Albe, on avoit dit hautement que nous agissions de concert tous quatre; & que Saint-Albe pour avoir le plaisir de me voir, avoit abandonné sa femme à Sarcelles.

Digitized by Google

Ce bruit me parut si injurieux pour ma réputation & pour celle de Saint-Albe, que je ne balançai point, pour le faire cesser, à prendre la résolution de ne plus voir Saint-Albe ni sa femme.

Saint-Albe aimoit trop ma gloire, & il n'étoit pas assez insensible à la sienne, pour ne pas approuver mon dessein : Mais comme nous ne pouvions cesser de nous voir l'un & l'autre sans beaucoup de peine, le tempérament que nous trouvâmes, fut que je serois quelque temps sans revoir sa femme, & que pendant ce temps-là j'obligerois Sarcelles de garder plus de mesures.

Cette affaire tourna encore contre moi. Comme on s'étoit apperçu que Saint-Albe m'avoit reçu froidement, & qu'on ignoroit la visite qu'il m'avoit rendue le lendemain, on dit dans le monde que j'avois cessé de voir sa femme, parce que le mari avoit reconnu que je favorisois les desseins de Sarcelles ; cela fit croire que j'aimois plus Saint-Albe qu'il ne m'aimoit ; & on me regarda comme une femme qui comptoit le reste pour rien, pourvu qu'elle contentât sa passion. Cependant je méritois une autre réputation, & je crois que peu de femmes auroient le courage que j'eus de me priver de la vue d'un homme

Digitized by Google

que j'aimois, quand j'avois une occaſion ſi favorable de le voir.

Madame de Saint-Albe tomba malade dans ce temps-là; & quelques remédes qu'on lui pût donner, elle mourut de la petite vérole. Sa mort ruina Saint-Albe, qui n'ayant point d'enfans, fut obligé de rendre tout le bien qu'elle lui avoit apporté; & comme il n'avoit pas ménagé le ſien, il fallut qu'il ſe dépouillât de tout ce qu'il avoit pour contenter les héritiers de ſa femme : de maniére que de riche qu'il étoit, il tomba dans une grande pauvreté.

Il y avoit déja quelque temps que Madame de Chatillon m'avoit propoſé de me marier au Duc de . . . qui étoit veuf, & qui avoit une fille à-peu-près de l'âge de mon fils. Le Duc de . . . conſentoit en m'épouſant, que mon fils épouſât ſa fille. C'étoit un parti très-avantageux pour mon fils; & quand ce n'auroit été que pour cette raiſon, je devois faire ce que Madame de Chatillon me propoſoit : mais je ne pouvois me réſoudre à me remarier. Ce n'étoit plus l'expérience de mon premier mariage qui me détournoit d'un ſecond; c'étoit, comme je crois l'avoir déja dit, l'eſtime & l'attachement que j'avois pour Saint-Albe. Néanmoins, n'ayant pas prévu la mort ſa femme, j'avois reçu les propoſitions

Digitized by Google

Madame de Chatillon avec honnêteté, & je n'avois point apporté d'autre raiſon pour différer ce mariage, que la trop grande jeuneſſe de mon fils.

Madame de Saint-Albe mourut, lorſque Madame de Chatillon me preſſoit de paſſer par-deſſus cette raiſon. Je crus que Saint-Albe étant veuf, je ne devois plus penſer à me marier à un autre; & ce qui n'étoit d'abord que l'effet de ma paſſion, devint une raiſon de généroſité. J'étois riche, & il ne l'étoit plus. Je m'imaginai qu'il ne m'étoit pas permis de refuſer de le ſecourir; & je ne voyois point de maniere de lui donner du ſecours plus noble, & en même-temps plus conforme à mon inclination, que de l'épouſer. Voilà le véritable motif qui m'engagea dans un deſſein qui a tant été blâmé de ceux qui m'ont accuſé de n'avoir conſulté qu'une paſſion aveugle: mais je n'ai pour me juſtifier de ce reproche, qu'à rendre compte de la maniére dont notre mariage ſe fit; on verra encore mieux par-là, combien Saint-Albe étoit digne de l'avantage qu'il trouvoit en m'épouſant. Toute autre femme à ma place auroit fait ce que je fis; car on a beau dire, il y a encore des femmes qui ont de nobles ſentimens: & ceux qui croyent qu'elles n'agiſſent que par caprice ou par

Digitized by Google

intérêt, ne les connoiſſent pas.

Quand Saint-Albe, après avoir perdu ſa femme, ſe vit réduit à perdre le meilleur bien dont il jouïſſoit, on parloit par tout de mon mariage avec le Duc de ... & ſoit que Saint-Albe comprît que la choſe fût trop avantageuſe pour moi, pour devoir tenter de m'en détourner, ou qu'effectivement il ne ſe flatât pas que je l'aimaſſe aſſez pour le préférer au Duc de ... ou bien enfin qu'il eût honte de ſe voir ſans bien, il ſortit de Paris, & ſe retira dans une Terre, d'où après l'avoir vendue, il avoit deſſein d'aller chercher en Hollande l'occaſion de ſervir. Je ne l'avois vu qu'une fois depuis la mort de ſa femme; & quoique j'euſſe pris la réſolution de l'épouſer, je ne lui en avois point parlé. Je m'étois contentée de lui offrir tout l'argent dont il pouvoit avoir beſoin pour rétablir ſes affaires. Il m'avoit remercié de mes offres, mais ſans les accepter. Il partit deux jours après pour aller à la Terre dont j'ai parlé; je ne ſavois ce qu'il étoit devenu, quand je reçus cette Lettre.

LETTRE.

Je crois, Madame, vous devoir informer que je ſuis reſté quitte avec les Héritiers d

Digitized by Google

Madame de Saint-Albe. Si je ne me ſuis pas ſervi, pour terminer cette affaire, du ſecours que vous avez eu la bonté de m'offrir, ſoyez s'il vous plait perſuadée que ce n'a point été par la crainte de vous être à charge, ni de vous avoir obligation. Je connois la généroſité de votre ame; mais je n'ai pas cru devoir accepter vos bienfaits dans un temps où vous ne devez ſonger qu'à l'établiſſement qui va vous mettre dans un rang digne de vous, ſi toutefois il peut y en avoir un qui ne ſoit pas au-deſſous de votre mérite. Je vous aimerai toujours; mais ſouffrez que je vous cache ma deſtinée, juſqu'à ce que votre mariage ſoit achevé. Ne vous informez point ſi je ſerai heureux ou malheureux; tel que ſoit mon ſort, je goûterai un véritable bonheur, quand je ſaurai que vous ſerez contente.

Je me ſentis agiter par des ſentimens bien différens à la lecture de cette Lettre. D'abord je fus charmée de la généroſité de Saint-Albe; enſuite je l'accuſai de m'aimer peu, puiſqu'il me cédoit ſi aiſément. Sa Lettre me parut indigne d'un amant tendre, & peu s'en fallut que je ne le cruſſe inconſtant : mais enfin, je le connoiſſois trop pour avoir long-temps cette penſée, je jugeai qu'il m'aimoit d'autant plus qu'il

Digitized by Google

paroiſſoit réſolu de ſe ſacrifier pour moi.

Je lui envoyai un homme en poſte avec un Billet, par lequel je le priois inſtamment de revenir à Paris, ayant à lui communiquer des choſes importantes. On le trouva ſur le point de partir pour la Hollande. Il ne put réſiſter à mes ordres; il revint ſur le champ à Paris.

Fin du Livre ſixiéme.

Digitized by Google

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SEPTIÉME.

CEPENDANT Madame de Chatillon me preſſoit de conclure mon mariage & celui de mon fils, & je ne crus pas devoir plus long-temps me déguiſer avec elle. Je lui dis que je ne voulois pas abſolument me marier, & que ſi elle pouvoit faire enſorte que mon fils épouſât la fille du Duc de ... c'étoit la ſeule obligation que je lui voulois avoir. Elle me dit que le Duc de ... ne conſentiroit au mariage de mon fils, qu'après m'avoir épouſée. Je lui répondis que ſi cela étoit ainſi, il ne falloit penſer, ni à l'un, ni à l'autre mariage. Là-deſſus Madame de Chatillon me reprocha que j'avois peu d'amitié pour mon fils, puiſqu'il ne

Digitized by Google

trouveroit jamais un parti auſſi avantageux que la fille du Duc de... Je lui repartis que mon fils étoit encore trop jeune pour ſonger à le marier, & qu'après tout je n'étois pas d'humeur à ſacrifier mon repos & ma liberté à ſes intérêts. Je vois bien, me dit Madame de Chatillon, que vous voulez épouſer Saint-Albe. Elle me dit ces paroles d'un ton qui m'empêcha d'abord de lui avouer que c'étoit en effet mon deſſein. Si vous l'épouſez, ajouta-t-elle, vous ferez une folie. Ce mariage ſera univerſellement blâmé; & d'ailleurs je crains pour vous un mariage d'inclination : elle me fit voir enſuite tous les inconvéniens qui en pouvoient arriver. Comme j'avois intérêt que Madame de Chatillon approuvât la réſolution que j'avois priſe d'épouſer Saint-Albe, je lui en fis là-deſſus un portrait qui lui plut; & lorſque je lui montrai la Lettre qu'il m'avoit écrite, elle changea de ſentiment. Elle me dit après l'avoir lue, qu'elle avoit pitié de Saint-Albe, & qu'elle ne me conſeilloit plus de l'abandonner à ſon déſeſpoir.

Je laiſſe à imaginer la joye que j'eus de voir que Madame de Chatillon commençoit à approuver mon deſſein. Quel plai de ſe voir applaudi dans ce que l'on ſ haite! Je ne balançai plus après cela à couvrir mon cœur à une amie qui entr

Digitized by Google

si bien dans mes sentimens. Je lui avouai que je ne refusois le Duc de... que parce que j'avois résolu d'épouser Saint-Albe, que j'étois touchée de sa fortune, & qu'après ce qu'il avoit fait pour moi, je croyois qu'il y auroit de la lâcheté & de l'ingratitude à l'abandonner. Madame de Chatillon loua ma générosité, me promit de me servir en tout ce qu'elle pourroit; mais elle me dit qu'il falloit que ce mariage fût secret. Je lui remis mes intérêts entre les mains. Envoyez-moi Saint-Albe, reprit-elle, il faut que je lui parle avant vous, & que je le connoisse à fond devant qu'on lui apprenne son bonheur; car s'il ressembloit aux autres hommes, je ne vous conseillerois pas de l'épouser. Il faut, avant que d'en faire votre mari, que vous n'ayez rien à vous reprocher, & que vous sachiez s'il peut vous rendre aussi heureuse que vous le pensez.

J'étois bien-aise que Madame de Chatillon se chargeât du soin qu'elle vouloit prendre. J'étois bien persuadée que Saint-Albe lui paroîtroit tel qu'elle vouloit qu'il fût, & d'ailleurs je n'étois pas fâchée qu'une autre que moi le préparât à un bonheur qu'il espéroit si peu. Il me sembloit même que Madame de Chatillon se chargeant de cette affaire, je pouvois dire que c'étoit elle qui me l'avoit conseillée, & je ne demandois qu'à pouvoir me disculper de tout

Digitized by Google

ce qu'on pourroit trouver à redire dans
conduite à cet égard.

En quittant Madame de Chatillon, j
trouvai Saint-Albe qui m'attendoit ch
moi ; il ne faiſoit que d'arriver. Je lui d
que je me plaignois de la délicateſſe qu
l'empêchoit de vouloir m'avoir obligation
que je ſavois l'état de ſes affaires, & qu
j'avois penſé à un moyen de les rétablir
que Madame de Chatillon lui expliqueroit ;
que ce que nous voulions faire pour lui
n'empêcheroit point mon mariage avec le
Duc de... Saint-Albe changea de cou-
leur en m'entendant parler de la ſorte. Hé-
las ! Madame, me dit-il, pourquoi m'avez-
vous fait revenir ? Je n'ai point, en vous
voyant, la force que j'avois, éloigné de
vous. Voyez Madame de Chatillon, lui
dis-je, elle vous encouragera. Je ne vou-
lus plus l'écouter après ces paroles, & je le
renvoyai. J'avoue que pour peu qu'il eût
demeuré davantage, je n'aurois pu lui ca-
cher mon deſſein. Je ne me faiſois plus de
ſcrupule de mes ſentimens, depuis que
Madame de Chatillon les approuvoit.

Saint-Albe alla voir le lendemain Mada-
me de Chatillon, elle lui montra la Lett
qu'il m'avoit écrite, & qu'elle avoit gardé
A quel deſſein, lui dit-elle, avez-vo
écrit cette Lettre ? Avouez la vérité : n'
vez-vous pas cru que la Marquiſe en ſer

Digitized by Google

ſſez touchée pour rompre ſon mariage avec le Duc de . . . ? Car s'il étoit vrai que vous euſſiez approuvé ce mariage, vous l'auriez laiſſé achever ſans rien dire. Je ne vous diſſimule point, ajouta-t-elle, que cette Lettre marque que vous avez conçu des eſpérances ridicules, & que vous vous êtes imaginé que pour l'amour de vous on romproit une affaire ſi avantageuſe. Eſt-il poſſible que vous ne vous connoiſſiez pas, & que vous ignoriez qu'il eſt impoſſible que mon amie vous épouſe? Ce diſcours déconcerta Saint-Albe, qui dit, après avoir gardé quelque temps le ſilence : Qu'y a-t-il, Madame, de ſi criminel dans cette Lettre? & par où ai-je marqué les eſpérances dont vous me blâmez? Ne diſſimulez point, reprit Madame de Chatillon, vous aimez la Marquiſe, vous croyez qu'elle vous aime, & vous voudriez qu'elle vous épouſât. Moi, Madame? répondit Saint-Albe; eh! quand elle le voudroit, je ſerois le premier à m'y oppoſer. J'aime trop ſa gloire pour approuver qu'elle préférât un malheureux qui n'a plus rien qu'un bon cœur, à un homme qui va lui donner un rang qu'elle mérite plus que perſonne du monde. Je ſuis bien-aiſe, dit Madame de Chatillon, que vous me confirmiez ce que vous avez mandé : car je ne vous déguiſerai point que la Marquiſe auroit de la peine à épouſer le Duc de . . . ,

Digitized by Google

ſi elle croyoit que vous ne fuſſiez pas aſſ
raiſonnable pour y conſentir. Vous êt
aſſez maltraité de la fortune pour vous épa
gner d'autres chagrins. Elle a voulu que j
vous viſſe pour vous préparer à ce mari
ge; & afin de vous faire voir qu'elle pen
à vous, elle eſt réſolue de vous donner o
de vous prêter quarante mille écus, pou
vous aider à rétablir vos affaires. Vous de
vez être content, & il y a peu de femme
qui en uſaſſent ſi bien. Ce n'eſt pas tou
encore, nous avons elle & moi ſongé à
vous marier, & il ne tiendra qu'à vous d'é
pouſer une belle perſonne qui vous appor
tera du bien. Si vous aimez la Marquiſe,
vous donnerez parole que vous ferez ce
mariage. C'eſt à quoi il s'agit de vous ré
ſoudre, & je ne vous laiſſerez point ſortir
que vous ne m'ayez promis que vous épou
ſerez la perſonne que nous voulons vous
donner. Je vous promets, Madame, ré
pliqua Saint-Albe, tout ce qui ſervira à
rendre la Marquiſe heureuſe. Je me ſuis
déja marié une fois pour l'amour d'elle;
vous pouvez l'aſſurer que je n'ai jamais
conçu en l'aimant la moindre eſpérance:
J'ai fait conſiſter mon bonheur à l'aimer,
& je l'aimerai toujours. Vous parleriez
autrement, interrompit Madame de C
tillon, ſi vous étiez ſon mari. Croy
moi, le mariage affoiblit les plus fo

Digitized by Google

inclinations ; & quand la Marquiſe ſeroit d'humeur à vous épouſer, je l'en détournerois, par la crainte que le mariage ne vous changeât. Pourquoi, Madame, s'écria Saint-Albe, prenez-vous plaiſir à me tourmenter, en me donnant des idées que je n'ai jamais flatées ? C'eſt trop vous amuſer, reprit Madame de Chatillon ; la Marquiſe veut vous épouſer. C'eſt une folle qui ſuit en cela ſon inclination, ſans ſavoir à quelles extrémités ce mariage la doit expoſer ; mais j'eſpére que vous ſerez plus raiſonnable qu'elle, & que vous ne voudrez point qu'elle ſe rende ridicule aux yeux de tout le Royaume. Saint-Albe regarda ſans rien dire Madame de Chatillon, & voyant qu'elle ne continuoit pas : Je crois, dit-il, Madame, que vous ne parlez pas ſérieuſement ; jamais je ne me ſuis flaté que la Marquiſe eût autant d'inclination pour moi que vous me le voulez perſuader : mais s'il étoit vrai qu'elle eût le deſſein dont vous parlez, je ſuis aſſuré que le reſpect & l'amour infini que j'aurai pour elle juſqu'à la mort, juſtifieroit ſon choix, & qu'il n'y a perſonne qui la blâmât d'avoir épouſé le ſeul homme qui dans tous les temps a rendu juſtice à ſon mérite. Je l'ai aimée auſſi-tôt que je l'ai vue ; depuis ce temps-là je n'ai point ceſſé de l'adorer, & l'amour que j'ai pour elle m'a toujours

Digitized by Google

tenu lieu de tout. Seroit-il poſſible, ajouta-t-il, tranſporté de plaiſir, & ſe jettant aux pieds de Madame de Chatillon, que la Marquiſe eût le deſſein que vous m'apprenez ? Ah ! Madame, au nom de Dieu ne le combattez pas. Si vous l'aimez, vous devez ſouhaiter ſon bonheur. J'oſe croire que je ſuis le ſeul homme qui puiſſe la rendre heureuſe. Ses larmes l'empêchérent de continuer. Madame de Chatillon en fut attendrie, & le faiſant relever : Non, dit-elle, je ne m'y oppoſerai point ; elle peut même vous dire que c'eſt moi qui l'ai confirmée dans la réſolution de vous épouſer : mais il faut que je vous avertiſſe qu'elle craint que le mariage ne vous change. C'eſt la ſeule raiſon qui la retient ; car elle ſe met peu en peine de ce que le monde en pourra dire. Je puis même vous aſſurer que ſi elle ne vous épouſe point, elle ne ſe mariera jamais.

Il ſeroit difficile d'exprimer le plaiſir que ſentit Saint-Albe en ce moment ; il embraſſoit les genoux de Madame de Chatillon, en la conjurant de lui apprendre, ſi ce qu'elle diſoit étoit ſincére. Madame de Chatillon lui répondit, que pour lui faire voir qu'elle ne le trompoit point, elle alloit me faire venir. Elle m'envoya chercher auſſi-tôt. Je me rendis chez elle, fort impatiente de ſavoir ce qui s'étoit paſſé entr'eux.

Digitized by Google

d'eux. Saint-Albe étoit encore à ſes genoux quand j'entrai. Venez, dit-elle, Madame, car je ne ſai plus où j'en ſuis ; & je crains, ſi vous n'y mettez ordre promptement, que Monſieur de Saint-Albe n'expire à mes pieds. Je ne ſavois ce que Madame de Chatillon lui avoit dit ; & le voyant en cet état, j'eus peur qu'elle ne l'eût mis au déſeſpoir, en lui faiſant entendre que je voulois épouſer le Duc de... Ah! Madame, lui dis-je, dans cette penſée, que vous êtes cruelle de faire de la peine à Saint-Albe! Que vous a-t-elle appris qui vous afflige ſi fort, dis-je à Saint-Albe, en lui adreſſant la parole ? Il ſe retourna de mon côté, & m'embraſſant les genoux : Non, Madame, s'écria-t-il, je ne puis croire ce que j'ai entendu ; mon bonheur eſt ſi inconcevable, que j'en ſuis étonné. Je craignis alors que Madame de Chatillon ne lui en eût trop dit, & je lui demandai en rougiſſant, quel étoit ce bonheur dont il étoit ſi ſaiſi. Hélas! Madame, répartit-il, je ne puis l'exprimer ; tout ce que je ſens, c'eſt que je vous adore : je voudrois que vous puſſiez lire dans mon cœur. Je vois bien, repris-je, que Madame de Chatillon m'a trahie, & qu'il eſt inutile de feindre plus long-temps. Levez-vous Saint-Albe, & écoutez-moi : Je vous aime, & tout ce que vous avez fait pour moi depuis

Digitized by Google

douze ans, m'a perſuadé que vous mériiez que je vous aimaſſe. Je n'ai jamais cru que le Ciel diſpoſeroit les choſes, de ſorte que je puſſe vous témoigner l'impreſſion que vos maniéres ont faites ſur mon cœur. Je puis même vous dire, que quoique nous ſoyons vous & moi en état de nous unir pour toujours, j'aurois de la peine à m'y réſoudre, ſans le malheur qui vous a privé de vos biens : mais vous avez beſoin de moi, & je ne veux pas qu'un autre ait l'avantage de vous être utile. Vous m'avez ſecourue dans un temps où ma fortune étoit malheureuſe, & il eſt juſte que je vous rende ce que vous avez fait pour moi. Je vous épouſe ; mais je compte aſſez ſur votre amitié & ſur votre délicateſſe, pour croire que vous ne ferez que ce qui pourra s'accorder avec ma gloire. Il faut, avant que de nous marier, rompre l'affaire du Duc de... & tâcher d'établir mon fils. Je vous demande donc que perſonne ne ſache le deſſein que je vous découvre, & même que vous me voyiez rarement, juſqu'à ce que j'aye préparé toutes choſes pour notre mariage. J'eſpére qu'il ſe fera bien-tôt, & que vous continuerez à avoir une conduite qui me fera de plus en plus approuver la promeſſe que je vous fais de n'être jamais qu'à vous. Ah! Madame, c'en eſt trop, reprit Saint-Albe, vous verrez que

Digitized by Google

Je ſuis incapable de changer; le temps ne ſauroit diminuer la vivacité de mes ſentimens. Dieu m'eſt témoin que ſi vous euſſiez épouſé le Duc de... je n'aurois pas ceſſé de vous aimer. Mon parti étoit pris, je devois paſſer en Hollande, non pour m'épargner le chagrin de vous voir à un autre, mais pour vous cacher une mauvaiſe fortune, qui auroit ſollicité votre généroſité.

Après cette converſation qui dura encore long-temps, nous prîmes des meſures pour rompre avec le Duc de... Nous convînmes que Saint-Albe retourneroit en Province, juſqu'à ce que nous fuſſions en état de nous marier. Il obéit, & partit dès le même jour. Madame de Chatillon m'avoua qu'elle eſtimoit Saint-Albe, & qu'il étoit digne du bonheur que je lui faiſois eſpérer; elle me conſeilla même d'achever la choſe au plutôt. Je priai Madame de Chatillon de dire au Duc de... que je ne le voulois point amuſer, & que quelque honneur que me fît ſa recherche, je n'étois pas dans le deſſein de l'épouſer. Il ne fut pas fort affligé de ma réſolution, parce qu'il avoit de ſon côté des raiſons pour rompre avec moi.

Ma mere qui étoit toujours mon ennemie, quoiqu'elle fût dans un âge qui auroit dû ralentir ſa haine, fut au déſeſpoir d'apprendre que j'allois épouſer le Duc

Digitized by Google

de... Elle fit tous ſes efforts pour m'empêcher de parvenir à un rang qui étoit au-deſſus du ſien ; elle fit donner au Duc de... des ſoupçons contre ma conduite. Je ne ſai d'où elle avoit été informée que j'avois vu depuis peu Saint-Albe ; mais elle fit dire au Duc que j'avois depuis douze ans une intrigue avec Saint-Albe, & que je le voyois encore très-ſouvent en particulier. Le reſpect que je dois à la mémoire de ma mere, m'empêche de l'accuſer d'avoir imaginé les horribles circonſtances avec leſquelles on avoit conté cette galanterie au Duc de... : mais enfin la malignité alla juſqu'à lui dire que Saint-Albe avoit empoiſonné ſa femme, pour être en état de m'épouſer.

Le Duc de... ſachant que je voulois rompre avec lui, ne cacha aucunes de ces circonſtances à Madame de Chatillon, qui me les apprit. Je ne me mis pas beaucoup en peine de la calomnie qu'on imaginoit ſur la mort de Madame de Saint-Albe ; parce que tout le monde ſavoit qu'elle étoit morte de la petite vérole. Je ne laiſſai pourtant pas d'être dans une véritable colére, en apprenant le ſoin que prenoit ma mere de me décrier.

Je n'eus pas plutôt rompu avec le Duc de... que le bruit courut que j'avois épouſé Saint-Albe. Ce fut un déchaînement

Digitized by Google

universel contre moi; mais ce ne fut pas ce qui me fit le plus de peine.

Mon fils, qui avoit à peine seize ans, aimoit la fille du Duc de . . ., & s'en étoit fait aimer. Elle étoit à peu près de son âge; ils avoient l'un & l'autre tellement compté qu'on les marieroit ensemble, qu'ils furent au désespoir quand on leur défendit de se voir. Je ne sai qui prit la peine d'insinuer à mon fils, que bien loin de chercher à l'établir aussi avantageusement qu'il l'auroit été avec la fille du Duc de . . ., je ne pensois qu'à le ruiner, en épousant un homme qui n'avoit pas de bien, & qui étoit au-dessous de ma naissance. Quelque amitié que mon fils eût pour moi, la passion qu'il avoit pour la fille du Duc de . . ., ou plutôt sa jeunesse, lui fit écouter tout ce qu'on lui dit, & ma mere travailloit à me faire ôter sa Tutelle.

Ce coup me fut sensible; car j'aimois mon fils, & je puis dire qu'il étoit digne de mon amitié, par mille belles qualités. Je crus qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que pour me justifier, & empêcher qu'on ne me l'ôtât, je devois faire proposer au Duc de . . . le mariage de mon fils avec sa fille; je lui fis offrir encore de plus grands avantages qu'il n'en avoit espéré, & j'avoue que quoique je fusse toujours

Digitized by Google

dans le deſſein d'épouſer Saint-Albe, & que je puſſe en avoir des enfans, je le croyois ſi déſintéreſſé, & j'avois ſi bonne opinion de lui, que je ne doutois pas qu'il ne trouvât bon tout ce que je ferois pour mon fils : mais le Duc de . . . rejetta mes propoſitions ; & mon fils, voyant qu'il n'avoit pas tenu à moi qu'il n'eût épouſé la fille du Duc de . . . , reprit ſes premiers ſentimens, & ſe conſola inſenſiblement.

Saint-Albe qui étoit informé de ce qu'on diſoit dans le monde de ſon mariage avec moi, m'écrivoit tous les jours, & me conjuroit d'oublier ſes intérêts, & de l'oublier lui-même, s'il faiſoit le moindre tort à ma gloire, & à la fortune de mon fils. Ces ſentimens ne ſervoient qu'à me le rendre plus cher, & qu'à me donner plus d'impatience d'achever notre mariage : d'ailleurs, j'étois ennuyée de ne le voir point, & quoiqu'il diſſimulât la violence qu'il ſe faiſoit pour ſe priver de ma vue, j'étois touchée de ſa contrainte ; c'eſt pourquoi je le fis revenir à Paris, réſolue de l'épouſer.

Je ne prévoyois pas qu'on pût dire autre choſe quand nous ſerions mariés, que ce qu'on avoit déja dit. Je me voyois dans la néceſſité de me réſoudre à l'épouſer, ou de paſſer pour avoir une galanterie avec lui : ainſi j'aimai mieux qu'on m'accuſât d'être mariée, que d'avoir une intrigue.

Digitized by Google

Mais comme je craignois de nouveaux obſtacles du côté de ma famille, j'épouſai ſécrétement Saint-Albe; mais je n'oubliai rien de ce qui étoit néceſſaire, pour empêcher qu'on ne trouvât des nullités dans notre mariage. Je fus fort mortifiée de n'oſer faire les choſes avec éclat; je goûtai peu le plaiſir du ſecret en cette occaſion: J'aurois voulu en épouſant Saint-Albe publiquement, marquer à tout le monde l'eſtime que j'avois pour lui.

Cela ne demeura pas long-temps ſecret; & ſans examiner combien j'avois de ſujets d'épouſer Saint-Albe, on dit que c'étoit un mariage d'inclination: comme ſi l'inclination des femmes ne pouvoit jamais s'accorder avec la raiſon.

Il eſt vrai que c'étoit la paſſion qui me détermina à épouſer Saint-Albe; mais je ne voyois rien en me mariant avec lui, qui ne dût me faire honneur. Il étoit Gentilhomme, & il avoit un mérite ſingulier. Je ſuis perſuadée que s'il eût été auſſi riche que moi, ceux qui blâmérent le plus ce mariage, auroient été les premiers à me le conſeiller. Pour moi je n'étois pas de l'opinion de ceux qui croyent que le bien doit être la régle des mariages; au contraire, moins Saint-Albe en avoit, plus je croyois faire les choſes généreuſement: mais la généroſité n'eſt point une vertu dont les

Digitized by Google

hommes s'imaginent qu'on doive ſe piquer en ſe mariant ; on regarde cet engagement comme un commerce, où l'on ne doit ſe propoſer que le profit & l'intérêt. Mais je m'arrête trop à juſtifier ma conduite, ne me doit-il pas ſuffire pour me conſoler de l'injuſtice qu'on m'a faite, de ſavoir que ce mariage a été approuvé de tous ceux qui ont les ſentimens nobles & vertueux ?

Saint-Albe ne changea point de maniére en m'épouſant ; il ſembla au contraire avoir augmenté ſes égards & ſon reſpect pour moi. Je crus alors que ma vie alloit être heureuſe & tranquille ; mais je n'étois pas au bout de mes chagrins : mon mariage étant devenu public, toutes les femmes, excepté Madame de Chatillon, m'abandonnérent, en gémiſſant de ma mauvaiſe conduite ; & à les entendre, on auroit jugé qu'elles auroient plus aiſément excuſé en moi une galanterie, que ce mariage : tant le monde eſt injuſte, & ne juge des choſes que par biſarrerie & par caprice. On ne me pardonnoit pas plus de m'être mariée à un homme que j'aimois, que d'avoir autrefois cherché à me faire ſéparer d'un mari que je n'aimois pas.

Le vieux Comte de .... qui m'avoit ſervie dans mes premiers malheurs, prit mon parti à la Cour, & me vint voir pour m'apprendre les bons offices qu'il me rendoit,

Digitized by Google

loit, en répondant à ceux qui faiſoient chez la Reine des contes de mon mariage. Il ne trouva chez moi que Mademoiſelle Laval, avec qui il eut une aſſez longue converſation. Elle avoit de l'eſprit & de la beauté : elle lui plut ; il jugea par la fidélité & l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour moi, qu'un homme ſeroit heureux d'avoir dans ſa vieilleſſe une femme de ſon caractére. Je ne ſai pas toutes les réflexions qu'il fit là-deſſus, mais il revint le lendemain, il revit Mademoiſelle Laval, & huit jours après il lui fit propoſer de l'épouſer. Quoiqu'il eût des enfans mariés, il ne laiſſoit pas d'être encore un fort bon parti. J'avois tant d'envie de voir Mademoiſelle Laval dans un rang digne de ſon mérite & de ſa vertu, que je n'épargnai rien pour faire réuſſir cette affaire : le vieux Comte enfin l'épouſa, ce mariage ſe fit auſſi ſécrétement ; & comme le Comte venoit tous les jours chez moi voir ſa nouvelle épouſe qui y demeuroit encore, on parla d'eux comme on avoit fait de Saint-Albe & de moi, dans le temps qu'on ne nous croyoit pas mariés.

Le Comte pour faire taire la médiſance, déclara ſon mariage, emmena chez lui Mademoiſelle Laval, que j'appellerai déſormais la Comteſſe de ... & lui fit rendre tous les honneurs qui étoient dûs à la

Digitized by Google

femme d'un homme de ſa qualité.

Cependant on avoit trouvé cette aventure fort plaiſante, & les médiſans ne ceſſérent point de parler; ils renouvellérent mes galanteries paſſées, & ne manquerent pas d'y mêler la Comteſſe de . . ., de qui ils firent cent mauvais contes.

Je me vis pour la troiſiéme fois en proye à la calomnie. Dès qu'elle s'attache à quelqu'un, il a beau vouloir tenir une conduite irréprochable, il ne ſauroit éviter ſa malignité.

Les enfans du Comte d . . . ne virent pas le mariage de leur pere ſans chagrin, & ne pouvant le faire caſſer, il tâchérent au moins d'en empoiſonner la douceur; ils firent malicieuſement rendre au Comte des Lettres par leſquelles on l'avertiſſoit que je ne vivois pas réguliérement, & que la Comteſſe ſa femme étoit de tous mes plaiſirs.

Le Comte dont l'eſprit étoit un peu foible, ajouta foi à ces Lettres; il devint jaloux, & pria ſa femme de ne me plus voir. Elle refuſa de lui donner cette ſatisfaction, étant perſuadée qu'il avoit tort de la lui demander; elle le conjura de lui dire d'où lui venoient les ſoupçons qu'il avoit de ma conduite. Il lui montra les lettres qu'il avoit reçûes, elle crut en connoître l'écriture, elle me les fit voir, je reconnus

Digitized by Google

qu'elles avoient été écrites par Bloſſac. Il étoit ami, & même parent des enfans du Comte d... & comme il ſavoit mes premiéres aventures, il lui étoit aiſé de les tourner comme il vouloit. C'eſt ce qu'il avoit fait dans ces Lettres, & jamais rien n'avoit été plus méchant, ni plus indigne d'un honnête homme, que tout ce qu'il mandoit au Comte d...

Quoique j'euſſe aſſez mauvaiſe opinion de Bloſſac, je ne le croyois pas capable de cette lâcheté, & je ne pouvois en deviner d'autre raiſon, que le dépit qu'il avoit de la maniére dont je l'avois traité. Mon ſecond mariage avoit augmenté ſon dépit; ſoit qu'il ſe fît naturellement un chagrin de tout ce qui me faiſoit plaiſir, ou qu'il eût, malgré toutes ſes maniéres indignes, conſervé pour moi un reſte de paſſion : Car il y a des gens qui ne ſont déchaînés contre une femme, que parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de l'aimer; ils ſe vengent ſur elle du peu de mérite qui les rend mépriſables à ſes yeux. Je ne crois pas qu'il y ait d'ennemis plus dangereux pour la réputation des femmes, que les amans qui ne peuvent ſe faire aimer.

La Comteſſe ne pouvant douter que ces Lettres ne fuſſent de Bloſſac, en fit le portrait à ſon mari, & lui demanda juſtice de ces calomnies. Le vieux Comte étoit hom-

Digitized by Google

me droit, mais un peu brutal ; il jura que si c'étoit Bloſſac qui eût écrit ces lettres, il l'obligeroit à lui donner des preuves des ſottiſes qu'il lui avoit mandées, ou à s'en dédire. Il alla le chercher ſur le champ, & l'ayant trouvé, il lui demanda ſi c'étoit lui qui avoit écrit les lettres qu'il avoit reçues. Bloſſac ſe mit à rire, & puis prenant un air d'homme zélé pour les intérêts du Comte, il lui dit, qu'il n'avoit rien à reprocher à ſa femme, mais qu'il avoit été bien aiſe comme ſon ami & ſon ſerviteur, de l'avertir que j'étois une très-mauvaiſe compagnie ; que perſonne ne me connoiſſoit mieux que lui, puiſqu'il avoit autrefois partagé mes bonnes graces : mais qu'ayant reconnu que j'étois une coquette achevée, il avoit ceſſé de me voir. Monſieur de Bloſſac, lui dit le Comte, tout ce que vous me dites mérite qu'on y faſſe attention ; ma femme m'a conté des aventures qui ne s'accordent pas avec ce que vous dites. Venez avec moi, s'il vous plaît, & nous verrons ſi vous ſoutiendrez en ſa préſence, ce que vous venez de dire. Bloſſac lui répondit qu'il n'étoit pas homme de qui on dût exiger cette démarche ; qu'il avoit ſatisfait à ſon devoir, en faiſant donner cet avis au Comte ; que c'étoit à lui à en profiter s'il vouloit. En achevant ces paroles, il voulut arracher ſes Lettres : mais le Comte le

Digitized by Google

va ſa canne, & le menaça de le traiter comme un malhonnête homme. Bloſſac mit l'épée à la main ; mais on le retint, & on l'obligea de ſe retirer. Le Comte fit grand bruit de cette affaire ; il s'en plaignit à la Reine, & peu de temps après Bloſſac fut envoyé à la Baſtille. Quoiqu'il parût coupable, je ne paſſai pas pour innocente ; on crût que ce n'étoit pas pour avoir menti dans ſes Lettres qu'il étoit à la Baſtille, mais pour avoir dit des vérités qu'il n'eſt jamais permis à un honnête homme de publier. J'eus donc la mortification d'apprendre qu'on renouvelloit encore, à l'occaſion de ce différend, toutes les ridicules hiſtoires qu'on m'avoit tant de fois attribuées fort injuſtement.

Cette affaire ne fut pas plutôt appaiſée, que la mort de ma mere qui arriva dans ce temps-là, donna lieu à de nouvelles calomnies contre moi. Quoique le bien dont elle pouvoit diſpoſer fût médiocre, elle ne laiſſa pas de faire un teſtament, par lequel elle me deshéritoit moi & mon fils, & donnoit ſon bien à un de ſes arriérés-couſins, homme fort inconnu dans le monde. Ce couſin qui vouloit profiter de ce teſtament, voyant qu'il auroit de la peine à le ſoutenir, tâcha d'inſinuer dans le Public, que la rai-

Digitized by Google

ſon pour laquelle ma mere m'avoit privée de ſa ſucceſſion, étoit qu'elle avoit ſu de ſcience certaine, que mon fils n'étoit pas de mon mari; & là-deſſus il racontoit les raiſons qui avoient donné cette certitude à ma mere; c'eſt-à-dire, qu'il réveilloit tout ce que mon mari avoit autrefois imaginé pour me perdre. Cela avoit été dit & réfuté tant de fois, que j'étois étonnée qu'il ſe trouvât encore des gens qui vouluſſent ſe donner la peine de le répéter : Mais il n'en eſt pas de la médiſance comme de toutes les autres choſes qui déplaiſent & ennuyent à force d'être répétées; les hiſtoires qui ont été contées mille fois, ſont toujours nouvelles quand elles peuvent faire tort au prochain, & il ſe trouve par tout des gens prêts à les entendre.

Peu de temps après que le Comte d... eut épouſé Mademoiſelle Laval, je mariai mon fils. Il eſt inutile de dire à qui je le mariai, & les avantages que je lui fis, cela ne fait rien au deſſein que je me ſuis propoſé dans ces Mémoires. J'aurois été inconſolable dans un autre temps de me voir ſéparée de deux perſonnes ſi cheres; mais j'avois un mari qui me conſoloit de tout. Nous paſſions les hivers enſemble à Paris; & dès qu'il partoit pour l'Armée, je me retirois dans une de mes Terres, où

Digitized by Google

je n'avois pas de plus grand plaiſir que de lui écrire, & de recevoir de ſes Lettres. Nous paſſâmes les trois premiéres années de mon mariage dans une union parfaite; rien n'en troubloit la félicité. A la vérité tout l'honneur d'une ſi belle union, étoit dû à Saint-Albe, & jamais homme n'a accompagné ſa tendreſſe de plus d'égards & d'agrémens; mais enfin les hommes ne ſont point faits pour jouïr dans le monde d'un bonheur pur, & qui ſoit de longue durée.

La Terre où je faiſois mon ſéjour ordinaire lorſque mon mari étoit à l'armée, étoit dans le voiſinage d'un Gentilhomme que j'appellerai le Comte de Velley. C'étoit un homme que des raiſons particuliéres avoient obligé de quitter le Service, & qui avoit acheté dans la Province une Charge conſidérable. Comme il n'étoit pas content de la Cour, il y alloit rarement; néanmoins ſes affaires l'appelloient ſouvent à Paris. Dès qu'il eut fait connoiſſance avec Saint-Albe & moi, il nous propoſa de lui donner un appartement dans la maiſon que nous avions à Paris. Il étoit veuf, & n'avoit qu'une fille âgée de dix-huit ans, qu'il faiſoit élever dans un Couvent. Velley étoit encore jeune, il avoit la taille belle & beaucoup d'eſprit; il étoit né avec tant de diſpoſition

Digitized by Google

pour toutes ſortes de ſciences, & il s'y étoit tellement adonné, qu'il en avoit une connoiſſance raiſonnable. Mais parmi tant de bonnes qualités, il en avoit une fort mauvaiſe qui penſa nous perdre Saint-Albe & moi, & dont nous n'avions garde de nous défier.

Velley qui ne pouvoit croire, après tout ce qu'on avoit dit de moi dans le monde, que je fuſſe ennemie de la galanterie, ſe mit en tête de me plaire. Comme je ne me ſentois aucun penchant pour lui, je ne m'offenſai pas des marques qu'il me donna de ſon amour; je le traitai même d'une maniére qui lui fit croire que je ne ſerois pas fâchée de le voir attaché à moi. Je connus qu'il avoit cette penſée, parce qu'il redoubla ſes ſoins, & qu'il me fit aſſez entendre qu'il m'aimoit paſſionnément. J'avois juſques-là peu fait d'attention à ſon amour; mais quand je vis qu'il me parloit fort ſérieuſement, j'en uſai avec circonſpection, & je pris une conduite à lui devoir ôter toute eſpérance. Je ne ſai ſi ce fut l'attachement qu'il me voyoit pour mon mari qui le fit ceſſer de m'en conter, ou bien ſi ma ſévérité lui parut un artifice dont je me ſervois pour l'engager davantage; quoiqu'il en ſoit, il ne m'entretint plus de ſa paſſion, & je recommençai à vivre avec lui comme s'il ne m'en eût jamais témoigné.

Digitized by Google

Saint-Albe revint de l'armée, nous allâmes passer l'hiver à Paris; Velley nous accompagna, il retira sa fille du Couvent, & me la présenta. Elle avoit de l'esprit & de l'enjoûment, & je fus bien-aise d'avoir chez moi une compagnie agréable. Il est vrai que sa beauté étoit si vive & si touchante, qu'elle m'auroit pu faire craindre pour peu que j'eusse eu de penchant à la jalousie, ou plutôt si j'avois pu m'imaginer que Saint-Albe qui n'aimoit que moi & la guerre, eût été d'humeur à faire une autre inclination. Je reçus avec plaisir la proposition que Velley me fit de lui donner chez nous un appartement; mon mari me dit qu'il étoit incommode d'avoir des étrangers chez soi, mais je l'assurai que c'étoit les gens du monde les plus aisés à vivre. Il n'étoit pas accoûtumé à me contredire, & il ne voulut point s'opposer à une chose que je lui parus souhaiter : Mais, ajouta-t-il en riant, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui pourra arriver; car Mademoiselle de Velley est fort aimable. Je lui répondis aussi en riant, qu'au lieu de m'allarmer, je désirois qu'il la trouvât à son gré; parce que je l'aimois assez pour aimer tout ce qui lui feroit plaisir. J'éprouvai bien-tôt après, que je ne pensois pas à ce que je disois.

Digitized by Google

Il y avoit déja un mois que Velley & ſa fille demeuroient avec nous, quand je m'apperçus que Saint-Albe avoit un ſecret chagrin qui le dévoroit, & qu'il s'éforçoit de cacher ſous diverſes incommodités dont il ſe plaignoit. Il paſſoit les nuits ſans dormir, il ſoupiroit continuellement, & il me ſembla même qu'il évitoit mes regards; & quand je m'approchois de lui pour lui demander ce qu'il avoit, il me fuyoit, & diſoit en ſoupirant, qu'il étoit très-mal. Cela commença à m'inquiéter; je lui propoſai de ſe mettre dans les remédes, il me répondit qu'il n'y avoit que la mort qui pût le guérir. Je redoublai mes ſoins & mes careſſes, mais je n'en reçus que des froideurs : je les attribuai au mal qu'il ſouffroit; je jugeai qu'il falloit que ſa maladie fût bien accablante, puiſqu'au lieu de le ſoulager je l'importunois. J'étois ſi perſuadée que l'indifférence qu'il avoit alors pour moi n'étoit que l'effet de ſon mal, que je n'oſois m'en plaindre à lui, de peur d'ajouter au chagrin de ſa maladie, celui que je m'imaginois qu'il auroit ſi je le faiſois appercevoir que j'avois lieu de n'être pas contente de lui. Je ne ſongeois qu'à le divertir; & comme Velley étoit un homme fort réjouïſſant, j'avois ſoin de le retenir ; mais ſa converſation me paroiſſoit

Digitized by Google

augmenter au lieu de diminuer les maux de mon mari, & Mademoiſelle de Velley, à ce qu'il me ſembloit, l'incommodoit moins que les autres.

Cela commença à me donner une inquiétude d'une autre eſpéce; je ſentis naître des ſoupçons & de la jalouſie. Mais, diſois-je en moi-même, s'il aime Mademoiſelle de Velley, pourquoi cet amour le rend-il malade? Il la voit tous les jours, & il me paroît qu'elle le voit auſſi avec plaiſir: c'eſt ſans doute qu'il ne peut ſoutenir ſans remords la perfidie qu'il me fait, & qu'il cherche à ſe punir de la lâcheté qu'il a d'en aimer une autre.

J'avois ſi bonne opinion de lui, que je ne doutois point, ſuppoſé qu'il aimât Mademoiſelle de Velley, qu'il ne fût malade de honte d'avoir des ſentimens qui m'offenſoient: mais j'eus bien-tôt une autre penſée; je crus ne voir que trop qu'il étoit ſemblable à ces maris qui trouvent la vue de leurs femmes inſupportables, dès qu'ils deviennent infidéles. Velley entra dans ma chambre, paroiſſant pénétré de douleur & de chagrin; j'étois ſeule, & je lui demandai ce qu'il avoit. Madame, dit-il, paſſons dans ce cabinet, j'ai une étrange nouvelle à vous annoncer. Vous voyez, reprit-il, un homme au déſeſpoir; il faut que je vous quitte; je

Digitized by Google

ſai la maladie de Monſieur de Saint-Albe; voilà deux Lettres qu'il a écrites à ma fille, & que j'ai ſurpriſes ; liſez-les, & voyez ſi je ne ſuis pas l'homme du monde le plus malheureux, d'être venu chez vous troubler votre bonheur & votre repos. Je pris ces Lettres en tremblant, je les ouvris, & je reconnus en effet l'écriture de Saint-Albe. Voici ce qui étoit contenu dans la premiére que je lus.

LETTRE.

Pourquoi me reprochez-vous l'attachement que j'ai pour ma femme? Eſt-ce que vous ne devez pas être perſuadée après ce que je vous ai dit, que la reconnoiſſance ſeule me donne quelque conſidération pour elle? Je ne l'ai épouſée, que parce qu'elle a fait ma fortune : mais c'eſt le cœur, c'eſt l'inclination, c'eſt le choix qui m'attache à vous ; & ſi vous continuez vos rigueurs, vous ſerez cauſe de ma mort.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la honte & le dépit qui me ſaiſirent après avoir lu cette Lettre. Je n'avois pas la force de lire l'autre, mais Velley me preſſa de la voir; & voici comme elle étoit conçue.

Digitized by Google

LETTRE.

Avouez que les reproches que vous me faites ſur Madame de Saint-Albe, ne ſont qu'un prétexte dont vous vous ſervez pour ne cacher l'averſion que vous avez pour moi : Car enfin, que voulez-vous que je faſſe pour vous convaincre que je hais ma femme, puiſque ce que je fais tous les jours à vos yeux, ne vous le perſuade pas ? Vous voyez qu'a peine je puis me réſoudre à la regarder. Quoi ! faut-il que je la poignarde, pour vous marquer combien elle m'eſt odieuſe ?

Ah ! perfide, m'écriai-je en achevant ces mots, comment as-tu fait pour me tromper ſi long-temps ? Non, je n'y pourrai ſurvivre ; mais il faut que je me venge d'un traître. Mes ſoupirs & mes larmes m'empêchérent de continuer, & je ne ſai comment je ne mourus pas de la douleur & de l'accablement dont je me ſentis ſaiſie.

Fin du Livre ſeptiéme.

Digitized by Google

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE HUITIÉME.

VELLEY s'efforça de me consoler, & me demanda quelle justice je voulois qu'il me fît de sa fille. Ce n'est pas d'elle que je me plains, lui répondis-je, c'est d'un homme qui a abusé de l'amour sincére que j'ai toujours eu pour lui. Parlez, Madame, reprit Velley, que voulez-vous que je fasse? Je vous adore, & je sacrifierai ma vie, si vous l'ordonnez, pour vous aider à vous venger : Car il ne faut pas que je le dissimule, l'outrage qu'on vous a fait, a renouvellé pour vous dans mon cœur tous les sentimens que je vous ai autrefois témoigné. Laissez votre mari suivre sa folle passion, je réponds de ma

Digitized by Google

fille, ſa vertu le punira aſſez de ſa lâcheté : mais vous, Madame, oubliez un époux indigne, pour ne vous attacher qu'à un Amant qui vous adore.

J'étois dans ce moment ſi perſuadée de l'infidélité de Saint-Albe, & ſi réſolue de m'en venger, que j'écoutai tout ce que Velley me dit, & je crus que plus il m'aimeroit, plus je le trouverois diſpoſé à m'aider de ſes conſeils & de ſes ſervices, & pour découvrir entiérement mon cœur ; j'avoue que ma vanité étoit ſi humiliée du mépris de Saint-Albe, qu'elle me fit écouter un homme qui ſembloit la conſoler : car les reſſources de l'orgueil ſont infinies dans le cœur des femmes.

Je priai Velley de ne me pas abandonner, & d'être de mes amis. Il me conſeilla de ne rien témoigner à mon mari de ce qu'il venoit de m'apprendre, & en ſortant il me dit qu'il alloit prendre un prétexte pour mettre ſa fille dans un Couvent : & en effet, dès le jour même il la mena à l'Abbaye Saint Antoine.

Je me mis au lit après cette converſation, & la fiévre me prit. Saint-Albe me voulut venir voir, je le fis prier de me laiſſer en repos ; mais il entra malgré ma défenſe, il me prit le bras, & comme il me tâtoit le poulx, je m'apperçus que les larmes lui tomboient des yeux. Il me

Digitized by Google

demanda ſi je ſavois que Velley avoit mené ſa fille dans un Couvent; je ne répondis rien, & je crus que les larmes qu'il répandoit, n'étoient excitées que par la douleur de ſe voir ſéparé de ſa Maîtreſſe. Il me conjura d'avoir ſoin de ma ſanté; je m'obſtinai à ne lui pas répondre, & il fut obligé de ſe retirer.

Je paſſai fort mal la nuit; on me dit le lendemain matin que mon mari demandoit à me voir, je lui fis dire que j'avois beſoin de repos, n'ayant pas dormi la nuit. Il ſe retira, & ſur le midi on m'apporta une Lettre de ſa part, & l'on m'apprit qu'il venoit de monter à cheval, ſans dire où il alloit. Voici les termes de ſa Lettre.

LETTRE.

Puiſque ma préſence, Madame, eſt contraire à votre ſanté, & que je ſuis celui des témoins qui vous embarraſſe le plus, je m'éloigne de vous pour jamais. Si on vous apprend la mort de celui qui m'a enlevé votre cœur, n'en cherchez point d'autre auteur que moi. Je voudrois que le temps me donnât la force de vous oublier, juſqu'à ne vouloir plus me venger. Il n'eſt pas néceſſaire que le Public ſoit informé de nos différends; vous pourrez dire à ceux qui vous demanderont ce que je ſuis devenu, que mes affaires m'ont appellé en Province. Je

Digitized by Google

Je relus vingt fois cette Lettre ſans y pouvoir rien comprendre. Seroit-il poſſible que je lui euſſe donné ſujet de ſoupçonner ma fidélité ? Non, c'eſt un prétexte qu'il prend, pour tâcher de me donner le tort. Mais à quel deſſein s'éloigne-t-il ? C'eſt qu'il croit que je l'aime aſſez pour ne pouvoir ſoutenir ſon abſence, il ne me croit pas inſtruite de ſon infidélité ; il ſait que je ſuis malade, il me fait une querelle pour achever de m'accabler. Il veut ma mort : car, que peut-il vouloir autre choſe en me trahiſſant ? Hélas ! c'eſt moi, continuois-je, en répandant des pleurs, qui dois me plaindre qu'on m'ôte ſon cœur. Eſt-il poſſible que Saint-Albe, ce Saint-Albe ſi différent des autres hommes, ſoit capable d'une ſi lâche trahiſon. Voilà les réflexions que je faiſois ; j'étois ſi prévenue contre lui, qu'il ne me vint pas dans l'eſprit qu'il pouvoit être innocent.

Velley me vint voir l'après-dînée, & me rendit compte de la maniére dont il avoit mené ſa fille au Couvent. Il me dit qu'elle y étoit allée avec plaiſir, parce qu'elle étoit au déſeſpoir, d'avoir inſpiré de la paſſion à mon mari. J'appris à Velley qu'il étoit ſorti de Paris ; il en parut étonné, & dit que c'étoit apparamment pour chercher des moyens d'enlever ſa fille. Je lui montrai la Lettre de Saint-Albe, il fut encore plus

Digitized by Google

ſurpris ; après avoir rêvé quelque temps, il me dit qu'il croyoit que mon mari ne m'avoit écrit de la ſorte, que pour m'embarraſſer, & pour m'obliger peut-être de courir après lui ; mais qu'il falloit que je m'en donnaſſe bien de garde, parce que ſi je ne tenois bon, il abuſeroit de ma foibleſſe, & de l'amour que j'avois pour lui. Velley voulut enſuite m'entretenir encore de la paſſion qu'il m'avoit témoignée ; mais je l'interrompis, pour lui dire qu'outre les raiſons que j'avois de ne le pas écouter, la Lettre de mon mari m'en donnoit une nouvelle, & que comme je croyois qu'il avoit quelque part à ſes ſoupçons, je le voulois éviter. Je le priai enſuite de déloger de chez moi ſous quelque prétexte, parce que pendant l'abſence de mon mari, je ne voulois pas qu'il demeurât dans ma maiſon : il m'aſſura qu'il alloit ſonger à m'obéir.

J'avois montré à la Comteſſe d.... les Lettres que Saint-Albe avoit écrites à Mademoiſelle de Velley, je lui montrai encore celle qu'il m'avoit écrite en partant. Elle me dit qu'elle ne comprenoit rien à cette affaire ; mais qu'elle craignoit que Saint-Albe & moi nous ne fuſſions trompés. Il faut, ajouta-t-elle, que je voye Mademoiſelle de Velley ; peut-être pourrois-je démêler la vérité dans la converſation que j'aurai avec elle. J'approuvai ſa

Digitized by Google

penſée, & elle alla auſſi-tôt la chercher à l'Abbaye Saint Antoine; mais l'Abbeſſe lui dit qu'elle n'y étoit plus, & que ſon pere l'avoit envoyé reprendre pour la mettre dans un autre Couvent. La Comteſſe me vint apprendre cette nouvelle; elle trouva Velley avec moi, qui jura qu'il n'en ſavoit rien, & qu'il falloit que ce fût mon mari qui ſe fût ſervi de ſon nom pour enlever ſa fille. Il courut auſſi-tôt pour s'en informer, & revint le ſoir m'apprendre que ſes conjectures étoient véritables; que ſa fille étoit perdue, & qu'il vouloit faire informer contre mon mari, qui étoit le ſeul homme qu'il pût ſoupçonner de cet enlévement. Il me demanda pour cela les Lettres qu'il m'avoit données, & qui pouvoient lui ſervir de preuves. Je refuſai de les rendre, & je ſentis que Saint-Albe m'étoit encore cher, parce que je priai Velley de ne rien entreprendre contre lui : J'avois à la vérité le motif de ma propre gloire, mais j'en étois moins touchée que de celle de Saint-Albe.

Cependant le bruit ſe répandit dans Paris que Saint-Albe & moi nous nous étions ſéparés; on diſoit même que c'étoit moi qui m'en étois défait, parce qu'il m'incommodoit dans la galanterie que j'avois avec Velley. J'étois encore au lit, où le chagrin plutôt que la fiévre me retenoit : je

Digitized by Google

preſſai Velley de ſortir de chez moi, parce que ſa préſence autoriſoit toutes les médiſances qu'on publioit. A peine étoit-il dans une autre maiſon que j'appris qu'il avoit été arrêté par ordre du Roi, & conduit à la Baſtille, pour une raiſon que je dirai dans la ſuite.

Je ne doutois pas que Saint-Albe n'eût effectivement fait enlever Mademoiſelle de Velley; néanmoins, quoique je fuſſe indignée de la perfidie dont je l'accuſois, je ne laiſſois pas de craindre pour lui, les malheurs qu'il s'attireroit par cet enlévement; & j'avois une extrême inquiétude de ne ſavoir pas ce qu'il étoit devenu; mais je n'oſois m'en informer, parce que je ne voulois pas qu'il eût le plaiſir d'apprendre que je penſois à lui. J'étois aſſez fiére pour cacher la foibleſſe que je me ſentois encore pour un ingrat que je croyois devoir haïr.

Deux ou trois jours après qu'on eut arrêté Velley, je reçus une Lettre de la part de ſa fille; elle me mandoit qu'elle étoit dans l'Abbaye-aux-Bois, où elle me prioit de l'aller voir. Je ne différai pas cette viſite, comme on peut penſer; je montai ſur le champ en caroſſe, après avoir pris les Lettres que mon mari avoit écrites à Mademoiſelle de Velley; & je me rendis en diligence à l'Abbaye-aux-Bois.

Digitized by Google

Je la trouvai d'autant plus affligée de la priſon de ſon pere, qu'elle en ignoroit le ſujet; j'avois tant d'impatience d'apprendre ce que je voulois ſavoir, qu'au lieu de la conſoler, je lui demandai bruſquement où étoit mon mari, & ſi ce n'étoit pas lui qui l'eût fait ſortir de l'Abbaye Saint Antoine. Lui, Madame! répondit Mademoiſelle de Velley avec ſurpriſe, pourquoi ſe ſeroit-il mêlé de cela? C'eſt mon pere qui m'en a retirée pour me mettre ici. Quoi! repris-je avec émotion, il n'eſt pas vrai que mon mari vous aime? Non, je vous aſſure, repartit-elle, & je ne comprends pas pourquoi vous me faites ces ſortes de queſtions. Que dites-vous de ces Lettres? repris-je, en lui montrant les Lettres que Velley m'avoit données. Je ne ſai ce que j'en dois dire, répondit Mademoiſelle de Velley après les avoir lues; mais je n'ai jamais reçu de Lettre de Monſieur de Saint-Albe, & il ne m'a jamais témoigné de paſſion. Ah! Mademoiſelle, m'écriai-je avec une agitation extraordinaire, ſi ce que vous me dites eſt véritable, où en ſuis-je, & qu'ai-je fait? Si mon mari eſt innocent, que je ſuis coupable! Mademoiſelle de Velley fut fort étonnée de m'entendre parler de la ſorte; ſon étonnement me parut ſincére, je lui fis de nouvelles queſtions, & ſes réponſes me confir-

Digitized by Google

mérent dans la penſée qu'il falloit que Velley m'eût trompée : mais les Lettres pourtant me ſembloient de la main de Saint-Albe, & je jugeai qu'il pouvoit les avoir écrites à une autre. Je demandai à Mademoiſelle de Velley ce que mon mari lui avoit dit de l'attachement que ſon pere avoit pour moi. Elle me dit que Saint-Albe ne s'étoit point expliqué là-deſſus, mais que par ſes ſoupirs & ſa profonde triſteſſe, il lui avoit paru perſuadé que Velley & moi nous nous aimions. Je la blâmai fort de ne m'en avoir pas avertie. Croyant voir dans ce moment toute la tromperie qu'on m'avoit faite, je priai Mademoiſelle de Velley de revenir chez moi ; je la demandai à la Supérieure du Couvent, qui me la donna dans la penſée que je ne la reprenois que pour la mettre en état de ſolliciter la liberté de ſon pere. Cela fit croire à tout le monde que je m'intéreſſois à la priſon de Velley, & que nous nous aimions : mais je ne me mettois guéres en peine de ce qu'on en pourroit dire, & je ne ſongeois qu'à éclaircir la vérité d'une choſe où je commençois à m'appercevoir qu'on m'avoit ſurpriſe. Je ne me ſouciai plus alors que Saint-Albe s'imaginât que je courois après lui ; je le fis chercher par tout où je crus qu'il pouvoit être. Je n'en appris aucune nouvelle, & je me vis en proye à tout

Digitized by Google

ce que l'inquiétude & la douleur ont de plus affreux. Je fis tout ce que je pus pour découvrir la vérité de cette aventure, & mis tout en uſage pour parler à Velley, parce que j'eſpérois en tirer quelque éclairciſſement; mais il y avoit de ſi expreſſes défenſes de lui laiſſer parler à perſonne, que je n'en pus venir à bout. Je retombai malade, & je ſerois morte infailliblement de chagrin, ſi un homme ne m'eût mis entre les mains un paquet de Lettres qui s'adreſſoit à moi; je reconnus l'écriture & le caractére de Saint-Albe, je l'ouvris avec précipitation, & voici ce qu'il me mandoit.

LETTRE.

Je vous envoye, Madame, les Lettres qui m'ont convaincu de votre infidélité & de mon malheur. Jugez, en les liſant, quel effet elles ont pu produire dans un cœur qui vous adoroit, je ne puis ſurvivre à votre changement. J'ai perdu le déſir de me venger, parce que je ne le pouvois faire ſans publier votre légéreté. Après une vie languiſſante, je meurs, & je vous aime encore aſſez pour n'avoir point honte d'une mort que tout le monde attribuera à ma foibleſſe, mais qui ne vous paroîtra peut-être pas honteuſe quand il vous plaira de vous ſouvenir de la maniére dont je vous ai toujours aimée.

Digitized by Google

Après avoir lu cette Lettre, j'ouvris avec impatience celles qu'il m'envoyoit, & qui faiſoient la preuve de mon infidélité. Effectivement, l'écriture de ces Lettres étoit ſi ſemblable à la mienne, que ſi je n'euſſe pas été perſuadée que je ne les avois pas écrites, j'y aurois été trompée. Voici ce qu'elles contenoient.

LETTRE.

Pourquoi me reprochez-vous ce que j'ai fait pour mon mari? Il y a de la cruauté à rappeller un ſouvenir qui m'accable. Ne vous ſuffit-il pas d'apprendre que je ne vis plus à préſent que pour vous? Et puiſque je vous ai rendu maître de ma perſonne & de mon cœur, pouvez-vous envier ce que je ne fais pour un autre que par bienſéance & par néceſſité? Trouvez les moyens de me délivrer de ſa préſence, & d'écarter des témoins importuns qui me gênent.

Je ne me donnai pas la patience de lire les autres Lettres; elles étoient écrites apparemment du même ſtile. Je ne doutai plus qu'on n'eût contrefait mon écriture & celle de Saint-Albe, & que tout cela ne fût l'ouvrage de Velley. C'étoit lui en effet qui les avoit écrites : il avoit un talent ſingulier pour imiter toutes ſortes d'écri-

tures,

Digitized by Google

tures ; & il étoit, comme je l'ai ſu depuis, à la Baſtille pour avoir contrefait l'écriture d'un Miniſtre. Je reconnus alors la cruelle tromperie qu'on m'avoit faite ; &, ſans perdre un moment, je m'informai du porteur du paquet où étoit mon mari. Il m'apprit qu'il étoit à Saint Florentin. Je lui dis qu'il falloit qu'il m'y menât ſur le champ. La crainte de partir trop tard me fit oublier les bienſéances de mon ſexe ; &, ſans examiner ſi j'avois aſſez de force pour réſiſter à la fatigue de la poſte, j'envoyai retenir des chevaux ; &, ſans avertir perſonne de mon deſſein, je pris une chaiſe de poſte, & trente heures après j'arrivai où étoit Saint-Albe. Je le trouvai fort mal, & même il avoit perdu la connoiſſance. Il étoit entre la vie & la mort. Je me jettai à ſon col, & l'embraſſant les larmes aux yeux, je lui criai de toute ma force, mon cher Saint-Albe reconnoiſſez votre femme. Il ouvrit les yeux, je redoublai mes cris, mes embraſſemens, & enfin je m'apperçus qu'il commençoit à me reconnoître. Je ne puis exprimer ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur, & je crois que perſonne ne l'a jamais ſenti : Car, quelle eſt la femme qui ſe ſoit trouvée dans ces circonſtances ?

Une demie-heure après Saint-Albe revint entiérement, & acheva de me reconnoître. Il n'avoit pas encore la force de

Digitized by Google

parler, mais ſes foibles mains ſerroient les miennes étroitement, & je voyois couler de ſes yeux des larmes qui me donnoient du plaiſir & de la douleur. Quelle joye! quels tranſports! Quelqu'amour que j'euſſe eu juſques-là pour lui, je n'avois point encore ſenti des mouvemens ſi tendres.

Saint-Albe reprit peu à peu ſes forces, je lui expliquai la trahiſon de Velley, & lui fis voir les Lettres qui avoient été ſuppoſées. Dès qu'il ne douta plus de mon innocence, il penſa retomber dans l'état d'où je l'avois fait revenir, tant il fut ſaiſi de douleur, de repentir & de joye. Ah! Madame, me diſoit-il, je ſuis indigne de vos bontés. Eſt-il poſſible que j'aye eu la lâcheté de vous ſoupçonner? Je devois me défier de mes yeux, plutôt que de faire le tort que je faiſois à votre vertu. Vengez-vous, ma chere épouſe, d'un mari ſi indigne de vous; & laiſſez-moi mourir pour expier de ſi lâches défiances. Vivez, lui répondis-je, mon cher Saint-Albe, ſi vous voulez que je vive; c'eſt moi qui ſuis criminelle, c'eſt moi qui vous ai mal connu; je devois mieux vous rendre juſtice, & il falloit que j'euſſe l'eſprit troublé, pour croire que vous puiſſiez m'être infidéle. Nos entretiens ſervirent plus à achever de guérir Saint-Albe, que les remédes qu'on lui donna. Il fut bientôt en état de ſe

Digitized by Google

mettre en chemin, & nous revînmes à Paris, laiſſant dans l'admiration tous ceux qui avoient été témoins de cette aventure.

On n'en jugea pas de même à Paris, & pluſieurs blâmérent Saint-Albe d'avoir voulu ſe laiſſer mourir, pour ne pas ſurvivre à l'infidélité de ſa femme; cela leur paroiſſoit n'être plus de ce temps-ci. On diſoit que les maris qui avoient du cœur n'étoient point ſujets à ces foibleſſes. Pour moi l'on aſſuroit que je n'étois allé chercher Saint-Albe, que parce qu'on m'avoit ôté Velley, & l'on ne manqua pas d'empoiſonner ce que la généroſité & la compaſſion me firent faire pour ſa fille.

Velley cependant ſe tua lui-même en priſon, pour prévenir le ſupplice auquel il prévoyoit bien qu'il ſeroit condamné. Une ſi horrible mort nous vengea plus que nous ne ſouhaitions du tour qu'il nous avoit joué, & nous donna de la pitié pour ſa fille: comme elle n'avoit aucune part au crime de ſon pere, nous ſollicitâmes pour elle, & nous empêchâmes la confiſcation de ſes biens.

L'aventure qui nous avoit brouillés mon mari & moi, ne ſervit qu'à nous réunir davantage; je recommençai à gouter les délices de mon mariage, & jamais Saint-Albe n'avoit eu pour moi des maniéres plus engageantes qu'il en eut depuis ce

Digitized by Google

temps-là. Je crus en récompenſe ne devoir rien épargner pour le rendre heureux. La Charge de ... que je lui achetai dans la Maiſon du Roi, fit bien murmurer du monde, & ſoulever ma famille contre moi : mais le mérite de Saint-Albe étoit eſtimé à la Cour. Il fit bientôt une action qui leur ferma la bouche, & qui fera juger de ſon caractére. Il aimoit tendrement mon fils, parce qu'il étoit mon fils, & que tout ce qui me touchoit lui étoit précieux. Il n'eut pas plutôt obtenu le Gouvernement de ... que le Roi accorda à ſes ſervices ſans qu'il le demandât, qu'il obtint l'agrément de ſa Charge pour mon fils, & qu'il lui en fit préſent. Nous n'avions point d'enfans, & Saint-Albe pouvoit faire ce préſent ſans faire tort à perſonne qu'à lui-même. Il faut avouer auſſi que mon fils eut depuis ce temps-là pour Saint-Albe le même attachement & le même reſpect, que s'il eût été ſon pere; & Saint-Albe de ſon côté s'appliqua à lui inſpirer tout ce qui a contribué à le mettre dans le monde ſur le pied où il eſt aujourd'hui.

Mon mari conſervoit un vif reſſentiment des mauvais procédés de Bloſſac à mon égard, & n'attendoit que l'occaſion de s'en venger, le haſard la lui donna.

Ils ſervoient tous deux en Flandres;

Digitized by Google

Saint-Albe ayant appris que Bloſſac tenoit encore à l'Armée des diſcours médiſans contre lui & contre moi, la patience lui échappa. Il oublia pour me venger les raiſons qui devoient le détourner d'un duel ; il fit appeller Bloſſac, Bloſſac ſe trouva au rendez-vous ; & s'etant tous deux écartés du Camp, ils alloient mettre l'épée à la main, lorſqu'un parti d'ennemis les enveloppa. Ils changérent le deſſein de ſe battre en celui de ſe défendre. Bloſſac fut d'abord bleſſé, & contraint de ſe rendre à trois Cavaliers, qui ſe diſputant à qui l'auroit, alloient peut-être l'aſſommer, quand Saint Albe, qui s'étoit dégagé de ceux qui l'avoient enveloppé, vit le danger où il étoit. Il oublia en le voyant ſur le point de périr ſi miſérablement, les raiſons qui lui faiſoient ſouhaiter ſa mort, & ne penſa qu'à le ſecourir : Il fondit ſur les trois Cavaliers qui l'avoient pris, il en tua un, & les deux autres ayant pris la fuite, il ſauva Bloſſac. Il eſt vrai que Saint-Albe fut ſecondé par quelques Officiers de nos Troupes, qui l'ayant vu s'écarter avec Bloſſac, les avoient ſuivis, & étoient arrivés aſſez-tôt pour repouſſer le parti ennemi. Sans ce ſecours, peut-être que Bloſſac eût péri dans cette occaſion.

Bloſſac n'eut pas le cœur aſſez mauvais pour nêtre pas touché de ce que Saint-

Digitized by Google

Albe venoit de faire pour lui. Il publia par tout qu'il lui étoit redevable de la vie, & s'offrit à me faire toutes les réparations que je voudrois. Il avoua que tous ſes mauvais procédés, n'étoient que l'effet du dépit qu'il avoit de s'être toujours vu maltraité, & que dans le fonds il n'avoit pu ceſſer de m'aimer; il pria Saint-Albe de me demander pardon pour lui. Saint-Albe content de cette ſatisfaction, n'en exigea point d'autre; il m'informa de cette aventure, & nous crûmes que Bloſſac étoit aſſez puni de ſa lâcheté, par la honte & le chagrin d'être redevable de la vie à un homme à l'égard duquel il en avoit toujours ſi mal uſé. Depuis ce temps-là il m'a toujours évité. Je ne ſai s'il a continué de m'aimer, mais je ſai bien que la haine des hommes de ſon caractére, eſt moins pernicieuſe à la réputation des femmes, que leur amour; & que le plus grand malheur qui puiſſe nous arriver, c'eſt d'être aimées par des hommes, qui ne pouvant ſe faire aimer, ſont aſſez lâches pour vouloir ſe venger par la calomnie, du mépris qu'on a pour eux. Il y a encore un caractére d'hommes qui n'eſt pas moins à craindre pour les femmes : ce ſont ceux qui veulent ſe donner la réputation d'être bien auprès d'elles; & comme ſi j'euſſe été deſtinée à ſouffrir tout ce qui peut attaquer la gloire d'une

Digitized by Google

femme, je fus encore exposée à ce malheur.

Quoiqu'on ne pût douter que je n'aimasse beaucoup Saint-Albe, il y eut encore des gens qui se persuadérent qu'il étoit impossible qu'une femme à qui la médisance avoit attribué tant d'aventures, fût fort attachée à son mari. Le Chevalier de Clausonne prévenu de cette erreur, entreprit de me plaire. C'étoit un jeune homme, à la vérité, fort bien fait, & qui n'avoit point d'autre défaut que la vanité de vouloir passer dans le monde pour un homme à bonne fortune. Il lia connoissance avec mon mari, & devint un de ses intimes amis. Saint-Albe étoit naturellement reconnoissant des honnêtetés qu'on avoit pour lui : d'ailleurs, il aimoit la joye & la bonne compagnie; & comme l'esprit de Clausonne lui parut amusant, il crut me faire plaisir de me le présenter. Voilà de quelle maniére Clausonne se prit pour venir à bout de ce qu'il avoit entrepris. Il étoit tous les jours chez moi, mais il ne laissoit rien échapper dans ses discours qui pût me donner lieu de m'en défier; ainsi, le croyant sans conséquence, je le voyois avec plaisir. Il se chargeoit volontiers de mes commissions, ce qui m'obligeoit de lui écrire quelquefois, & d'envoyer souvent chez lui. Il prit grand soin de faire

Digitized by Google

remarquer la confiance que j'avois en lui. Il n'avoit garde de montrer les billets qu'il recevoit de moi : mais, ſans les montrer, il n'oublioit rien de ce qui pouvoit faire croire que je ne lui écrivois ſouvent, que parce que je l'aimois. Il s'en fit donc honneur ; & par la maniére dont il laiſſoit imaginer que nous étions bien enſemble, il ſe mit en poſſeſſion d'être regardé ſur le pied où il ſe vouloit mettre, par tous ceux qui ne ſavoient pas celui ſur lequel je le ſouffrois. C'eſt une des plus grandes fautes que puiſſe faire une femme, que d'avoir ces ſortes de familiarités avec des jeunes gens ; & je ne conſeillerois jamais à perſonne de ſuivre en cela mon exemple. Il eſt vrai que j'étois bien éloignée de penſer qu'on pût croire qu'une femme comme moi s'amusât à un jeune homme ; néanmoins on ſe l'imagina, & l'on commença même à dire dans le monde, que mon mari étoit la dupe de l'amitié qu'il avoit pour Clauſonne. Clauſonne confirmoit ce bruit lui-même par ſes aſſiduités, & par des impoſtures que ſa vanité inventoit. On m'apprit enfin ce qu'on diſoit de Clauſonne & de moi ; j'en parlai à mon mari, qui ne fit qu'en rire : il me conſeilla de mépriſer ces bruits, & de voir Clauſonne comme à l'ordinaire. Il me repréſenta que ſi je l'éloignois, cela feroit croire toutes les ſottiſes qu'on

Digitized by Google

répandoit; au lieu qu'en le voyant toujours, c'étoit le moyen de les faire ceſſer. Je ſuivis le conſeil de mon mari d'autant plus facilement, qu'il y étoit intéreſſé; & puiſqu'il me rendoit toute la juſtice que je méritois, je crus ne devoir guéres me mettre en peine de ce que les autres en pourroient penſer: ainſi, je continuai à ſouffrir Clauſonne, ſans lui témoigner de la froideur; mais je ceſſai de lui donner des commiſſions, & de lui écrire. Je prenois même ſoin de l'éviter en particulier, & je ne lui parlois plus ſans témoins. Il s'apperçut de ce changement; & ſe doutant bien de ce qui le cauſoit, il alla dire à ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa fauſſe vanité, que je l'avois obligé de garder plus de meſures, parce que je m'étois apperçue qu'il commençoit à devenir ſuſpect à mon mari; on ajouta foi aux diſcours de Clauſonne, il n'en falut pas davantage pour faire dire que Saint-Albe étoit jaloux, & l'on dit même qu'il m'avoit maltraité au ſujet de cette prétendue galanterie.

Clauſonne ne venoit plus chez moi auſſi ſouvent qu'il avoit accoûtumé, mais il affectoit de me ſuivre par tout. Il porta cette affectation ſi loin, que je m'en apperçus; je lui fis dire que je trouvois ſon procédé fort mauvais, & que s'il ne le corrigeoit pas, il pourroit s'en repentir. Il

Digitized by Google

craignit mes menaces, & m'évita depuis avec ſoin; mais il fit entendre que j'étois changée, & que je l'avois enfin ſacrifié à la jalouſie de mon mari.

Quoique cette affaire ne parût qu'une bagatelle, elle ne laiſſa pas de faire tort à ma réputation : car ce n'eſt pas aſſez pour la gloire d'une femme, que ſon mari ſoit content d'elle, nous ſommes dans un ſiécle ſi prévenu contre la vertu & la ſageſſe des femmes, qu'on ſe perſuade qu'un mari qui vit bien avec ſa femme, eſt aveugle ou diſſimulé; il eût fallu punir Clauſonne de ſa ſotte préſomption : mais le reméde eût été pire que le mal. C'eſt ce qui fait voir encore combien la condition des femmes eſt malheureuſe, puiſqu'il ne leur eſt guéres plus permis pour leur réputation de ſe venger, que de ne ſe venger pas.

Mon mari me conſoloit de l'injuſtice du monde; & l'on voit bien que notre union, après tant d'aventures, ne pouvoît être troublée que par la mort. Celle de Saint-Albe arriva lorſqu'il étoit encore dans la fleur de ſon âge, & au milieu de ſes plus belles eſpérances. Je n'ai été occupée depuis ce temps-là que du regret d'avoir perdu un époux ſi cher, & ſi digne de ma douleur. On me doit pardonner le détail que je vais faire de cette triſte ſéparation. Elle eſt toujours préſente à mon eſprit; &

Digitized by Google

peut-être que le portrait que j'ai fait de Saint-Albe dans ces Mémoires, quoiqu'infiniment au-dessous de ce qu'il étoit, donnera la curiosité d'apprendre comment il finit sa vie. Je ne puis faire ce récit sans verser des larmes.

Saint-Albe avoit donné à la Bataille d.... & à la Prise de.... qui suivit cette Bataille, toutes les marques de prudence & de valeur qu'on pouvoit attendre d'un Officier de sa réputation; & l'on disoit qu'il ne pouvoit manquer d'obtenir la plus haute récompense dont on puisse honorer un homme d'épée: mais trois ou quatre jours après la prise de.... s'étant un peu trop avancé pour reconnoître la marche que faisoient les ennemis, pour se jetter sur une de nos Places, il reçut un coup de mousquet au travers du corps, qui ne parut pas d'abord aussi dangereux qu'il étoit.

Dès qu'il fut blessé, il m'écrivit que sa blessure étoit légére, & qu'il me prioit de n'en être point allarmée. Je l'aimois trop pour n'en pas avoir une extrême inquiétude; je partis sur le champ pour me rendre à... où on l'avoit transporté. Il fut deux ou trois jours dans un état qui faisoit espérer qu'il n'en mourroit pas: mais tout d'un coup il se fit un si grand changement, qu'on commença à craindre pour sa vie. La fiévre se redoubla, & l'on ne douta point qu'il

Digitized by Google

n'eût un abſcès formé dans la poitrine. Il connut le premier que les remédes étoient inutiles, & qu'il alloit mourir. Dès qu'il ſe ſentit dans cet état, il me fit approcher de ſon lit, & ayant fait éloigner tout le monde, il me parla en ces termes :

Ne vous flatez plus, ma chére femme, de l'eſpérance de ma guériſon; quelque choſe qu'on puiſſe vous dire, je me ſens, & je vois qu'il faut nous ſéparer : Voici même la derniére converſation que nous aurons enſemble, car le temps preſſe. C'en eſt fait, continua-t-il, en me prenant la main, il faut que je quitte une vie qui ne m'a été agréable, qu'autant qu'elle m'a donné occaſion de vous ſervir & de vous plaire. Cependant il m'eſt peut-être échappé bien des choſes qui auront pu vous déplaire, attribuez-les, s'il vous plaît, à mes défauts, plutôt qu'à aucune mauvaiſe intention; car j'ai toujours cherché à me rendre digne de l'honneur que vous m'avez fait, mais je n'ai jamais eu la conſolation de me ſatisfaire entiérement là-deſſus. Je meurs pénétré de reconnoiſſance de vos bontés, & honteux de n'avoir pu m'acquitter envers vous dans le malheureux temps où j'eus la foibleſſe de vous croire changée pour moi. Dieu m'eſt témoin que je n'ai attribué le changement dont je vous accuſois, qu'à mon peu de mérite. J'ai toujours

Digitized by Google

ſouffert de n'avoir point eu une fortune digne de vous. J'ai vécu heureux, parce que vous m'avez aimé; & c'eſt même au deſſein de me rendre moins indigne de vous, que je dois le peu de réputation que je me ſuis acquiſe. J'ai tâché de vivre en honnête homme, & de faire mon devoir, parce que j'avois l'honneur d'être votre époux, & j'aurois moins valu ſi vous ne m'aviez aimé. Je n'ai point fait de Teſtament, parce que je n'ai rien qui ne ſoit à vous, & dont vous ne puiſſiez diſpoſer. Aſſurez Monſieur votre Fils que je meurs ſon ſerviteur. Je vous recommande mes domeſtiques. Adieu, ma chére femme, ajouta-t-il en m'embraſſant, adieu pour la derniére fois. Réſiſtez à votre douleur; c'eſt Dieu qui veut que je vous quitte. Promettez-moi que vous ne vous laiſſerez point accabler, & épargnez-moi de l'inquiétude, en m'aſſurant que vous aurez du courage; & comme vous êtes la ſeule perſonne qui m'attache à la vie, & que je regrette en mourant, vous devez ménager ma foibleſſe; car j'avoue qu'en vous voyant, je n'ai pas la tranquillité dont j'ai beſoin, pour ſonger à la grande affaire qui doit ſeule m'occuper. Je vous prie donc d'avoir la force de me cacher votre préſence.

Il parla ainſi, & on ne doit pas s'étonner de ce que j'ai ſi bien retenu ce diſ-

Digitized by Google

cours ; hélas ! je me le ſuis ſi ſouvent répété que je n'en ai pas oublié une parole. Aurois-je pu oublier des paroles qui ont été les dernières marques de ſon amour. Ce n'étoit point la mort qu'il voyoit prochaine, qui lui faiſoit parler de lui avec tant d'humilité, & de moi avec tant de reſpect & de bonté ; jamais il n'avoit parlé autrement. C'étoit un homme ennemi de la fauſſe gloire, peu perſuadé de ſon mérite, & toujours prêt à honorer celui des autres ; qui n'avoit jamais rougi d'aimer, d'eſtimer & d'honorer ſa femme. Modéle de tous les gens de ſa profeſſion, le plus honnête homme qui fût jamais ; d'un mérite à la guerre qui lui avoit gagné la confiance de tous les Officiers, l'amitié des Soldats, & l'admiration de ſes ennemis mêmes. Si je n'ai point parlé des grandes actions par leſquelles il s'eſt diſtingué dans les emplois qu'il a eus, c'eſt que je ne pouvois en ſpécifier aucune ſans le faire reconnoître, ni le faire reconnoître ſans qu'on me reconnût en même temps. Dans la retraite où je ſuis, j'ai jugé à propos de me cacher, & de déguiſer le véritable nom de mon mari ſous celui de Saint-Albe.

Pendant qu'il me tint le diſcours que je viens de rapporter, j'étois dans un état à faire pitié. Je mouillois ſes mains de mes larmes, je pouſſois des ſoupirs & des ſan-

Digitized by Google

glots, & je ne ſai lequel de nous deux étoit le plus à plaindre dans ce moment. Dès qu'il me pria de ſortir, la force m'abandonna, & je ne ſai ce que je devins. Il s'apperçut que j'étois tombée en défaillance; & ſe ſentant attendrir, il craignit d'employer en des regrets inutiles le peu de temps qui lui reſtoit à ſe préparer à la mort; il appella du monde, & me fit enlever.

On me mit au lit, & je ne revins à moi que deux ou trois heures après. Je voulus retourner auprès de lui, mais on m'en empêcha, & je ne fus libre qu'après qu'il eut rendu les derniers ſoupirs. Chacun étoit occupé de ſa douleur; tous les Domeſtiques fondoient en larmes, les Soldats entroient en foule pour le voir & lui baiſer la main, les Officiers ſe retiroient dans un profond ſilence, & n'avoient pas la force de s'oppoſer à mon paſſage. J'entrai dans la chambre où il venoit d'expirer; je le vis ſans vie. O Dieu! quel ſpectacle! je ne ſai comment je ne mourus point de douleur. Je ſuſpendis le cours de mes pleurs pour lui rendre les derniers devoirs, & je ſignalai mon amour par la magnificence de ſes Obſéques. On a attribué à ma vanité le Tombeau que je lui ai fait faire.

Je finis ici l'Hiſtoire de ma Vie, quoique dans le deſſein que je me ſuis propoſé de montrer combien on fait d'injuſtice à

Digitized by Google

notre Sexe, je puſſe trouver de nouvelles preuves de cette injuſtice dans ce qui m'eſt encore arrivé depuis que j'ai entiérement renoncé au monde : car j'ai éprouvé que la retraite la plus exacte & la conduite la plus irréprochable ne ſont pas à l'abri de la médiſance. Dès qu'une femme a eu la réputation d'aimer la galanterie, on veut qu'elle conſerve encore dans la retraite cette inclination, & elle ne peut avoir d'ami ni de Directeur qui ne ſoit ſuſpect.

J'eſpére, au reſte, continuer le deſſein que j'ai de juſtifier les femmes. J'en ai connu pluſieurs qu'on n'a pas plus ménagées que moi, & je ferai voir par le récit de leurs aventures, encore mieux que par les miennes, que ſouvent les apparences nous trompent, & qu'il y a plus de malheur que de déréglement dans la conduite des femmes.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google